DOLPIQ

Usage uniquement réservé aux membres du clan familial (Section Paloise et assimilés)



Portraits du centenaire

Jean-Paul Basly – Philippe Racz



Ces autres que vous avez cru si loin de vous mais en réalité pourtant si proches, ces souvenirs que vous avez voulu enfouir mais qui vous habillent maintenant, ces lieux qui ont vécu et dont il ne reste que des ruines que vous êtes le seul à vouloir reconstruire , ces êtres, cet espace et ce temps que vous portez toujours à bout de bras pour ne pas dire au bout du cœur.

Ouais, surtout ces putains de rires interminables de cet âge où l'on pouvait se payer le luxe de se moquer un peu des autres comme on se moquait de soi-même. Les autres et soi c'était la même chose, non ? …Puisqu'on avait le même habit

DOLPYC

Capsaïcine chloroforme

PRESENTATION

Baume; tube 35 g ; non remboursable.
Laboratoire Warner Welcome

COMPOSITION

Pour 100g
Extrait de solanacées exprimé en Capsaïcine………………………..0,10 g
Chloroforme………………………2,50 g

INDICATIONS

Ce baume possède un effet révulsif et antalgique. Il est utilisé localement dans le traitement des douleurs et contusions musculaires et ligamentaires.

CONTRE-INDICATIONS

Ce médicament ne doit pas être mis au contact des muqueuses, des yeux, des organes ou des plaies.

GROSSESSE, ALLAITEMENT ET NOUVEAU-NE

L'effet de ce médicament pendant la grossesse ou l'allaitement est mal connu. (Il faut dire qu'à l'époque le Rugby féminin n'était même pas embryonnaire) L'évaluation du risque éventuel lie à son utilisation est individuelle : demandez conseil à votre pharmacien ou à votre médecin.

MODE D'EMPLOI ET POSOLOGIE

Appliquer par un massage doux et prolongé jusqu'à faire disparaître les traces de crème.

Posologie usuelle : plusieurs applications par jour (recouvrez la crème d'une couche de coton ou d'une compresse humide chaude pour renforcer l'effet du médicament).
Lavez-vous les mains après utilisation.

EFFETS INDESIRABLES POSSIBLES

Allergie cutanée (éruption de boutons, démangeaisons...) imposant l'arrêt du traitement; à ne pas confondre avec une rougeur au point d'application due au médicament (Similaire à un coup de pied au cul avec crampons à bout carré des années 70

Préambule

Nul ne sait si l'on a les destins que l'on mérite ou si le hasard n'est finalement que le seul maître d'œuvre de notre éphémère passage. Quoiqu'il en soit chacun d'entre nous, dans ce temps privilégié qui recouvre enfance et jeunesse, croise la route d'une infinité d'autres existences peu ou prou semblables à la sienne et peut dès lors s'apercevoir, pour autant qu'il fasse fonctionner sa matière grise, que l'agglomérat de toutes ces vies frôlées, qu'il les mette bout à bout ou qu'il les entasse pêle-mêle, offre à ses yeux le spectacle sans cesse répété du panel humain.

Ici le couard véloce, là le mesquin généreux, là encore le gentil vindicatif, ici encore le révolté poursuivant son rêve, tous héros de romans de gare que l'on pense pouvoir oublier à la première échéance d'importance dont on charge la vie de nous pourvoir ou plutôt dont on se persuade, qu'à travers elle , s'ouvre à nous enfin le vrai monde des adultes, que tout ce qui a précédé n'était que simple péripétie, puéril enfantillage.

Puis le temps passe, bien sûr trop vite, bien sûr trop loin, parfois nous engageant à jeter un regard en arrière, juste pour nous laisser le temps de nous emplir des orgueilleuses pensées communes à toutes les grandes personnes et de nous répéter ces sublimes mensonges que nous savons si bien nous raconter. En un mot toiser de haut son passé.

Mais survient à un moment bien précis comme un impérieux besoin, et sans que l'on puisse véritablement expliquer la cause de cette sensation , votre regard s'arrête sur ces formes floues que l'on devine dans l'écho lointain des éclats de rire, des éclats de rire qui vous parviennent certes assourdis, mais qui peu à peu ne tardent pas à vous envahir. Et ces silhouettes que l'on croyait avoir laissé comme de vieilles peaux au bord du chemin, renaissent en vous aussi vivantes que vous les aviez quittées il y a tant d'années. Un peu comme les fantômes de votre enfance dont vous ne pouvez jamais vous débarrasser, ceux-ci vous ramènent à ce temps tout aussi béni de cette insouciante jeunesse où vivre n'était surtout qu'un jeu .

Voilà, voilà les êtres d'autrefois, voilà les murs et les rues, voilà les portes des maisons poussées, voilà la lumière des jours et des saisons, voilà l'aube et voilà la nuit l'une et l'autre uniques et à nulle autre pareilles. Voilà. On peut choisir d'encore essayer de les oublier pour mieux mourir à petit feu en tentant d'abolir sa mémoire, ou choisir de s'y plonger

et périr alors peut-être de nostalgie, mais quoi que l'on choisisse il nous faudra cependant cheminer indéfiniment avec cette part d'espace et de temps auxquelles nous sommes enchaînés. Et tenter de s'y soustraire serait en quelque sorte se mutiler inutilement...

Parce que ces éclats de rire, c'est la jubilatoire mémoire du monde au moment du Big-Bang qui résonne en nous. Parce que ce n'est ni la maladie, ni la souffrance ni la mort qui par réaction nous animent. Non, la seule force qui nous conduise à pousser nos jours l'un après l'autre comme on enfile des perles pour combattre ces deux ou trois spectres occultes et ne pas s'abandonner au désespoir, cette force là n'est pas celle qui agite le squelette tremblant aux rotules flageolantes dans un claquement de castagnettes mais bien celle qui lui fait ouvrir grande sa mâchoire et secouer ses côtes par saccades. Le rire, le rire éclatant des enfants qui regardent un simple papillon comme ils regarderaient un trésor et s'enivrent à le poursuivre, le rire tonitruant qui nous envahit lorsqu'on voit l'autre tel que nous croyons ne pas être mais qui pourtant nous ressemble tellement, couard certes mais généreux peut-être? Injuste ou faux-cul mais plein de tellement de rêves aussi ? Brutal encore certes mais le cœur si grand, c'est sûr ? Gros, gras, trop grand, muet, roublard, avare mais empli finalement d'une humilité sans bornes ? Maladroit égoïste mais l'âme si pure ?… Tous vos propres clown, vous-même clown de tous ces autres.

Ces autres que vous avez cru si loin de vous mais en réalité pourtant si proches, ces souvenirs que vous avez voulu enfouir mais qui vous habillent maintenant, ces lieux qui ont vécu et dont il ne reste que des ruines que vous êtes le seul à vouloir reconstruire , ces êtres, cet espace et ce temps que vous portez toujours à bout de bras pour ne pas dire au bout du cœur.

Oui, mais surtout ces putains de rires interminables de cet âge où l'on pouvait se payer le luxe de se moquer un peu des autres comme on se moquait de soi-même. Les autres et soi c'était la même chose, non ? …Puisqu'on avait le même habit .

Loft Story 1

La prohibition ! La maudite prohibition ! L'interdit était grand, la frustration immense, on ne se régalait que tous les dix huit ans, la bonne cuite, la nuit blanche et le gang qui avait chouravé à coups de pétards la camelote, cette bande là qui lui avait permis d'enfin se taper la cloche, la populace la portait au bout des bras jusqu'au bout de la nuit. Le reste du temps c'était ceinture, rien à se mettre derrière la luette, des attaques foireuses à main désarmé où on se retrouvait truffé de plomb, des déculottées maison dans l'ombre flageolante de présidents flambeurs qui passaient avec leurs soufflants à sec sous leurs costars rayés, leurs pompes cirées et le feutre sur l'œil poché, des demi-sels qu'on oubliait à la moindre rafale qui les avaient couchés sur le macadam.
La première bande qui tint le haut du pavé palois et dont je me souvienne alors que j'étais encore môme, c'était la bande à Albert dit « Pâque » extrait de sa célèbre phrase : « Pâque si tu mouilles pas le maillot y aura pas de fricot », lui c'était le boss à l'ancienne, le dabe, un bureau dans les bas-fonds de la ville, son frangin Théo comme bras droit qui dirigeait les casses en traction ou 4 CV, genre de petit mec excité qui aboyait sans cesse mais qui ratait jamais sa cible. Une copie de Napoléon sans le bicorne qui comme lui gardait la main toujours dans sa fouille mais pas pour se gratter les burnes. Au fond du calbut y avait une crosse en bois à laquelle était accolée un barillet de métal bleu heureusement emplies le plus souvent de balles à blanc. Il y aussi le caissier dit « Léon la dent en or », brillantine et godasses tressées, celui qui virait la paye derrière une porte vitrée de la rue Castetnau . Tout en vendant des pneus, la thune qu'il refilait dans une enveloppe avait une putain d'odeur de caoutchouc sans en avoir hélas l'élasticité, quand tu la lâchais elle revenait jamais. Encore le banquier « La Gaspe » et son chapeau verdâtre de chanteur tyrolien qui de sa voix caverneuse conseillait sans cesse un jeune sbire qui le suivait pas à pas (Grigris dit «Le lyonnais » que nous retrouverons plus tard comme son pote Néné, hommes de main aussi discrets qu'efficaces) : « Tu vois mon p'tit gars … » dans le nuage de son magnum les phrases commençaient toujours par ces cinq mots, puis Paneuf le vieux parrain qui avait fait carrière dans le carton, son job ? endormait la galerie, emmenait ses victimes dont les lupanars, troquets et tavernes , leur payait la mousse, ou le confit cèpes, éructait quatre boniments balançait un coup de louche baveuse dans leur dos, leur

tendait le stylo et les enrôlaient tels des marins ivres dans un port de Macao, et pour finir un mec sans âge au teint pâle d'hidalgo qui n'en était qu'à ses premiers défouraillages, « Louisou La Gomme » qui tenait les comptes dans l'ombre de son repaire de la Place Royale, au « Champagne » l'estanco où graillaient tous les râteliers emperlousés du bled.

La bonne bande quoi, façon avant-guerre, des quidams à qui il fallait pas la faire, un turbin ronronnant où tout baignait dans l'huile même si des fois elle n'était que de vidange, ça donnait pas dans le sentiment, la main d'oeuvre on la recrutait à la sauvage et la formation était précaire façon « T''as deux couilles et deux pétards, alors tu me ramènes l'oseille si tu veux pas gerber du pré les pieds devant ». Et si par malheur l'un de ces malheureux se trouvait engrossé de quelques bastos mal placés dans le buffet, il n'avait guère le choix, se traînait dans l'officine de la maison d'en face, c'était pas mieux, le meilleur toubib du clan dit « Plouv, Plouv, bouge pas de là, reste allongé, me faut une mèche de dix » vous recousait à la manière d'un ravaudeur de voiles dans ce même port de Macao, tellement duraille la séquence que certains avant de franchir sa porte préféraient plier les gaules et rendre le soufflant. C'te bande là c'est en 64 qu'elle fit sauter la banque, Théo en vieux vicieux avait concocté son plan « lacets de la gare », personne avait misé sur cette besogneuse procession de tacots essoufflés, le gang des bitterois fut fauché par la rafale, le stock de bibines changea de mains, dans la ville, cette année là, on éclusa ferme…(…à suivre)

"Ceux de 64"

D'après Jacques Dulucq, demi de mêlée de l'équipe des champions de France de 1964.

" C'est l'histoire d'une mayonnaise qui a pris. Les ingrédients : quelques joueurs confirmés, une pincée de jeunots insouciants et un zeste de vieux briscards qui attendaient le TITRE depuis plus d'une décennie. Venus d'horizons différents, de la côte et de la montagne, de la ville et de la campagne ils ont formé ce que l'on appelle communément " une équipe soudée ". Le liant de cette mayonnaise réussie ? l'amitié.

Albert Cazenave
Le " Big Boss ", redouté et respecté. Lorsque le Président convoquait un joueur c'était rarement pour le féliciter. La " remontée de bretelles " était un mauvais moment à passer mais force est de reconnaître que le "savon " était toujours mérité et souvent bénéfique
Théo Cazenave
Une boule de volonté et d'énergie qui a su transmettre à ses joueurs toute sa hargne et sa confiance.
Henrique
Le soigneur fétiche de plusieurs générations de sectionnistes. Avec son béret fixé sur la tête, un seau d'eau dans une main, la " pharmacie " dans l'autre, il était une figure de la Croix du Prince. Son éponge magique y a accompli des miracles. Ses mains calleuses d'ancien plâtrier, enduites du célèbre révulsif " Dolpyc " étaient plus redoutées que sollicitées.
André Abadie
Avec Jean-Pierre Saux, le grand ancien de l'équipe. Un méticuleux, un comptable de ballons perdus ou (le plus souvent) gagnés. Gare à son demi de mêlée si son introduction provoquait la perte d'un précieux ballon. Dédé a su faire profiter ses deux jeunes piliers de toute son expérience.
Eugène Ruiz
La force, la fougue, la puissance naturelle… Cornaqué, comme Etché son alter égo, pat " Dédé la science ", il a formé avec ses deux compères une première ligne de choc.
Marc Etcheverry
Venu du foot, il a reçu son grand baptême du feu à Agen face au célébrissime Amédée Domenech. Première mêlée, première (et dernière) intimidation verbale du " Duc ". Réponse d'Etché prévenu des talents de provocateur de son vis à vis : mêlée relevée… explication musclée…Ce fut le début d'une belle aventure pour la Section et d'une belle carrière pour Etché.

Olivan

La Croix du Prince bondée est en effervescence, les visiteurs sont de marque : les toulonnais d' André Herrero. " Olive " est de la partie, chaud, bouillant, huilé, vaseliné…Il est prêt ! Coup d'envoi pour la Section; " Olive " s'élance, Capendeguy l'ailier toulonnais réceptionne le ballon, dégage… et reçoit " Olive " en position d'obus sur sa jambe d'appui. Jambe brisée, bagarre, promesses (qui seront tenues) de chaude réception à Mayol…Après de longues minutes de confusion, alors que le malheureux Capendéguy est évacué sur une civière, notre fougueux pilier expulsé, dépité, malheureux, se retrouve aux vestiaires après quelques secondes de match…Il honorera l'invitation des toulonnais pour le match retour (mais c'est une autre histoire).

Jean-Pierre Saux et Jean-Baptiste Doumecq

Des siamois, indissociables à la ville comme sur le terrain. " Black !" hurlait l'un, " White !" devait répondre illico le second. Ils étaient pourtant plutôt adeptes du gros rouge bien de chez nous que de la célèbre eau de vie écossaise. Leur chant favori, leur crédo : " La santé ça n'a pas de prix !".

François Moncla

Le CAPITAINE, sans peur et sans reproches, ses troupes ont suivi avec enthousiasme son panache qui n'était pas encore blanc…Il les emmenées jusqu'au bout…

Bernard Vignette

Aussi doux dans la vie que rude sur le terrain. En général celui qu'il percutait restait sur le carreau, et " Nanard " réellement désolé ne manquait jamais de le relever en se confondant en excuses sincères.

Henri Cazabat

Le " Gavroche " palois, un pur produit labélisé "Section Paloise ". Sa gouaille, sa véhémence, son amour pour le club ne l'ont jamais quitté.

Jacky Michou

Un physique d'acteur de cinéma, de héros de western. Mais Bizanos est bien loin d'Hollywood et, tant pis pour le septième art, c'est sur les terrains de rugby que le grand Jacky a exprimé au mieux son tempérament de guerrier.

Nano Capdouze

Insouciant dans la vie, inspiré sur le terrain, Nano a été le premier à nous quitter. Ses énormes éclats de rire résonnent toujours dans nos têtes.

Kakou Clavé

Le " Titi Landais ". Arrivant d'Hagetmau pour son premier entraînement à la Section, Kakou remonta la rue Serviez en sens interdit. Mais par la suite il s'est bien vite situé dans la ville et surtout au sein de l'équipe.

Nino Lhandes
Le benjamin du groupe. Avec ses cheveux blonds et bouclés, c'était le chérubin de l'équipe.
Jeannot Piqué
Célèbre pour ses plaquages destructeurs, il avait une autre particularité moins connue, c'était celle d'arriver régulièrement en retard aux entraînements et de servir aussi régulièrement à Théo qui n'était pas particulièrement réputé pour sa patience et sa mansuétude : "Le passage à niveau d'Artix était encore fermé ."
Christian Rouch
Un petit tour, le TITRE, et puis s'en va…Par ses qualités d'homme et de joueur il s'est naturellement imposé aux côtés de Jeannot Piqué pour former avec lui une paire de centres redoutée. Il est reparti vers son Lavaur natal aussi discrètement qu'il était arrivé. Tout le monde l'a regretté.
Robert Toyos
Demi-finale à Bordeaux, à cinq minutes du coup d'envoi, le " banc " s'installe aux côtés de Théo, d'Henrique et des remplaçants…Robert Toyos en costume de ville qui salue joyeusement les supporters palois médusés et dépités… A l'entrée des équipes sur le terrain, surprise, Robert est là avec son numéro quinze. Les supporters ont du mal à comprendre ce dédoublement. Ils ignoraient simplement que Robert avait un parfait jumeau qui venait d'improviser cette farce à leur intention. "

Nota bene(ton) : *Nous avons choisi de débuter notre ouvrage par ce texte-ci, ce n'est bien sûr pas par hasard. Certes, chronologiquement, cette génération est à l'origine de notre fresque, et il était évident que nous ne pouvions la passer sous silence. Mais dans ces premières pages vous pouvez déjà, entre les lignes, avoir une idée de tous les ingrédients contenus dans tout cet ouvrage ; médisance, mauvaise foi, hypocrisie, cynisme, basse moquerie, délation, irrespect sous toutes leurs formes, sans compter bêtise et méchanceté, enfin tous ces superbes sentiments dont l'animal est hélas dépourvu et qui servent à définir l'humanité dans sa plus grande dimension.*

Oh, bien sûr, il sera quelque lecteur pour trouver qu' ici ou là, parfois perce un trait de tendresse, flotte un relent de générosité, s'énoncent quelques bribes de pitié ou de commisération mais il s'agit de doses si faiblardes qu'il serait déplacé de les mettre en exergue de manière à lui laisser l'impression qu'elles sont dominantes.
(La rédaction)



"Rhââââââ... Lovely"

"La Luna" fut de l'équipe des champions de 64, cette horde de "has beaners", cornaqués par le stackanhoviste Théo, qui surgit de nulle part pour coiffer les bitterrois sur le fil et se parer du titre.
" La Luna " tenait plus du rongeur solitaire que de l'anglo-arabe piaffant. Les canines au ras du gazon et le râle perpétuel comme un rire de fond de gorge, il n'avait pas son pareil pour chaparder la gonfle en un clin d'oeil et s'enfuir, furtif trotte menu, vers l'abri.

Sa carrière rugbystique achevée, que ce soit au fond d'un court ou bien collé au filet du trinquet de Beaumont, il n'eut de cesse de pousser encore ses colères couinantes au bout de rageuses glissades comme si on cherchait sans cesse à lui chouraver son fromage, soupçonnant immanquablement certains de ses perfides partenaires de toujours lui tendre quelque souricière au fond desquelles ils auraient camouflé quelques vieilles croûtes saupoudrées de mort au rhââââ !…



"P.S.F."
(Pharmacien sans frontière)

Cet enfoiré de gosse de riche, beau mec style James Bond, resta toujours ce voyou classieux que ne rebuta jamais quelque trait d'humour, ni, à l'occasion, un bon coup de ligot direct in the crâne of the big abruti. Tout cela avec cet air faux-cul de vrai jean-foutre apte à leurrer n'importe quelle bel'doche qui n'aurait cru voir en lui qu'un gendre idéal alors qu'il ne prenait son pied qu'au milieu d'un baston général.

Sur le tard et à près de quarante balais, il s'installa pharmacien à Tahiti. Sans doute par nostalgie, il s'en fut porter la bonne parole dans les îles du Pacifique auprès des autochtones qui, en matière guerrière, ne sont pas les derniers venus, suffit pour cela de zieuter les Tugamala, Teautifeuena, Matiu et consorts que même quand ils rigolent te foutent la chair de poule !

Là-bas, il fut cependant, d'après ses dires et en montrant la pointe de sa chaussure, l'un des seuls étrangers qu'ils respectèrent ! Non mais…

Si l'on considère que le crucifix est l'outil de base de tout bon missionnaire, je vois pas pourquoi une bonne paire de crampons à bout dur ne ferait pas partie de la pharmacopée de tout bon anesthésiste, hein ?



"Du pays des mousquetaires"

Tenait haut perchée sa voix fluette puis s'amenait en tanguant sur ses cuisses d'haltéro, biceps et pectoraux clinquants, l'homme d'Aramits, le fils de « ségaïre ». Et il avait bien quelque chose de sylvestre, le Nino.
Des arbres, il avait à la fois la rugosité des troncs et la légèreté des branches, l'ensouchement des immobiles racines et le balancement des cimes, le râle sourd des entrailles de la terre et le chant enjôleur du vent....
Toujours entre deux mondes, toujours entre deux rêves, toujours entre deux paroles, toujours entre deux échappées d'ailier, celle du puncheur ou bien celle de jeune éphèbe, Nino possédait la fragilité et la légèreté des nuages aussi la permanence des rochers de la Pierre Saint-Martin, là-haut, les merveilleux rochers , les nuages légers, là -haut...
Ce corps si fort et cette voix si légère, et ces rêves si fragiles que le moindre vent emporte...
Que le moindre vent emporte...



"Chevalier du ciel"

Lui, son coup préféré c'était « péter en bas » comme on dit. Les dessoudait au ras de l'herbe d'un coup de chalumeau.
Faut dire qu'il travaillait à « Turbo », alors faut comprendre. Lorsqu'on trime dans une turne qui fabrique des moteurs d'hélico on ne peut pas se permettre de booster comme une simple mobylette
Aussi quand il filait son coup d'overcraft, le gonze en face n'avait guère le choix, soit se filait à plat ventre terminant piétiné et lacéré, soit choisissait une position de défense au corps semi-oblique qui le renvoyait comme un crêpe en arrière, rebond et service compris.
L'aurait pu être embauché à l'aérospatiale, dans le service des trajectoires d'atterrissage comme dans ceux des aiguillages, sans compter qu'il n'aurait pas déparé davantage dans ceux qui traitent des statistiques sur les crashs.
Un spectateur qui était fort bien informé sur sa généalogie me confia un jour ceci :
- Tout est dans les gènes. Son père était agent de ville, alors Jacky continue à assurer la circulation. Supporte pas les embouteillages. Alors les bouchons, tu parles s'il en fait son affaire ?



"Héros picaresque"

« Rollo » le laconique, le secret, l'hidalgo auquel on aurait très bien pu confier le rôle d'Edouardo confident de Zorro, en homme de bon sens était l'adepte du « cinquante-cinquante » : c'est le seul pourcentage qu'il tolérait pour les balles talonnées en mêlée. Lorsque sa moyenne se situait au-dessous, et selon la règle en vigueur dans ce temps là, on remontait, on relevait et « Rollo » n'était pas le dernier Toujours sans dire mot ni maudire, toujours dans ce silence sépulcral qui sied aux majestueuses mouvances. Dignement quoi, Don Romero ! Le sens du devoir, ce qui est dit est dit, c'est à prendre ou à laisser, faut savoir ce qu'on veut, pas de calcul sordide, le juste prix, ça coûte ce que ça coûte : il ne cherchait jamais à se hausser du col mais n'acceptait pas pour autant qu'on lui marchât sur les pieds. Le sens du sacrifice certes, mais auparavant choisir la bête ainsi que l'arme et le terrain du combat ! Et s'il y avait offense on réglait proprement cela face à face, les yeux dans les yeux, tronche contre tronche, et la godasse prête à mouliner : un duel sans histoire, une histoire sans paroles, un duel sur parole . Parole !
Du « cinquante-cinquante », m'enfin !



"Travaux d'aiguille"

Il était l'un de ces costauds qu'enfante à profusion, autant que ses rochers, la vallée d' Ossau. Le troisième ligne à l'ancienne qui d'un coup d'épaule pouvait te rentrer l'épigastre dans la dure-mère. Et en parlant de mémère, parlons-en.
Toujours dans ces fameux temps anciens (que l'on peut approximativement chiffrer aux années 60), les déplacements s'effectuaient donc en trains couchettes, départ le samedi soir, retour dans la nuit du dimanche au lundi. Deux mille bornes plus le match, et le lundi à dix plombes fallait être à son poste de travail. Et si tu avais perdu y avait zéro balles ! Tout ça pour vous aider à comprendre que pour adoucir les conditions nocturnes certains pensaient à se ménager leur petit confort.
Ainsi en était-il de notre ami Yéyé qui, dès qu'il avait posé le pied dans son compartiment s'empressait de récupérer les deux rustiques couvertures qui nous étaient allouées pour passer la nuit, extirpait de son sac un délicat nécessaire à couture avant de s'emparer d'une aiguille qu'il enfilait comme une vraie cousette. De ses gros doigts agiles, il vous confectionnait alors un amour de sac de couchage surfilé au fil noir made in Marinette Loustau épicière à Louvie, une moelleuse couette que n'aurait pas renié quelque vieille fille de Rébénacq ou Arudy blaguottant au coin du feu.
Il ne lui restait plus qu'à se glisser voluptueusement dedans, chose qu'il ne manquait pas de faire en vous toisant du regard, vous savez ce regard voilé qu'ont les enfants avant de s'endormir lorsqu'ils repensent encore à l'histoire que vient de leur lire leur chère Môman !
Touchant, Yéyé, touchant…




"Au ras des talanquères"
- Aqueth, qu'ei lo hilh de Paquerette !
- Ouais ! Et Momon celui de Marguerite !
Aux 22 mètres, un groupe était posté, à peu de choses près composé des mêmes énergumènes d'un dimanche à l'autre, la claque à Dédé, Dédé Pardaillan bien sûr. Presque à côté, entre les 22 et le couloir grillagé par où pénétraient les joueurs, le clan de Lahouratate. Aux quarante mètres, toujours côté grandes tribunes, les frères Azens de Mazères, aux cinquante dans l'axe la troupe de Bordes et de Boeilh-Bezing, Lanette, Cassière, Lamazou. Plus loin encore Manauté, Burette, Despaux, Castéra et leurs fans. Et tout autour de ces groupes où les bons mots fusaient comme des pétards de feu d'artifice, les rieurs, les fins gourmets du verbe, ceux qui écoutaient et regardaient le match et qui en même temps se régalaient de la musique des hommes. Derrière les poteaux étaient le lieu de résidence de la pétanque Pasteur,Vivi Allias, Victor et le nain Vicente qu'ils avaient juché sur l'abri de béton, là on broyait de l'homme en noir et Vicente, leur porte-voix, était son oiseau de malheur !
La place me manque pour parler plus longuement des Lamane et des Larquier de Mazerolles, de Pétuya ou Arrozés de Monein, de Joanlanne l'Arzacquois ou Laclotte de Coarraze, fervents et fidèles puristes auxquels rien n'échappait, aussi du magma bouillonnant des populaires d'où se déversait l'amas grondant issu des gorges rauques vers les fragiles ailiers.
Car si d'un côté on aimait le crochet fin et la course fine de Penouilh, de l'autre on cherchait dans l'homme le battant, le solide aux pieds agrippés au sol façon Pruède, tous deux furent toujours les enfants chéris des balustrades derrière lesquelles ces intarissables aboyeurs faisaient leur numéro dans le cercle des rieurs qui les cernaient.
- S'èran tots valentz com Penouilh et Pruède, aquestes lascars que s'en tornaren a casa dab ua cinquatena de punts.

- E lo mocader per dessus !


"Règlement de
compte à O.K. Corral"

Requiem pour les Pieds-Tendres et les Engels Face ! Ici Terra Incognita, celui qui franchit le rubicon c'est à Boule de Suif et Tranche de Lard qu'il aura à faire et c'est à coups de casques que se joue le quadrille ! Cloc , Cloc ! Avant de te farcir les plaisirs de l'Ouest faudra passer sur le bide des shériffs. Croix du Prince City : terminus au tampon du croque-mort ! Suffit pas de courir vite, avant faut se sauver de nos pognes et face à face sans voyeur, mordre la poussière ou s'éclater la tronche dans la boue ! Toujours vomir le sang de sa peur !
La mêlée ensuite, la mêlée d'abord : Ahan ! On gagne sa place à l'impact des crânes ou on se couche ! La conquête de l'Ouest ce sera pour après le Saloon. De nous quatre il n'y en aura plus que deux de vivants ! Dans l'odeur de la poudre. Puis t'auras un grand silence , troué soudain du claquement scandé de deux paires de bottes avec la voix étouffée et tremblotante d' un gamin dans la poussière de la rue , montrant du doigt à son pote l'affiche clouée au mur l'image Pène et Errea avec dans leur dos, l'ombre massive (cela ne s'invente pas) d'un seconde latte nommé Vivelespérance :
- T'as vu les Wanted ?



"El Luzano"

Il s'agit là d'un vénérable ancien, d'un rescapé du titre de 64, un malin, du ballon plein les doigts et des cannes de Basque faites pour danser le fandango. Il ne le dansa jamais mais il n'oublia jamais sur le terrain de nous délivrer quelques entrechats.

Le mouvement le plus pur qu'il laissa dans les mémoires c'est la volte. Connaissez pas la volte ? Peux vous dire qu'en ce temps là, du côté des populaires comme des tribunes d'honneur d'ailleurs, on n'attendait que ça, qu'il en fasse au moins une dans le match et alors c'était le régal, les regards pétillants sous les bérets et la bonne bouffée de gris qui répandait le brouillard cinq mètres à la ronde. Leur avait fait à ceux-là aussi !

Dérivée du mouvement de l'écarteur Landais, la volte consistait donc lorsqu'il recevait une chandelle à son poste d'arrière - chose fort commune à cette époque puisque le droit de charge était fortement recommandé - de mettre dans le vent l'abruti adverse en feintant un dégagement en touche et effectuant illico un crochet (avec retournement ce qui faisait qu'un bref instant il tournait le dos au dit abruti) dans la direction inverse. Il pouvait donc y avoir la volte à gauche (feinte du dégagement pied droit) et la volte à droite (feinte de dégagement pied gauche) qui elle était beaucoup plus risquée.

De toute façon le public saluait le tour du même « Ollé ! » enthousiaste, juste un peu plus prolongé et rigolard quand notre héros s'était embroché sur une cornada (vous savez quand la vache prend de plein fouet 1'écarteur).



"Le bal des vampires"

Ça sentait bon la Belle Epoque, les bas baissés, short au genou, protège-tête de travers et crampons coniques. Ça fleurait bon les packs velus, l'huile camphrée, la vaseline en grumeaux, ça fredonnait des airs désuets, trois bonnes valses et deux bourrées…
Et à l'orchestre il y avait Caguél qui vous la jouait solo a l'ancienne. Un coup de trombone pour le lever de rideau, le saxo a la mi-temps et percussions à tous moments, pas une touche de violon, seulement un seul coup de grosse caisse au final. les pieds en haut façon la Goulue et ça crachait des dents…
- T'as pas vu Toulouse-Lautrec ?
- Non. Qui a gagné ?
On baladait longuement l'intrus le long de la touche. Un dernier coup d'éponge humide derrière le crâne et une sadique main complice le renvoyait sur le pré.
Alors t'avais Caguel, un sourire aux lèvres qui l'attendait et le toisait serein :
- Tu vois le ciel de quelle couleur ? T'as pas envie d'en changer ?
Et finissant par lui lâcher d'une voix d'outre tombe:
- T'en as pas eu assez ?



"I am a poor lonesome cow-boy"

Faut-il croire que les créateurs quels qu'ils soient trouvent l'inspiration en eux mêmes, dans un gigantesque effort de concentration ?
Pour ma part, je pense que dans la majorité des cas ils s'inspirent simplement de ce qu'ils voient autour d'eux et que leur génie ne se situe donc pas tant dans l'invention d'une chose inexistante mais plutôt dans le bon coup d'oeil pour débusquer dans la réalité qui les entoure celle qu'il leur suffira de travestir, modeler, agrémenter avant de la faire surgir au grand jour...
- Bon, où veux-tu en venir ?
- Pour ma part je suis persuadé que Riquet, par exemple, tu le coiffes d'un chapeau texan, tu lui colles des boots, un jean, une chemise jaune, un gilet noir...
- Et une goldo au coin des lèvres ?
- T'as pigé ? Tu crois pas que Goscinny ait pu inventer comme ça le personnage de Lucky Luke, hein ? Il était simplement dans les tribunes de la finale de 64 et il a vu jouer Riquet, c'est tout…
- Et le fait qu'il tire plus vite que son ombre ?
- Quelle ombre ? Tu l'as vu le Gensanne pendant le match ? Riquet l'avait effacé depuis longtemps. Pas d'homme, pas d'ombre ! Supportait pas qu'on lui colle aux talons !



"Boulanger du bon Dieu"

Petit Nano, t'en es allé trop tôt victime d'un mauvais rebond, Tant de tes exploits ont été contés et tu as accompli tant de prouesses que je trouve celle dont j'ai été le témoin peu digne d'intérêt mais elle préfigurait toutes les autres aussi je ne saurais la garder sous silence.

Lors d'un match à Bourgoin où nous étions à la peine tu nous apportas la victoire d'un drop incroyable : sur la ligne des vingt deux mètres, en bord de touche, saisi par une jambe par un troisième ligne berjalien, au moment ou tu allais basculer en touche et un genou presque déjà à terre tu parvins à expédier le ballon entre les poteaux...3 à 0…

Une action digne des plus grands acrobates, que dis-je, du plus génial des prestidigitateurs, petit Nano, une victoire à l'étuvée remportée d'une chiquenaude, d'un chapardage d'insolent gamin, d'un pied de nez au destin impassible…

Tu nous racontais tout cela, encor et encor, dans le train du retour avec l'innocence des anges et ce rire claquant comme une bourrasque… A décoiffer tous les cocus et les pisse-froid de la terre…



"Jurassic Park"

- Et maintenant, chez eux !
Dieu que cette phrase là en a fait jubiler des coeurs du côté des tribunes populaires ! Car c'était bien là, la phrase d'un preux surtout lorsqu'elle ponctuait l'une de ses innombrables actions d'envergure. Un preux qui s'en revenait le long des balustrades l'oeil sombre posé sur la multitude, la main rageuse qui retournait une manche dans le geste décidé du plâtrier qui va se farcir un mur à la truelle.
- Et maintenant chez eux !
Personne ne s'y trompait, on savait qu'avec cet homme là, l'équipe adverse n'avait qu'à bien se tenir.
Mais, si par malheur, la meute ennemie s'abattait sur lui le laissant pantelant au sol, le peuple bon enfant grondait sourdement ne voyant là qu'une maladresse insigne ou infâme traîtrise d'un de ses minables compagnons, et jamais, ô grand jamais, le fléchissement possible de cet antédiluvien brontosaure.



"Filet mignon"

Sans doute l'un des plus joueurs les plus élégants de ces trente dernières années en Béarn, une gestuelle pure, une course droite façon Boni, le « cad'dé » le plus net, la passe tirée comme au cordeau et ce plaquage à l'ancienne, droit au plexus.
Sans doute aussi, hélas, l'un des meilleurs charcutiers des Halles. Entre ces deux destins il fallait qu'il choisisse, c'est le jambon-pâté qui l'emporta (contrairement à aujourd'hui, le kilogramme de porc se vendant bien mieux que celui de rugbyman, Coco avait vite fait le calcul).
A Lembeye comme à Pau si nul gastronome ne se plaignit de ce choix puisqu'il continua à leur livrer sur un plateau ses divines andouillettes comme il offrait la balle à son ailier, par contre de nombreux supporters de la Croix du Prince regrettèrent ses superbes percées tranchées comme de fines escalopes de veau élevé sous la mère.
Ceux qui étaient à la fois gastronomes et rugbyphiles n'eurent d'autre ressource que de passer le weeck-end à Lembeye (le samedi sur le marché et le dimanche au stade de l'Etoile) pour s'en retourner repus.



"Animateur à la S.N.C.F."

Du temps où l'équipe embarquait dans des trains couchettes (de deuxième classe, s'entend) où nous passions la nuit - je vous passe le transfert en micheline du petit matin suivi d'une dernière balade en car qui parfois s'ajoutaient au voyage - en ce temps là donc, comme dirait le prophète, nous traversions tellement de gares qu'on ne cessait, tel l'ignare et absolument humble chamelier de la caravane du même prophète , qu'on ne cessait donc (bis) de se poser, en vain, la question :

- Bordel de merde, j'arrive pas à dormir, c'est la faute aux hyènes et chacaux ! On est où ?

Lorsque le train s'immobilisait, événement qui se produisait quasiment dans chacune d'entre elles, il en était un parmi nous que ne se préoccupait aucunement de son positionnement géographique. « La Tèque » passait toujours la tête à la fenêtre du wagon pour hurler son cri de guerre, à moins que ce soit un cri d'amour :

- Adieu trésorrrrr !

Et là, toute représentante de la gent féminine qui se trouvait à déambuler sur le quai, vénérable dame mûre encore comestible comme jeune mère affublé d'un lardon, rutilante pucelle comme péripatéticienne chevronnée, se trouvait apostrophée de ce tonitruant message nocturne : « Adieu trésorrrrrrrrrrrrr ! ».

Paroles qu'elles recevaient comme une insulte soit comme un compliment, c'était selon (aucune enquête précise à ce sujet n'a été réalisée)...

La Tèque ne faiblissait que vers les deux ou trois heures du matin, dans la vallée du Rhône lorsqu'on roulait vers Lyon, ou dans le Poitou lorsqu'on prenait la direction de Paris.

A partir de là on pouvait enfin, une heure ou deux, dormir tranquille...

S'il est bien connu que les demis de mêlée sont souvent de sacrés aboyeurs, le nôtre à lui seul constituait toute une meute !



"Chronique rurale"

Un peu comme Bernard Palissy qui crama ses meubles pour fixer l'émail sur une calebasse en terre cuite, ou comme Pierre et Marie Curie qui dans un vétuste hangar se mirent a touiller d'un doigt émerveillé une marmite de radium, ce chercheur-ci défraya lui aussi la chronique - ô certes plus modestement - pour avoir, dans son jardin de Boeilh-Bezing dressé des poteaux de rugby.
C'est donc, face à ces humbles perches grossièrement rabotées à la hache qu'il peaufina son coup de pied et lustra son drop sans répit, ce qui en fit l'un des plus redoutables buteurs des années 65. Pour ne rien vous cacher, si sa frappe ne dépassa que rarement les 30 mètres, c'est en raison de l'exiguïté du susdit jardin que limitait le mur de la ferme des Lanette derrière lequel meuglaient une vingtaine de vaches aux pis gonflés tapant chacune leur double décalitre de lait.
Oui, exactement, ces mêmes vaches qui vous faisaient bien chier lorsqu'on les rencontrait sur la route qui traversait le village : vous maintenaient à deux à l'heure en vous obligeant à slalomer sur un bon kilomètre pour éviter leurs bouses. Elles se rendaient au champ de Cassière, oui là où l'on construisit quelques années plus tard une immense laiterie, laiterie que vous pouvez d'ailleurs apercevoir de la route entre Boeilh et Baudreix... Voyez pas ?. . Mais si... Oui, juste avant la villa de Séville ...
Où en étais-je déjà ?... Ah oui ! Tout ça pour vous dire que le Michel, l'avé ben eu du mérite et un gros bon coeur, crénom de diou !


"Fantomas"

Dit Nonos. Pour la rage pittbullesque avec laquelle, malgré de modestes mensurations pour un pilier, il ne lâchait jamais le morceau ? Pour la dureté proverbiale de son appendice sous-ventral que prisait fort, disait-il, la gent féminine ? Jamais su pourquoi on l'appelait Nonos…
Nous, on l'observait comme vous observeriez banalement un fourmilier géant qui aurait atterri (je sais pas s'ils volent ?) dans votre jardin…Ou un tatou… Enfin une bête quoi , qui vivrait à vos côtés…Abrégeons…
Parfois, en le voyant agir, il nous arrivait de le considérer comme le fruit d'un accouplement monstrueux, celui d'un manteau beige à denses épaulettes et d'un rustique protège-tête blanchâtre, le premier accessoire qu'il ne quittait qu'en sa chambre d'hôtel ou aux vestiaires, à l'abri du regard indiscret de ses adversaires que la vue de sa carrure civile, à son arrivée, n'avait pu qu'impressionner, le deuxième qu'il agençait sur sa face, barrée d'un subit rictus, de trois ou quatre bons coups de casque contre les cloisons de ces mêmes vestiaires. Le premier de ces objets vous l'avez compris remplaçant l'autre.
Et c'est précisément à l'instant où l'adversaire entendait frapper ces fatidiques trois coups que lui revenait en mémoire le mec aux monstrueuses épaules aperçu juste avant...
Et qu'il commençait à claquer du mandibule, frissonner de la guibolle et s'épaissir du globule .
Nonos !

Loft Story 2

…Les quatre années suivant le titre furent comme un lendemain de bringue. Bide grouillant et gueule de bois, la loi de l'abstinence, les dimanches glauques et les canons refroidis, le monde se la jouait saumâtre, gospel et mouron, méga prohibition.

Alors mai 68 plomba la rue et ce fut un coup de balai, la bande à Albert touchée par la limite d'âge, artillerie dépassée, se gara des tractions et mata d'un œil pas frais les nouveaux boss en DS et BM remonter la rue du XV Juillet. Un coup de jouvence, un pet de barre à gauche, le drapeau rouge au rétroviseur, les pavés arrachés, bonjour le bitume, devant marchait les nouveaux boss, El Boché dit « Snif-snif » because se frottait le blair de ses deux pognes comme s'il cherchait, tel un primitif, à allumer un feu en frottant l'une contre l'autre deux brindilles sèches, François le Transfo (spécialiste des détournements électriques dit aussi « Je mets six noms dans un chapeau, j'en tire trois ») Loulou la Science, le seul à réfléchir avant de cracher des pruneaux à la manière des siciliens, en rafales courtes suivis de longs silences, Gégé le Prof le seul à réfléchir après avoir vidé son chargeur dans des gesticulations de dresseur de fauves à la crinière blanche, tous de fines gâchettes, tous neufs et pas usés par les planques de nuit sur les trottoirs ou les bastons dans les bouges à pépées. Pour tenir le crachoir, dérouler le tapis rouge ou accomplir les travaux de moindre ou basse besogne ils emmenèrent avec eux, Georges de Paname (un rescapé de la bande du Métro qui s'étaient faite décimer par le gang de Billancourt et qui était venu se mettre au vert en province, plus tard changera de nom se fera appeler « Trois Bandes » car refourguait les fringues de son pote Adi Dassler, un mastard triplebandé d'Outre-Rhin), fut chargé du matos, de la grolle au pyjam', Jean-Pierre dit « Tea Shop », grand organisateur des bouffes du gang, saumon canadien de droite, caviar russe de gauche, petits fours en plein au milieu, Tintin dit « Casque Rose», pas un comme lui qui était capable de vous guérir, au courant galvanique, du torticolis du flingueur (visqueuse infirmité du métier, tronche oblique en sens inverse du coup de latte), Tintin donc pour seconder à l'ambulance le vieil Henrique courbé comme une anse de seau, et lâcher avec délectation son unique diagnostic : « C'est rien, juste une entorse des ischios » . La bande comptait aussi dans ses rangs Grigris « le Lyonnais » dont nous avons déjà parlé secret comme une porte de banque, Louisou « la Gomme » le secrétaire trimballant la méfiance d'un descendant de Cortès mettant pour la première fois son pied sur une plage d'Amérique, aussi Nene le méthodique trésorier

- les réunions entre les trois hommes se limitaient à de longs marmonnements ponctué de regards sombres et silences lourds, il y avait enfin Emile dit « Zapatero » qu'on imaginait, en matant ses pompes, ex-danseur de claquettes dans une posada mexicaine… et j'en oublie. Moi-même, à cette époque là, j'entrais sur la pointe des pieds dans leur antre par la petite porte de l'impasse Roselyne, posais mon premier feutre sur des cheveux façon Beatles, enfilais ces accoutrements à la mode, falzes pat' d'éleph', chemises à cols pointus, aussi ce fameux blazer vert bouteille, doublement fendu à l'arrière qui vous faisait ressembler à un buisson de Tex Avery. Je m'asseyais sur les bancs de bois des vestiaires puant l'huile camphrée et comme la trentaine de malfrats encostardés qui m'entouraient, écoutais pendant des plombes Loulou la Science ou Gégé le Prof nous seriner comment se faire le coffiot... Que nous ne nous fîmes jamais. De bonnes traques, de sacrés coups de mains ouais, plus d'une bande d'enfoirés rayés des plaquettes, sûr, mais jamais le Jack-Pot. C'est les gonzes de Bitterre qui avaient l'arme absolu, ils raflèrent année après année tout le blé du trafic. Le peuple grondait puis pardonnait, savait peut-être qu'on manquait pas de cœur. Mais sans une goutte de rhum, des fois le bateau tanguait,. et rien de tel qu'un coup de came dans les neurones pour vous aider à éviter la gamberge. On eût beau quitter la crèche du « Champagne » et se faire une meilleure planque à la Place de la Monnaie, permuter les boss, un toubib peinard « Denis Le Beau », un trafiquant de caisses « La Broque » vénérable et classieux fourgueur de bonnes occases, renforcer le service d'ordre avec des anciens défroqués de la légion, « Le colonel Pascal » qui s'avéra sans doute trop rose et à la soie trop ridée et « Monsieur Jo » dit aussi « l'adjudant », sûrement débauché d'Indochine, embringuer le roi du scalpel « Lou Tachou » capable des plus grandes performances médicales telles que remettre sur pied illico un amputé des membres supérieurs, se faire arroser par les tenanciers de boîtes sombres, Gérard de « l'Auberge du Moulin » à Soumoulou, Fernand le Petit du « M3 » à Serres-Castet, nous faire ouvrir a deux battants les portes des tavernes par les bistroquets à « l'Europe » avec la mère Lafage ou à « l'Henri IV » avec le père Laborde, aussi la « Comédie » ou le « Calypso », trouver table garnie « Chez Duverger » et ses anguilles persillade, au « Printemps » avec le bon Gavin son tablier crade sur lequel on pouvait consulter le menu, encore chez « Tétiel » à « l'Etape » ou chez le filiforme Olivier du « Berry », rien n'y fit, rien de véritablement divin à écluser, la prohibition perdurait toujours, bientôt dix huit

ans qu'on s'était pas fait le gros lot, les gosiers n'étaientt plus qu'une rangée de tunnels du Mont-Blanc désaffectés… (à suivre)



"De cape et d'épée"

Seulement son nom... Vous rappelle rien, son nom ? Vous dites ? Rastignac, Sigognac, Cyrano de Bergerac ? Exact !
Vous transportait à l'époque des bretteurs, la rapière au côté, la cape sur l'épaule et le feutre au plumet dansant, le cheval blanc lancé à la rescousse d'une pucelle enlevée par des vide-goussets retors. Tout chez lui, vous ramenait aux mousquetairiennes épopées d'antan, où, tout autant, se troussaient d'une main leste les robes à paniers d'une Constance Bonacieu, qu'à coups d'épées se lacéraient d'une main ferme les soutanes froufroutantes des potes au Cardinal de Richelieu ! Notre homme n'habitait-il à l'ombre des tours du château de Coarraze, là où Henri IV passa une partie de son enfance ? N'avait-il pas aussi ce profil gascon, anguleux au nez proéminent, cette maigreur de traîne sabre, de tire-laine mal famé? Cet oeil vif de l'aspic des bords du Gave ? Cette manière de courir partout sans arrêt comme si le monde entier l'appelait à son secours ?
"Aurignac, me voilà " …
Au XVIème siècle il eût été D'Artagnac, pardon, d'Artagnan. Au XX ème il fut un foutu ratisseur de champ de batailles, un fieffé détrousseur de cadavres, v' savez ces formes hoquetantes qu'une bonne rafale de mousqueton a soufflé d'un coup d'épaule et couché pleurnichantes sur l'herbe déjà rouge …



"L'équarrissage pour tous"

Ambroise ! J'en ai connu qu'un, enfin quand je dis connu, c'est plutôt un dont j'ai entendu parler : Paré.
Parler ? Non, Paré, Ambroise Paré, le premier touilleur de chair humaine, le premier équarrisseur quoi !
Paré, notre Ambroise contemporain l'était tout autant que son homonyme : la viande, la bidoche, la carne, il connaissait. Quand il chargeait droit devant et vous l'empalait de épaule, en un cinq sept vous la livrait à domicile :
- Le 12 je vous le dépose à quelle table ? C'est pour mettre au congédier ou bien coller au rayon pâtée pour chiens ?
Comme l'aurait fait un fort des halles, il vous débitait la longe en trois secondes ou vous la dépieutait la carcasse en entier. Pas de quartier ! Pour la découpe, envoyez-moi le suivant !
Ambroise était comme ça, un ancêtre transporteur de menhirs sans doute, un forcené du burin en os de renne qui se taillait l'assiette dans une veine marbrière importée directo des carrières d'Arudy ?
Un Ambroisyx Assurancetourix, quoi…


"Fait comme l'oiseau"

Regardez l'oiseau !
Drôle d'oiseau….
Pas un oiseau étranger mais tout de même étrange.
D'ici mais quand même d' ailleurs.
Migrateur en été.

Ecoutez l'oiseau.
Son chant.
Pas de mauvaises augures, non!
Il ne porte que de bonnes nouvelles.
Un oiseau lire.

Dessinez l'oiseau.
Un oiseau aux plumes de toutes les couleurs.
Rouges comme un camion.
Blanches comme la page, Noires de Pau.
Vertes comme l'herbe les prés.

Ecrivez l'oiseau.
Avec un S en zig-zag qui cadre et déborde rigolard Hi !Hi !Hi,
au milieu des Ah !de surprise, des Oh ! incrédules,
des Euhhh hésitants,
et des Hue! trop balourds.

Faites l'oiseau.
De chair, de sang, d'encre et de plume.



"Timide et Joyeux"

Faites donner la « Réserve » !
Etrange rassemblement que les hommes qui la composaient. Elle contenait à la fois et l'espoir le plus intense et la résignation la plus discrète, surtout, et c'était sans doute son trésor, la certitude de tenir entre ses mains une part de ce qu'on appelle la pureté de l'âme.

Faites donner la Réserve ! N'étaient pas de médiocres soldats les ceusses qui la composaient ! Que des braves, que des gagneurs, pas un tire au flanc, ni Jean-Louis, ni Gérard. Du coeur, ça oui ! Et silencieux, toujours présents mais dans l'ombre de leur humilité sans prétention. Les médailles ? D'abord celle qui tape dessous, là dans la poitrine. Si cela ne nous sourit pas, c'est la faute à pas de chance et pas que l'on ne nous aime pas. Puisqu'on aime tout le monde. Le jeu est ainsi fait…
Mais faites donner la Réserve, c'est avec elle et ses vieux grognards qu'un empereur enfonça l'ennemi ! Chez eux, t'avais des larmes dans leurs yeux mais on ne les voyaient même pas.
Le visage des humbles reste toujours dans l'ombre.



"Minikeum"

Bibi n'avait qu'un défaut. Etre petit. Vraiment. Il était vraiment petit. Enfin pas petit, petit, mais petit quand même. Bien au-dessous de moyen, quoi ! …
Honte à moi, double honte, triple honte, flagellez-moi ! Je sais qu'il est vraiment mesquin d'évoquer quelqu'un uniquement en causant de sa taille, d'autant plus qu'il n'est aucunement dans mes intentions d'en faire un portrait restrictif….Reprenons.
Bon il était petit mais aussi râblé, bien râblé, pas comme un boxer mais plus qu'un basset, je sais pas si vous voyez, disons un torse de basset sur des pattes de boxer, ouais, à peu près, quoique plutôt de pattes de boxer sur…Bon…. Et rusé, très rusé. Et tout blond comme la paille avec un regard bleu, et une peau rose un peu comme les anglais. Voilà, Bibi c'était comme un petit anglais, sauf qu'il était béarnais, bien béarnais. Et râleur et teigneux et bon joueur aussi. Et gentil surtout, gentil vraiment…
N'empêche qu'il était petit, très petit. Pas petit, petit mais petit quand même. Voyons petit comme… comme… comme un demi de mêlée qui pour introduire correctement le ballon serait obligé de le tenir au-dessus de sa tête ainsi que procèdent les footballeurs lorsqu'ils doivent remettre en jeu un ballon sorti en touche, je ne sais pas si vous voyez ? Et que des fois en faisant ainsi il parvenait à leur toucher la cheville… quoi, le genou ?… Arrêtez de déconner !
Pour résumer ma description je dirai donc que Bibi était un sacré bon demi de mêlée, râblé comme un fox-terrier, blond et rose comme un anglais, avec cet oeil bleu des béarnais rusés. Mais tout petit, quand même…
Voilà.



"Urgences"

Tant le bougre avait du chien, nul doute qu'aujourd'hui il eût été à la une des magazines for men, mannequin ou culturiste. Nul doute qu'il ait été tout autant, et peut-être même davantage, cité dans des revues de médecine tant il avait eu a faire avec la scoumoune à moins qu'il n'ait souffert d ' hypocondrie galopante.
Tellement qu'à l'entendre geindre et se plaindre d'un Nième claquage, d'un mollet trop dur, abdo froissé, cheville fragile, épaule bloquée, tendon rotulien enflammé et achillien fibrosé, index foulé et pouce non moins, isquial étiré et quadriceps fatigué sans parler des sinus, fessiers, trapèzes, deltoïdes, vertèbres, scaphoïdes qui, un jour ou l'autre et tôt ou tard, ne manquaient pas de le contraindre à un repos forcé, nous avions la désagréable impression de jouer avec un rescapé de « Fort Alamo » qui aurait enchaîné avec « Le pont de la rivière Kwaï » !
Tellement aussi que ça finissait par nous mettre réellement le moral en berne, et nous faisait nous interroger sur l'état de notre maigre, minable et tout aussi malheureux corps :
- Si, si, j'te jure. Je crois que j'ai un point de contracture… Là !



"Aquèros mountagnos"

A notre montagnard de Buzy fallait pas lui en conter des balivernes sur tout ce qui touchait à la roche. De nombreux piliers de mêlée avaient effectivement certifié, le pif en sang, que son coup de cabelh était du meilleur granit. D'autres, secondes lattes rustiques, soignés d'un poing marboréen confirmèrent eux aussi qu'ils pensaient s'être emplâtrés sur un menhir. Et pour vous prouver qu'en matière lithique il était comme qui dirait un « espécialiste », une anecdote véridique vous fournira je l'espère, l'irréfutable preuve…
Venu passer, avec l'équipe, quelques jours au "Club Med" de Corfou, un matin le bus n'attendait que lui pour aller visiter les ruines de quelque temple grec. On envoya quelqu'un aux nouvelles, lequel s'en revint en disant qu'il faudrait partir sans lui.
Du fond de ses couvertures ne lui avait-il pas marmonné :
- Cailhaus ? Qu'en i a pron à noste !
Ce qui, littéralement, peut se traduire par :
- De la roche ? Que non point ! N'y en a-t-il donc pas suffisamment en notre chère patrie, que nous devions nous abaisser à nous esbaudir de l'indigène, fusse-t-elle du père Socrate, contemporaine ? "
Non, non, Bonbon, fallait pas lui en raconter des balivernes sur les rochers : Il y avait ceux de sa famille ... et puis il y avait les autres…



"Saut à l'élastique"

En partant derrière sa mêlée, personne n'aurait pu dire s'il était de chair et d'os tant il parvenait à élastiquer son corps dans une sauvage sarabande de membres enfermant, on ne savait comment, le ballon. Le pire à vivre n était finalement pas pour ses adversaires qui, haletant et désespérés, renonçaient tôt ou tard a s efforcer de le saisir balle en main, il était plutôt pour ses partenaires qui tremblaient et craignaient pour sa vie à le voir slalomer ainsi entre les monstres.

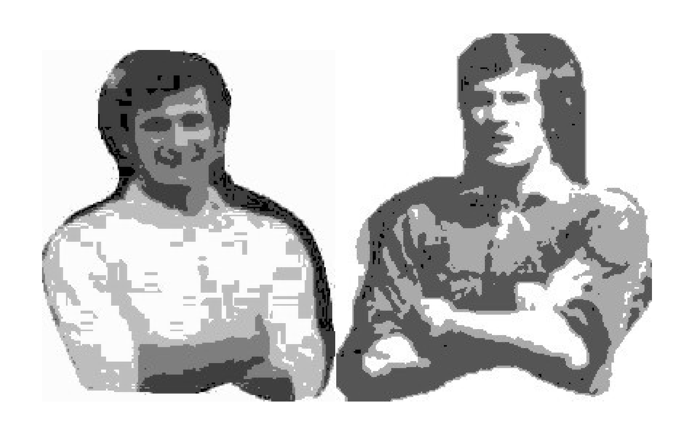
Il me souvient plus particulièrement d'un de ses ouvreurs qui me confia qu'en une certaine occasion il ne craignît de recevoir, avec la dite balle, quelques bras ou jambes épars que, dans un de ses mouvements déments et tant il semblait écrasé par la moitié du pack, il aurait précipitamment lâchés. Ce fut miracle que Tite achève sa carrière entier.

Ainsi la fatalité épargne-t-elle heureusement certains somptueux et généreux funambules…



"Autant en emporte le vent"

Les jours de grand vent, nous n'avions qu'un seul souci : n'allait-on pas le perdre aujourd'hui, victime d'une bourrasque ? Ce n'était pas qu'il manquait d'arrimage au sol (ses pieds étaient normaux), c'était des haubans qu'il était faible sans parler de la voilure bien trop haute pour une coque si étroite, et c'est ce qui nous faisait craindre le pire.
Nous ne le perdîmes heureusement pas.
Mais un jour de tramontane à Perpignan, sous la rafale et étant un peu court sur une chandelle de Porrical, il faillit bien pourtant se muer en montgolfière. Il eût beau nous dire que dans un dernier effort pour pousser le ballon en touche et étant en grand écart il avait subitement puisé en ses ultimes énergies pour se re-propulser en l'air, nous n'en crûmes pas un mot sans rien cependant lui répondre par délicatesse.
Nous l'avions pourtant bien vu, jambe en avant, se jeter sur la balle juste à l'instant où un brusque coup de vent l'avait saisi par en-dessous, soulevé de terre et envoyé dans les balustrades. Mais cela, bien sûr, nous ne pouvions lui dire… Non, nous ne pouvions le lui dire …
N'empêche que depuis ce jour, secrètement, il plomba ses crampons, ce qui lui enleva, bien sûr, un peu de sa vitesse, mais nous rassura à jamais.



"Money is money"

Voilà deux troisième ligne qui furent, phénomène mimétique sans doute, le dimanche sur le pré l'écho de qu'ils avaient été durant toute la semaine.
Discrets comme les coffres d'une chambre forte, appliqués et sérieux comme de faux-monnayeurs penchés sur leur planche à billets, économes de leurs effets comme de parfaits guichetiers, si l'on pouvait dire de l'un qu'il se consacrait davantage au triage des devises ne donnant jamais à ses clients de chèque en blanc, l'autre n'était pas en reste et ratissait large pourchassant le débiteur jusqu'au fin fonds de son repaire.
Enfin tous deux s'efforçant de satisfaire la clientèle la plus exigeante, vous pouviez sans crainte leur confier votre magot. Mieux que des convoyeurs de fonds ! Pas un malfrat qui s'enfuyait avec un seul peso : collé au sol en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, il rendait butin, armes et chicots, se jurant de ne plus jamais y revenir !
Il y a toujours eu un rapport étroit , même à cette époque là, entre la banque et le rugby, peut-être la symbolique de la pièce de monnaie que l'on glisse dans les tire-lires, celle des pauvres qui économisent vainement, celle des riches qui effectuent des placements risqués à fonds souvent perdus…
Tout comme ce ballon qu'on introduit dans la mêlée et qui jamais ne ressort en ayant fait des petits.



"Bonux"

Aux vestiaires, si d'aucuns s'accoutraient du premier short venu et enfournaient leurs crampons merdeux, il s'en venait toiser le gueux en méprisant tel équipage.
Lui, prônait les canons de l'esthétisme et s'apprêtait jusqu'au dernier instant ne pénétrant dans l'enceinte verte que tiré à quatre épingles façon Balenciaga.
Là ne s'arrêtait pas son goût pour l'élégance, car même au plus fort des combats d'hiver, fuyant les jeux de boue et joignant en cela, disait-il, l'utile à l'agréable, il mettait un point d'honneur à privilégier le jeu debout.
Et de mémoire de sectionniste, on n'avait jamais à chercher où était le ballon, il était toujours tout près d'un mec tout propre. Tant et si bien qu'un supporter futé - on ne sait s'il le fit en référence au titre d'un bouquin de Jack London ou bien comme une allusion à la couleur du panache d'Henri IV - qu'un supporter futé donc, le surnomma avec délectation « Short Blanc » !



"E.S.B."

A l'heure où le boeuf était encore ce qu'il était et non pas le féroce carnivore d'aujourd'hui, cet homme là, s'il fit brouter dans l'herbe tendre plus d'un vis-à-vis grâce à ses sabots vif-argent qui ratissaient la balle en mêlée comme pas deux, n'oublia pas pour autant de leur rendre parfois la politesse en se vautrant dans cette même herbe, meuglant, les bras en croix.
Ce n'était pas tant qu'une lâche ruade ennemie lui ait emporté le mufle , non, non…Il mettait simplement en oeuvre sa ruse de vieille carne qui avait appris à faire le mort lorsqu'il sentait que le combat risquait de tourner au carnage…
Il n'y a vraiment que les bouchers pour connaître la rude réalité des abattoirs et sentir quand une bête refuse qu'on l'envoie, sans ménagements, à 1'équarisseur.



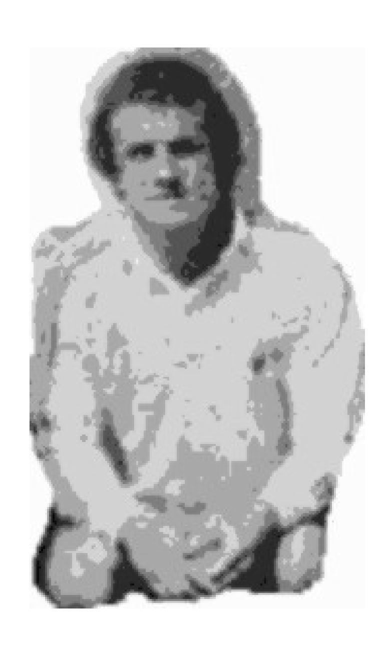
"Zigue-zague"

Il fut le créateur d'un mouvement unique, aujourd'hui hélas disparu, qui l'emmena parfois dans l'en-but adverse.
Mouvement typique d'ailier qu'il avait rendu indétectable et quasi totalement inexplicable, il s'agissait d'un double-triple pieds croisés exécuté à ras de terre, une alternance de piétinements saccadés qui pouvait subitement conduire un pied à chevaucher l'autre provoquant ainsi un génial déséquilibre qui chez un autre sujet que notre ami aurait été fatal. Mais grâce à ses cuisses semi-lomuesques qui s'entrechoquaient alors, par un effet de boomerang, le pied récalcitrant rejoignait sa latérale trajectoire propulsant l'autre en sens contraire.
Ceci répété trois à six fois avait la faculté de désorienter totalement l'adversaire qui ne pouvait, le cul dans l'herbe, que constater les dégâts.
Pour ne rien vous cacher il faut dire que ce mouvement unique et donc inimitable pouvait, sur terrain gras ou glissant, se transformer en aplatissement rapide et solitaire ... Mais sur les terrains secs de Juillet ou d'Août, imparable !…
Quoi, on joue jamais au rugby en juillet ?… L'est obtus çui-là, je te dis que Bébert, son truc, moi je l'ai vu marcher…



"Maire de Mazerolles"

Il a traversé la Croix Du Prince comme un gentlemen, sans bruit, tout en douceur en marchant presque sur la pointe des pieds, avec cette élégance d'ancien basketteur que le beau geste et le sens de l'esthétique attiraient bien plus que la brutalité des combats de chien. Il n'insista pas et se dirigea vers d'autres cieux pour mieux prendre son envol.
C'est chez les oloronais, de longues années durant et comme un contrepoint aux rustiques gestuelles qui sévirent plus ou moins en ces lieux, qu'il choisit de porter la bonne parole et fit admirer son style si fin, apportant enfin quelques sublimes harmoniques pour ne pas dire de rutilants points d'orgue aux sempiternels et ennuyeux concerts de percussions boueuses dont le public montagnard était si friand.
Jean Léon fit davantage je le pense pour l'éveil a l'intelligence du «Chabann’s Clan » et du «Raballo's Band » que vingt générations de laborieux éduc's Régusiens !
- Ouais mais par la suite, dans les années 2000, y a eu Paulo ?
- C'est bien ce que je disais…



"Tricoté au crochet"

Pouvait pas y avoir un humain davantage arrimé au sol que celui-ci, excepté les alpinistes et les spéléos bien sûr. Quoique...
Un ancêtre reptilien peut-être, style varan de Komodo, les pattes écartées et des cuisses d'enfer, la foulée courte au ras de l'herbe en tricotage glissé façon Overcraft, le crâne haut et l'oeil perçant, t'as un aperçu de l'animal.
N'empêche que quand il te claquait un crochet en pleine course t'en venais à t'inquiéter pour l'adversaire qui d'un coup prenait un sacré vent. T'avais même des spectateurs sensibles qui priaient pour qu'il n'officie pas trop près de la touche et n'envoie l'adversaire dans les publicités ou dans les poteaux de ciment qui les soutenaient.
Car à la Croix du Prince ces derniers étaient si redoutables que les mecs lorsqu'ils venaient jouer à Pau, z'étaient pas fiers justement à cause de ces fameux poteaux... et des cannes de Nano bien sûr.
Sans compter le molard perdu mais pas pour tout le monde, l'invective aussi tombant des « populaires », ces superbes projections privées qui n'avaient que peu de rivales dans le pays (peut-être dans les fiefs ariégeois de Foix ou Lavelanet où les autochtones maniaient cet art en professionnels patentés ?... Les cannes de Nano en moins, les cannes de Nano en moins… Bien sûr…).



"Jeu de Mikado"

Ce sont deux enfants maigres aux jambes de héron, deux êtres de silence qui aimaient à se faire oublier sur l'aile.
L'aile…Pouvait-on trouver un nom plus beau que celui-ci pour désigner l'extrémité de cet animal étrange, hydre multi-crâne aux soixante tentacules, une équipe ? Identiquement un nom tout aussi beau pour désigner celui qui est juché sur l'un de ses aériens appendices : l'ailier, celui qui joue à l'aile, ce léger fils du vent qu'emporte le moindre courant d'air.
Ils furent donc deux de ces oiseaux diaphanes qui aspiraient l'espace, deux messagers porteurs de trésors qui passaient au ras de la houle.. Et le cri long de la foule était comme une rafale qu'ils enfourchaient…
Plus de dix années les séparèrent mais ils furent comme des jumeaux que le temps se serait enfanté.
Pour se faire un écho sympa peut-être ? Pour s'empêcher de vieillir et revenir juste en arrière se coltiner sans nostalgie au sous-venir ou au re-venir ?



"Lac de Tibériade"

Deogratias…Littéralement « Merci mon Dieu » ou " « Dieu merci ». C'est comme on veut…
Etait-il donc sous divine protection ? On pouvait parfois le croire lorsqu'il parvenait à s'extirper d'amas glauques façon Dominici en quatre appuis de feu qui en laissait plus d'un pantelant dans la luzerne, les bras en croix Sûr que dans ces moments là, quelqu'un lui filait un coup de pouce. Oui, vraiment un éclair, une véritable apparition, l'adversaire ne pouvait que se prosterner. Dans son sillage il n'y avait que des silhouettes agenouillées, tout juste si elles ne joignaient pas leur main en signe de prière. Elles ne pouvaient que contempler une forme qui détalait comme si elle marchait sur l'eau. Mais pas un Judas ni un Pilate pour la culbuter…
Dans les travées, s'en fallait de peu que la foule des fidèles n'entonne un « Veni Créator » , ce qu'elle ne fit pas, Dieu merci ! L'aurait fini par se prendre pour le Messie, notre Déo !
Mais si, mais si !



"Ite missa est"

Fallait pas trop se fier à sa mollesse de gestes, sa blancheur d'albâtre, sa voix chaude et chantante, ses airs en somme de jeune séminariste qui s'en viendrait recevoir l'ordination.
Car les dimanches après-midi, à l'heure des vêpres, il avait tôt fait, aux quatre coins du terrain, de traquer l'adversaire ainsi qu'il l'aurait fait d'un damné de l'enfer qui en a lourd sur la conscience, de lui filer un coup d'ostensoir dans le buffet comme s'il voulait lui faire cracher le moindre de ses péchés. Le quidam qui sentait son souffle sur sa nuque, effluve entre le soufre et l'encens, celui-là savait aussitôt que la camarde s'apprêtait à le frapper: même pas le temps de se fendre d'un signe de croix. Torquemada au nom de l' Inquisition s'abattait.
Pour finir de vous situer l'efficace confesseur qu'il était, imaginez son crâne ceintré d'un bandeau : et oui il en avait fait son auréole ! A part cela, ou à cause de cela peut-être, passé l'heure des vêpres, vers seize heures trente, il redevenait l'homme le plus doux de la terre. Il levait un calice (pardon sa burette, que dis-je, son verre) et se faisait humble et discret comme un jeune diacre.



"Hôpital Silence"

La parole pour lui ne pouvait être que l'annonce - et encore fort mesurément - d'un acte imminent, et en cela il se différenciait des " forts en gueule ", parti de ceux qui parlent sans agir et auquel adhérent la majorité des humains. Cette composante quasi mystique ajoutée à sa taille réduite nous faisait nous demander souvent avant de pénétrer sur le terrain si nous étions bien quinze, et nous obligeait à nous recompter jusqu'a ce que quelqu'un dise avec soulagement :
- On avait oublié Petit Bœuf !
Si je vous parle de la discrétion dont il faisait preuve avant que d'agir, il ne faudrait pas croire qu'il devenait davantage volubile par la suite. Sur le corps de combien d'adversaires n'a-t-il pas limé ses crampons sans que jamais - fut-ce au pire des moments, quand la victime sanglante va jusqu'à glapir le nom de sa mère - ne cillent ses paupières, n'ébauche un sourire sa bouche et ne sorte d'entre ses lèvres le moindre commentaire même le plus hypocrite ?
Si Walt Disney l'avait choisi pour être l'un des sept comparses de Blanche Neige, nul doute qu'en lui collant de l'élastoplast sur les oreilles il ne l'ait surnommé " Silencieux".



"Chef d'agence"

Le petit homme de Garlin laissa le souvenir léger du visiteur poli qui semblait s'excuser d'avoir frappé a votre porte pour vous proposer quelque menu service, ou vous offrir quelque amabilité de bon voisinage.
Etait-ce cette authenticité qui est l'apanage des villages de campagne, la sérénité de ses habitants qui ne parviennent à se défaire des doux paysages qu'ils transportent, où qu'ils aillent, avec eux.. Est-ce donc cet appel profond qui l'amena à nous quitter bien vite et à retourner vers ses coteaux du Vic-Bilh ?
A moins que, plus mesquinement, ayant choisi de faire carrière dans la banque, il préféra s'intéresser aux bas de laine qui nichent au fin fond des armoires rustiques et qui, comme chacun sait, sont plus faciles à débusquer que les trompeurs magots des urbains ? Les deux peut-être, le Denis étant parvenu ainsi à joindre l'utile à l'agréable.
Sans doute laisse-t-il encore maintenant, le souvenir léger du visiteur poli qui semble s'excuser de frapper aux portes pour proposer à ses hôtes quelques menues SICAV ou actions typiquement boursières...

« …et s'en retourne à son logis
son attaché-case bien garni. »
(version moderne de la fable de La Fontaine « Le rat des villes et le rat des champs »).

Sans rancune, Denis, hein ?…J'ai un petit découvert en ce moment, faut qu'on parle.



"Opération Afflelou"

-Paul ? En voilà un qui tenait bien la route . Te souviens de cette année où, au centre, il jouait avec Patou ? Ça c'était des gabarits Blacks ou Sud-Afs', 170 kilos à eux deux, en face ça décantait !
-Paul ? Ouais, mais les gonfles ?...
-Paul ? Balancé comme un percheron, centre ou troisième latte il te filait des caramels que s'il en ratait un, rien qu'au courant d'air, t'étais heureux de te souvenir que t'étais encore une banale composante du genre humain et non pas un élément géométrique d'un tableau de Picasso !
-Paul ? D'accord, oui mais les gonfles ?
-Paul ? Tu veux dire quoi avec ton " Oui, mais les gonfles", hein ?
-Les gonfles les gaffait pas toujours, à ce qu'on dit …
- Paul ? Pouvait tout de même pas jouer avec des lunettes ? Je vais te dire que c'était au temps d'avant les lentilles de contact, alors ?... Tu les vois aujourd'hui les mecs, à quêter à tâtons leur rondelle dans l'herbe avant de se la recoller comme des pucelles qui se reponcent le rimmel ? Paul aurait jamais supporté ! Plutôt rater dix ballons d'affilée que de se retrouver à quatre pattes dans l'herbe à chercher un truc de lopes !

Plutôt crever, oui…



"Don d'organes"

Imaginez ce fin joueur et non moins élégant capteur de balle en touche, imaginez-le héros d'un mouvement primitif que quelque esprit dérangé avait concocté. Inspiré de la tactique du bélier que l'on fracassait contre les portes des châteaux médiévaux, cette prouesse technique - dont Feliche était la figure de proue, hissé sur les avant bras de sept bêtes rugissantes tel un bouclier, de dos aux fous d'en face - avait pour objectif de le propulser porteur du ballon dans l'en but adverse. Bénéficiant de l'effet de surprise, cette tactique fonctionna la première fois, puis se transforma en « déquille-reins » les fois suivantes pour le plus grand malheur de l'homme marteau dont nous parlons…
Qui dit une fois pour toutes, qu'il fallait cesser ce jeu débile ou bien que l'on cherche quelqu'un d'autre pour jouer le rôle du bélier…
On ne reparla plus de cette invention sublime qui s'en fut regagner l'ombre des tiroirs de poussière où dorment de leur dernier sommeil les élucubrations de tant de mauvais chercheurs.
Grâce te soit rendue, Féliche, d'avoir offert ton corps à la science et ainsi contribué au progrès humain.



"U.N.I.C.E.F"

Il aurait fait un malheur aujourd'hui dans le rôle de l'immigré d'un tiers-monde affamé qui se serait assis à un coin de rue, maigre et pâle avec ces yeux clairs de fausse souffrance, et vous aurait demande cent balles pour survivre. Vous aurait même torpillé une liasse sans que n'ayez trouvé à redire, et quand bien même il vous serait venu à l'idée que vous vous étiez fait gruger, il vous apparaissait rapidement inutile de tenter de le poursuivre tant il était prompt à vous filer sous le nez. Car il était vite le bougre, à se demander en regardant ses jambes maigres d'où il pouvait bien tirer une telle énergie
C'est ainsi qu'un jour il nous quitta, en un clin d'oeil, et le lendemain il était en Thaïlande.
Pour vous dire si c'est un grand malin, même là-bas dans le tiers-monde affamé, installé à un coin de rue et sans pour autant faire la manche, il se trouve toujours quelqu'un pour lui filer quelques tunes. C'est sûr, à coups de cent balles, finira à Miami sur l'île des milliardaires…
A moins qu'il ne rachète, perclus de nostalgie, une agence du « Crédit Agricole » ? Celle de Soumoulou ?
- Pourquoi, celle de Shou - Mouh - Lhou ?



"La ballade des Dalton"

Il n'osa jamais signer au Stade Montais de peur que, rayé de jaune et noir, on ne le confonde avec l'un des Dalton, pas Averel le grand mais plutôt Joe le petit, le plus teigneux, le vicelard mijotant toujours un mauvais coup.
Kéké chaussait pas très grand mais enfournait des pompes trois pointures au-dessus : ce n'était pas tant pour se mettre les orteils en bouquet de violette, mais plutôt, à ce qu'on disait, pour couvrir davantage de surface lorsqu'il marchait sur les tronches.
Se limait les crampons en cône manière socs de charrue, à croire qu'il avait passé commande auprès d'un maréchal ferrant de ses amis : était-ce pour ne pas reculer en mêlée ? Où plutôt pour mieux entendre les os craquer comme, bien sûr, les mauvaises langues le propageaient ?
Et pourquoi ses paluches au bout de ses longs bras traînaient au sol ?

Non, non, alors la vous poussez la curiosité trop loin ! Pas un d'entre nous avait effectué d'études anthropologiques !...



"O.G.M."

Avait-il des points communs avec cet ancien roi carolingien dont le nom est à lui seul un programme, je veux parler de Pépin le Bref qui comme chacun le sait avait, tout comme lui, le membre court (locomoteur s'entend), l'avant-scène proéminente, le verbe haut et l'humeur belliqueuse ? Sans nul doute, quoique son apparente nonchalance aurait pu vous faire douter de ce dernier trait de caractère.
Mais on devinait bien trop de malice dans son oeil fureteur pour ne pas déceler en lui un maître de guerre, un redoutable chef de meute auquel obéissaient aveuglément ses comparses, pour ne pas lui prêter une similitude plus noble encore
Il ne lui manqua que quelques centimètres en hauteur pour qu'il n'aspire à la stature d'un Charlemagne, car pour ce qui était de la largeur, comme je l'ai laissé entendre ci-avant, il n'avait pas son pareil pour, sous la mitraille, se mettre en boule en faisant le dos rond. Et à ce moment là je peux vous dire qu'il tenait sa place. Pour le renverser, bernique, il roulait simplement, il roulait et certainement pas dans la direction qu'aurait souhaitée les assaillants ! Tel le rocher de son lointain cousin Roland à Roncevaux.

- Mais, l'a jamais roulé cui-là…
- Enfin, t'vois ce que je veux dire, non ?
-



"Fervex"

Avec lui, sur le terrain, à un moment donné de la partie, il y avait toujours une corrélation étrange entre deux événements quasi simultanés, séparés d'à peine quelques secondes, et dont il était l'unique acteur.
L'un de ces événements se soldait par le K.O. d'un salopard d'en face, étendu le plus souvent de la pointe de sa godasse, et l'autre se manifestait par une espèce d'expectoration nasale brève, répétée quatre à cinq fois, l'index posé sur la narine, comme un espèce de tic ou une gène nerveuse d'origine sinusoïde (des sinus, quoi !).
Toujours est-il que le dernier événement ci-dessus cité précédait toujours le premier sans que l'on sache vraiment si le quelqu'un étendu raide mort l'avait été en représailles ou en prévention de la manifestation rhino-pharyngée de notre ami Lacavale.
C'est en assistant à ce curieux phénomène que nous comprîmes enfin cette expression populaire qui dit de quelqu'un qu'on ne peut sentir, qu'on l'a cependant dans le nez...



"Danse avec les loups"

Que dire de ce somptueux apache qui a traversé la vie comme on traverse une piste de danse, un verre tenu d'une main et une cigarette de l'autre, avec ce grand rire de jouisseur impénitent qui secouait son grand corps de coursier ? Que dire...
Dire qu'il nous frôla telle une présence éphémère, en un perpétuel évitement, une rencontre toujours différée, une éternelle feinte de passe à un adversaire qu'il était parfois le seul à voir ? Dire justement qu'il endossa toujours cet habit d'illusionniste de dimanches glorieux qui le voyaient délivrer ces longs gestes trompeurs au bout de bras lentement balancés, avant de prendre la tangente, ainsi que détalent les enfants chapardeurs de devantures ayant joué un bon tour à quelque sinistre épicier ?
Dire aussi que l'attendit bien vite la Camarde aux doigts crochus, ce fantôme qu'il avait tant de fois chassé d'un simple revers de main mais qui ne lâcha jamais le morceau, la Camarde au maillot noir qui ne mordait qu'à un seul geste, fort différent de la feinte de passe, le signe de croix ?
Et le signe de croix, Pingeon, c'était pas son truc. Non c'était pas vraiment son truc...
Que dire encore...



"La truelle et la pala"
(colloque face nord du bar, chez Nanou à Gan)

-…Foutu comme il est, il pouvait qu'être talonneur professionnel ou maçon …
- Je vois pas le rapport ..;
-…
- C'est pas grave, il a fait quoi ?
- Maçon tiens, des talonneurs professionnels t'en as qu'un par région alors que des maçon, hein ? …
- N'empêche que je vois pas pourquoi tu le limites à deux jobs, l'aurait pu être pianiste, marchand de légumes, mareyeur, gara…
-Je t'arrête. T'as déjà vu ses guibolles, ses épaules et ses paluches, non… Alors, regarde les bien et on en reparle. Si tu me trouve un métier où il aurait pu retrousser les manches et se mettre en short sans faire plier en deux la galerie ?…Et au bout des brandillons t'as quoi, hein, t'as quoi ? Qu'il joue à la pala ou qu'il taloche un mur, t'as l'impression qu'il te fait ça à main nue, tu vois plus l'outil. Pas sûr d'ailleurs qu'il se serve d'un outil, pour être sûr faudrait le filmer au ralenti. Pas croyable, je vois pas pourquoi on discute… Et deux pastagas, deux !…
- Sur le plan humain, je ne suis pas d'accord sur le fait que tu dégommes un gus, qui, quand même, oui quand même……Bon, ces pastagas, ça vient ?



"Tintin en ovalie"

Ainsi qu'un héros de B.D. que vous ne cesseriez de rencontrer coincé entre deux pages plié de rire - un de ces bons rires aux dents blanches sur un visage rose - ainsi qu'un petit personnage qui jouerait à cache-cache avec vous et que vous n'attraperiez jamais, glissant comme une anguille entre vos doigts, Fifi la malice ne vous laissait, pour preuve de son passage, que quelques rares cheveux entre la couverture et la préface.
Vous n'aviez de cesse, alors, que de le poursuivre à perdre haleine jusqu'à la fin du livre, cela en vain. D'une pirouette à une course croisée, d'un ballon qu'on cherchait en haut mais qu'il vous avait piraté par le bas, d'une de ses grimaces de prestidigitateur que vous aviez juste le temps d'entrevoir avant qu'il ne vous montre ses semelles de vent, il finissait par vous donner le tournis...
Trop de fantaisie ? Pas assez de rigueur ? Au pays des revêches et réalistes penseurs, ce héros sautillant détalait sous leur nez d'une bulle à l'autre en délivrant à ses détracteurs, à chaque image, un pied de nez.
Parvenus à la fin de l'album, les iconoclastes cherchaient toujours le criminel..



"L'arrache-coeur"

- Plus gentil que lui, tu meurs, c'est vrai, tu meurs ! Aussi personne ne s'est jamais risqué à essayer de le surpasser. Tellement gentil que même lorsqu'il devait cueillir ses légumes comme le voulait son métier de maraîcher, c'est un peu de son coeur qu'il arrachait (à ce que disait ses proches). Pouvait pas s'empêcher de couler une larme.
- Là, tu me parles de l'homme, mais le joueur ?
- Généreux, ah oui, généreux. pas un fainéant, pas un tire au flanc, pas un poireau. Quand tu jouais à l'ouverture si tu l'avais pas devant, t'étais sûr qu'il était en embuscade juste un peu derrière toi, tu sais à cet endroit méga fragile où le vicieux d'en face te balance parfois son crochet maison et te projette dans un arrêt sur image.
-Bon le joueur, O.K. ! Et le copain ? Bon copain ?
-T'aurais filé sa chemise, le genre de mec Tourtel, celui avec qui tu peux boire jusqu'au bout de la nuit sans attraper la gueule de bois.
- Bon, O.K. Pour revenir au début, comme maraîcher ? Dur avec ses portugais non ?
- Où t'as vu çà ? Jojo les traitais comme s'il recevait des premiers cousins de Lisbonne, c'est te dire. Mais à t'entendre, je me doute que tu as une dent contre Jojo. Je me trompe ou pas ?
- Non, non j'ai rien contre lui. C'est juste une enquête sur les expressions imagées du vocabulaire rugbystique telles que « je lui ai collé une tomate », « mis une pastèque », « foutu une patate », « bâti comme une asperge », « avoir les oreilles en choux-fleur » etc... Je me suis dit qu'un maraîcher pouvait être à l'origine de…
- Alors là tu fais fausse route. Te fatigues pas à chercher. Jojo n'a rien à voir avec tout çà. Lui c'était plutôt l'inverse tellement il aimait ce jeu. Il aurait plutôt débaptisé une espèce légumière pour lui donner le nom d'un joueur, style une grosse aubergine qu'il aurait nommé « Estève de Bèziers », ou un choux-fleur très résistant « Paparemborde de Laruns ». Je sais pas si tu vois le gentil ?



"De chez Courbet à chez Curon…"

Devant sa rondeur rassurante on lui aurait aisément demandé d'endosser une blouse de maquignon puis proposé de le conduire sur le marché de Morlaas, enfin demandé de tâter les bêtes, vérifier leur denture, discuter du prix et toper là avant de s'en aller cbez Curon « ta's beber un pinton » !
Bon comme le pain, matois et prudent, la parole mesurée, l'enfant de Sévignacq c'est certain, si le destin l'avait vers l'art maquignonesque conduit, aurait berné plus d'un de ses congénères entre Luy et Gabas.
Car, Crénom, Boundiou comment il vous gérait ses avants de la voix et du geste ainsi qu'il l'avait fait d'un troupeau de génisses, tout cela sans se servir de l'aiguillon ! Un vrai bouvier de luxe, le Barychnikov des meuglants je vous dit !
-« Va'm minjar entà Courbet ? Qu'a cuate ceps ! ».



"Il Profesore"

Un théoricien, un analyste de première bourre bien que troisième ligne, celui à qui rien n'échappait et qui n'avait pas son pareil pour disséquer la manière dont on s'était fait baiser ! Pour vous dire, Descartes, ouais le mec qu'a écrit (non rien sur la belote, est-il ignare celui-là !) le « Discours de la méthode », et Kant celui qui a écrit « Critique de la Maison Dure » (ou un truc comme ça, me souviens plus très bien), les deux c'était comme ses potes, vous en parlait presque comme de ses voisins de palier.

Pour La Nouche, l'irrationnel, le fantastique, le surnaturel, le Père Noêl et tutti quanti c'était pas son truc, fallait aller voir ailleurs, pas de place pour le délire.

- Quoi, le mec ? Regardes les choses en face. Il te croise là, dans l'espace où le 7 et le 10 passent a vide. Tu piges ? Et t'as fait quoi ?... Voilà, je ne te le fais pas dire...T'avais qu'une solution, le prendre au départ, bien en bas et bascule avant ! Simple, non ?

Avec La Nouche, c'était toujours simple, comme les « Pensées » de Pascal (Pascal Laloo ? Non, Pascal tout court, c'en est un autre, beaucoup plus vieux, qui vivait à Port Royal...C'est rien, La Nouche t'expliquera...).



"Garde à vue"

Jekyll or Hyde ? Qui était-il ? That is the…
Bon ça va pour l'anglais. N'empêche on avait du mal à le cataloguer: l'homme le plus doux ou l'homme le plus féroce ? On dira un peu des deux, cela dépendait simplement du contexte.
L'attitude, par exemple, qui était susceptible de le muer en enragé prédateur, était la frime et la flambe. Vous savez ces manières qu'ont certains bonhommes de surfer sur la crête de la suffisance teintée de l'écume merdeuse de l'impertinence, enfin cette manière de vouloir se montrer supérieur au commun des mortels en se foutant bien de la gueule du bon peuple, tout cela bien sûr sans en avoir véritablement les moyens.
Celui qui s'amusa un jour à ce petit jeu avec notre cher Alain, fut cet arrière d'Auch qui n'était certes pas sans talent - il ne s'agit pas de Brunel, juste de l'un de ses prédécesseurs!- mais qui voulut, sous le nez de Jekill, en rajouter une couche. Ayant récupéré un ballon dans son en-but, il faisait mine d'aplatir, puis détalait quelques mètres plus loin recommençant son manège et amenant bien sûr dans son sillage notre docteur biface de seconde latte qui appréciait de moins en moins le manège. Le facétieux auscitain recommença son simulacre une dizaine de fois, se résolvant enfin au bout d'un long moment à aplatir.
Ce qu'il ne pouvait prévoir, c'est que Mister Hyde n'en resta pas là.. Le pauvre arrière ne dut son salut qu'à la décision spontanée de prendre ses jambes à son cou et de déplier son grand compas de lévrier sur un bon tour de terrain.
Il en fut quitte pour une grande peur, les copains de Hyde ayant fini de le convaincre qu'il n'était que ce brave Jekil.. Nul doute que, s'il l'avait rattrapé, notre auscitain aurait été bon pour une semaine de purée.
Vous avez déjà mangé un magret-cèpes passés

au robot Moulinex, vous ?
(Juste un mot sur les gersois, qui sont bien mois laborieux de l'encéphale que les Landais comme chacun le sait. Les gersois, au départ c'est de braves mecs tellement près de la nature que ce n'est que dans les dernières années du siècle - en 80 je crois,- qu'ils ont commencé à se poser des questions pour résoudre le problème des accidents aux carrefours et installé un premier feu rouge… à l'essai….Alors moi je trouve que c'est chouette de sa part de leur avoir laissé manger, peinards, leur magret. Les gersois sont de braves gens, et tellement simples !).



"Festival de cannes"

-« LinO-ô-ô-ô ! », se pâmaient les frangines. Elles disaient « Linô-ô-ô-ô » comme elles auraient dit « Aldô-ô-ô-ô ! » ainsi qu'en un remake du film « L'aventure c'est l'aventure ».
La même manière de rouler sa caisse en jactant avec l'accent d'Aldo Maccione, le même goût pour le baston que Lino Ventura, notre fondu déchaîné endossait souvent sur le terrain l'habit de « L'ennemi public numéro un » ou bien nous jouait le rôle principal d'« Un homme à abattre », quand ce n'était pas celui de « Sept balles pour un salopard » ou encore « Le boucher ».
Car si au talonnage il s'enrhumait parfois victime d'une panne de guibolle, il n'omettait jamais, la mêlée relevée, de torcher la morve jusqu'à l'oreille de son vis a vis d'une pointe de godasse bien placée.
Tout ça pour vous dire que notre Lino à nous était un réel artiste pour qui la danse comme le cinéma n'avaient donc aucun secret, et méritait bien les « Linô-ô-ô-ô….» énamourés de ses ferventes admiratrices.



"Body Space"

S'il fut un seigneur à qui l'on aurait du offrir une tunique tricolore qu'hélas on ne lui proposa jamais, s'il fut un seigneur au sens le plus large du terme ce fut bien cet homme là.
La légende a retenu de lui qu'il n'était, en ce temps là, pas d'assez habiles tailleurs pour lui confectionner un tel habit, le quidam étant fort ample du torse et non moins gonflé des biceps. Que ne lui eût-on dit d'expirer longuement un bon coup, le temps de prendre ses mesures ?
- Mais, monsieur, cet homme là n'expirait jamais ! Jamais, monsieur ! Et si par hasard, vous vous trouviez à ses côtés un jour de grosse chaleur, il vous faisait certes de l'ombre, mais vous manquiez singulièrement d'air, monsieur ! C'était le Sahel, même pas la moindre brise !
- Mais comment faisait-il pour sans cesse inspirer et ne jamais vider ses poumons ?
- Ah ça, c'est un mystère, monsieur, c'est un vrai grand mystère...!



"Tonton flingueur"

Tonton, ainsi qu'on le surnommait, ne connaissait en géométrie comme sur un terrain que la ligne droite qui est, comme chacun sait, le plus court chemin pour aller d'un point à un autre. S'il avait été navigateur vous aurait tracé le Vendée-Globe en rectangle et le tour de Corse en carré. Au jeu d'échec il n aurait su être qu'un morpion de première ligne qui avance droit et jamais ne recule et de plus aurait nourri le plus profond mépris pour les autres pièces principalement le cavalier qu'il n'aurait supporté.

Mais à choisir la ligne droite, si l'avantage en est souvent évident et la plupart du temps profitable, se pose parfois le big problème de voir venir en face de soi un quidam partageant les mêmes convictions mais pesant nettement plus lourd.

Je n'ai pas souvenir qu'il lui ait laissé malgré cela le passage, je n'ai pas souvenir non plus qu'il ait toujours empêché l'autre de poursuivre sa route. Car si la ligne droite est bien le plus juste elle est aussi le plus ingrat et le plus difficile des chemins...

« Sa charge de soleil sur les épaules, sa charge de salive aigre de la faim, son faix d’occultes minéraux : paroles qu’il ne dit pas et que l’on n’entends point, lourd de soleil et de silence, un homme traverse le grand méridien »..



"E.P.O."

Au sujet de cet homme là on se demandait toujours quel avait été l'enfant de salaud qui avait bien pu le torturer dans son jeune âge au point de le contraindre à balancer de tels coups de ligots dans le ballon ainsi qu'on le ferait pour arracher la tête d'un sadique géniteur. D'autant plus que rien ne semblait laisser soupçonner en lui une enfance malheureuse, car à le regarder il vous apparaissait bien vite qu'il avait conservé l'embonpoint du nourrisson assouvi au sein de mère et achevé au biberon tassé du père.
Si ce n'était dans ses tendres années qu'il fallait chercher le secret de sa botte satanique était-ce dans quelque breuvage interdit, anabolisants ou amphétamines, qu'il puisait donc ses forces ? Nul ne le savait et nul ne le saura jamais sans doute. Cependant, d'aucuns fins observateur ayant noté scrupuleusement toutes les distances auxquelles il enquillait ses points et comparé entre elles toutes ses réussites, affirmèrent que les plus nombreuses se situaient à 45 et 51 mètres.
Ce qui fit bien sûr le régal des mauvaises langues qui s'emparèrent de cet argument un peu facile pour établir un parallèle avec certaines boissons jaunâtres et anisées dont le nom renfermait ces mêmes nombres, et pensèrent expliquer par ce biberonnage tardif, le secret de sa potion magique.
Il va sans dire qu'il était vraiment malsain de colporter de tels ragots et que moi-même, me serais profondément méprisé d'en avoir cru ne serait ce que l'amorce du quart d'un dixième d'un seul mot…



"Adret et Ubac"

On lui fit longtemps un procès sur sa position en mêlée, on l'accusa de pousser en biais. Il ne m'appartient pas d'être juge en la matière mais, pour sa défense, je voudrais porter à votre connaissance des éléments qui prouvent qu'il avait, en cette affaire, de sacrés circonstances atténuantes. Tout remonte à son enfance de montagnard, habitué qu'il était à cavaler sans arrêt sur les pentes au-dessus de Laruns, tant et si bien qu'il fut atteint, comme beaucoup des habitants de ce pays, du syndrome du dahut, cet animal bien connu des versants ossalois qui offre la particularité, en raison justement de son adaptabilité à l'oblique du terrain, de posséder les pattes amont bien plus courtes que les pattes aval. En grandissant notre homme parvint certes à masquer ce déséquilibre, excepté dans les situations de danger extrême où son naturel revenait, hélas, au grand et claudiquant galop.

Sa poussée en biais n'était donc pas une volonté délibérée de tricher mais bien un archaïsme, et il m'étonnerait fort, aujourd'hui comme hier, qu'un jury d'assises puisse condamner un prévenu pour une simple malformation congénitale !…

Tout cela je l'ai écrit avant qu'il ne nous quitte. J'sais qu'il l'aurait pas mal pris le gros, lui qui disait que fallait rien que lui filer un tee-shirt et un falze pour se tirer au bout du monde. Sûr que pour lui qui en avait fait plusieurs fois le tour, le monde était bien trop petit, restait plus que l'infini…
Doit batailler ferme avec quelques personnages habillés de blanc pour leur faire accepter ses maillots rayés de vert ou de bleu, histoire de se faire une mêlée enfoncée face à huit barbus, un essai entre deux étoiles et la transformation entre deux galaxies…



"Employé de Buro's"

Lorsqu'il n'avait que vingt ans, au vu de sa mine ronde et rose, on ne cessait de lui dire en plaisantant, qu'il se devait de se lancer en politique et d'obtenir tous les suffrages s'il créait un parti de type « Au bon vivant » ou bien « Au chapon fin », enfin tout sigle fleurant bon l'étiquette de belle santé. C'est qu'il nous crut, l'homme, et trône maintenant depuis plus de vingt ans dans un bureau de maire.
S'arrêtera-t-il là ? Nul ne saurait le dire mais m'est avis qu'aux bons plats, qu'aux fumets délicats des tables que l'on dresse au-dessous des cravates des Conseillers Régionaux , Généraux et autres députés, il ne sache résister.
D'avoir été, dans sa jeunesse, abonné aux fauteuils d'orchestre vous donne parfois l'idée d'enfiler, un jour ou l'autre, un tutu façon « Baloo » pour s'essayer à danser « Le champ du Cygne » sur la scène..



"Chanson de gestes"

Il ne s'arrêtait de parler tout en faisant danser ses mains que pour étendre ses jambes de héron et se propulser tel un dératé aux quatre coins du terrain.

Et vice versa.

On disait qu'en ses bons jours - mais peut-on croire aveuglément la rumeur ? - on disait donc qu'en ses bons jours il pouvait faire les deux : jouer et en même temps disséquer et analyser le pourquoi de chacune de ses actions.

On dit aussi qu'il aurait été à la base de nombreuses vocations et particulièrement de celle d'un enfant qui, ayant assisté par hasard durant un match au fascinant spectacle de notre Pétrus au sommet de son art, entrevit soudain son avenir d'aventurier moderne. Cet enfant là s'appelait Nicolas Hulot!

Pétrus fut bien un précurseur.



"Méthode globale"

Avant, bien avant qu'il n'endosse l'habit de chercheur puis d'entraîneur, avant qu'il ne trace les courbes et les diagrammes du paramètre rebondissant livré dans l'espace exploratoire à l'évaluation spontanée et la réactivité opératoire de ses occupants pour qui la lecture analytique du « corpus ludicus » doit se superposer sans cesse au champ global, bien avant donc il avait été un sacré bon troisième ligne qui jouait au rugby sur un terrain rectangulaire et poursuivait un ballon de forme ovale ou bien des enfoirés d'adversaires, le tout sans se poser trop de questions.
Mais c'était bien avant le temps des paramètres rebondissants et de ces fameuses intelligences situationnelles qui, comme chacun sait sauf certains ignares irrécupérables, sont les références du temps présent...



"Impôts, passe et garde !"

Faisait partie de cette engeance d'avants rapaces qui se débrouillaient pour se trouver toujours à l'endroit où était le ballon, pas un de ces avants qui passaient leur temps à pousser, plaquer ou brouter l'herbe sans se poser de question existentielle sur la présence ou non de ce même ballon sur le terrain et encore moins dans leurs mains (quelle idée !). Non lui c'était plutôt le genre vicelard, sans cesse à fouiner un bon coup, en pointe, en repli, en premier, deuxième ou troisième rideau, toujours à tenter de vous dérober l'objet de votre attente.
Parce qu'à cette époque là, monsieur, s'il y avait bien un combat contre l'équipe adverse (rien de plus normal), il y en avait un autre presque tout aussi important, celui entre avants et trois-quarts de la même équipe au sujet justement de l'utilisation de ces munitions que sont les gonfles . Il était insupportable et inconcevable que ce soit toujours l'autre qui se régale, et vice versa : un vrai combat démocratique que c'était, la véritable parité républicaine dans toute sa splendeur guerrière !
Et Poeydo, dans ce combat, était le plus rat des rats. Tellement malin qu'il cherchait parfois à nous bluffer en s'affublant, ainsi qu'avaient coutume de le faire les mules des fauteuils d'orchestre - adipeux attelages qui, soit dit en passant, parfois n'avaient rien de mélomanes, pétomanes à la rigueur et encore il y en a c'était pas brillant, juste capables d'un pet foireux - en s'affublant donc d'un bandeau autour du crâne, stratagème qui nous faisait sourire. On savait bien qu'à lui le bandeau l'empêchait pas de réfléchir ni de nous rafler le cuir.



"Saldaqui"

Qu'entends-tu, que vois-tu, à quoi penses-tu ?
Quel est ce monde qui s'agite derrière ces veux clairs ?
Je regarde passer ce fauteuil lent, je regarde ce corps autrefois si fort se recroqueviller, ces jambes molles se balancer, ce pied traînant qui parfois entrave l'avancée du chariot, ta mère qui le replie sur son support comme on range une poupée de chiffon. Je vois ces longues mains blanches posées comme des serres, ce crâne pâle qui s'incline et ces grands yeux clairs...
Je vois aussi, de temps à autre, un sourire...
J'entends souvent un cri...

Je sais que ton monde n'est plus du tout le nôtre, je sais que les images qui t'habitent depuis ce fameux jour où tu t'allongeas sur l'herbe d'un stade en murmurant ces mots : "je ne peux plus bouger mes jambes", je sais que ces images ne sont plus celles qui nous traversent. Je sais que tu entends d'autres voix que les nôtres ainsi qu'un enfant la nuit prêtant l'oreille aux bruits étranges qu'il ne sait dire protecteurs ou ennemis, je sais que tu entrevois de lourdes ombres qui se meuvent autour de toi et t'encerclent et t'étouffent, je sais qu'alors tu penses à une longue plaine douce où le jour et la nuit dansent tels fauves en rut, comme deux géants brassant l'air de leurs ailes de moulin et l'eau de leur souffle de vent, à creuser les vagues d'une étrange mer, je sais que tu enfermes ce monde d'eau et de vent dans ta prison bien close, que tu veilles bien à ne laisser s'échapper nul fuyard entre ses barreaux, je sais que le sourire qui strie passagèrement ton visage n'est pas pour nous, gens de l'extérieur, mais pour tes hôtes du dedans, je sais que le cri que tu pousses soudain ne s'adresse pas davantage à nous les humains, mais à tes mystérieux visiteurs peut-être pour leur dire: - "Ne craignez rien, tout le monde vous veut du mal, mais je suis là, je suis toujours là, je veille sur vous..."
Oui, l'enfant, dans la nuit, est encore là, si loin et si profond qu'il ne nous regarde plus...
Si loin et si profond qu'il nous a tous abandonnés...



"Australian Rules"

On ne compris jamais pourquoi un tel bonhomme, à l'intelligence si fine et au bagage technique si complet, s'obstinait à effectuer ses passes en sautant, dans un mouvement de balancier de haut en bas, geste semblable au smash des volleyeurs qui immanquablement n'offrait au partenaire que la possibilité fort aléatoire de saisir la balle juste après le rebond, au ras de ses propres chevilles.
De nombreux biographes pour ne pas dire chercheurs, se penchèrent sur la question sans pouvoir apporter de réponse véritable.
L'un d'eux émit l'hypothèse, qu'en grand perfectionniste il recherchait le geste absolu, l'arme fatale après laquelle courent tous les profs de gym. Ceci est très plausible...
Un autre, plus moqueur ou davantage porté sur l'ethno-zoo-anthropologie, supposa que, descendant d'une branche animale plus directe que pour la plupart des autres êtres humains, il possédait encore un des gènes, au moins, du kangourou.
Mais là, je pense que c'est de la divagation pure… Quoique ?...



"L'homme aux semelles de vent"

En vérité, il n'y a que deux manières de courir très vite ; pour constater cela il n'est que d'observer quelques scènes animalières de nos sous-bois ou de la savane. La première, lorsqu'on poursuit une proie que l'on convoite pour s'en nourrir, la deuxième son contraire bien sûr, lorsque l'on est soi-même cette tranche de steack dont un morfale désire fortement faire son dîner. Les deux manières ne mettant pas en jeu, vous l'avez compris, la même motivation, cette dernière étant bien sûr de meilleure qualité que l'autre, l'éloge de la fuite reste bien supérieure à celle de la poursuite.
Tout cela pour vous dire que l'homme dont nous parlons - on ne sait s'il l'avait choisie délibérément ou bien y avait été contraint par les aléas de la vie - en était le plus beau des fleurons : " prendre les jambes à son cou", "détaler ventre à terre ", " faire feu des quatre fers ", " filer à l'anglaise " comme " cavaler à perdre haleine ", " tailler la zone " ou " se faire la valise ", rien de tout cela ne lui était étranger…
Ne me faites pas dire ce que je ne veux pas dire, hein ? Je vous vois venir avec vos grands sabots, il n'est pas là question de manque de courage. Non, il est simplement question d'intelligence. Car moi-même qui ai connu la situation similaire de gringalet confronté a quelques hordes assoiffées de sang , j'ai toujours fait davantage confiance à mes jambes (aussi maigres soient-elles) qu'à mes vertus de combattant hors pair.

Marc et moi-même, nous n'avons certes jamais atteint l'héroïsme "sabroclair", mais sommes restés entier. Ce qui, compte tenu de notre handicap congénital, n'est déjà pas si mal, hein ?



"Germinal"

En voilà un gourmand, un gourmet disait-il, en voilà un qui l'aimait sacrément le ballon. Il n'en finissait de le suivre à la trace, de le tirer, traîner, pousser, l'enfanter. Mais par dessus tout ce qui fut sa caractéristique c'est y plonger dessus. Le passer au voisin, ça pas trop, mais l'arracher, l'extraire, le tirer et le garder contre soi, oui…
Je vous ai déjà parlé de celui-là que l'on remarquait toujours à son short immaculé ? Philippe c'était un peu son contraire, son alter ego positivo-négatif celui qui se relevait en dernier, après la demi-douzaine de masses pesant leur quintal et dont l'agglomérat portait le nom de maul écroulé, celui qui restait souvent au sol (et vers lequel claudiquait l'indestructible Henrique, ses mains comme des pala, son seau et l'éponge qui est livrée avec), celui qui reprenait toujours sa place en titubant.
Le soupçonnais d'en simuler quelques uns des K.O. ? Moi, j'ai pris que de tout petits coups sur la tête, des qui font quand même très mal et que la fois d'après j'avais pas oublié, mais Philippe c'était un autre guerrier, fait d'un autre bois dont on ne fait pas les cercueils
Ouais mais des fois, moi qui me souviens bien combien ça fait mal même un tout petit coup sur la tête, je me dit que peut-être, mais rien que des fois, ne me faites pas dire ce que je ne veux pas dire hein ?, peut-être que des fois il faisait semblant...
Ce que j'en dis c' est because Henrique - qui en avait vu bien d'autres avant la guerre, de 40 bien sûr - lequel s'en revenait (tractant donc toujours son seau et son éponge, les mêmes qu'à l'aller, l'eau en moins, ce qui fait qu'il claudiquait moins et mettait donc moins de temps sur ce retour, gain que l'on peut estimer entre 13,5% et 23,8 % selon la blessure et la quantité d'eau qu'il avait versée), s'en revenait avec un petit sourire en coin et se rasseyait sur le banc de touche dans un haussement les épaules...
Des fois, rien que des fois, hein ? Hein ?… Hein, Philippe ?



"Maule !"

Ils n'étaient pas nombreux les souletins à venir tenter leur chance en sol béarnais. Ils préféraient plutôt les clubs de la côte, ceux de l'Aviron, de Saint-Jean ou du B.O.
A cette époque, le vieux S.A.M. côtoyait la nationale et engendrait des joueurs à profusion. Bien que Taffer fut son fer de lance, son toro de fuego, son maquila d'honneur, le peuple Basque accepta, sans gaieté de coeur certes, qu'il ne suive l'exemple de ses aînés, il vint rejoindre, pour notre plus grand plaisir, les rangs sectionnistes.
A Taffer fallait pas lui en promettre, te crochait de l'épaule et t'avais son tampon gravé : les couleurs du Pays Basque tatouées sur le corps, le rouge et le vert, le rouge d'une arcade béante et le vert de l'herbe qu'il t'avait fait mordre à pleines dents.
Il lui arrivait certes, parfois, de prendre le vent du large et de manquer sa cible mais le peuple Maule l'accompagnait par le même OUH-OUH !, et frémissait de plaisir rien qu'à imaginer le malheureux fuyard qui venait d'éviter le carnage. Si Taffer l'avait attrapé ! C'est sûr, Taffer était vraiment l'âme de la Soule Music !…
A ce sujet, un jour faudra que je vous dise un mot sur les Basques, pas ceux de l'intérieur style Taffer (qui sont des voisins, presque des potes à nous) mais ceux de la côte. Simplement une question. S'ils ont fini au bout de l'Europe, coincés entre la mer et la montagne, il doit bien y avoir une raison ? Néandhertal, ça ne vous dit rien ? Et non ils n'ont pas tous disparu, et non ils n'ont pas tous été remplacés par Cro-Magnon..
La Science, y a que ça de vrai, sans elle on aurait toujours parlé du mystère Basque. Mais de ça, un jour, faudra que je vous en dise un mot …



"Tu loupes !"

Vous n'avez pas idée de l'importance que peut avoir dans votre équipe le poste de contre-buteur. En quoi consiste-t-il ? Vous ne connaissez pas ?
Il s'agit, lorsque le buteur adverse s'apprête à frapper la balle - juste au moment de sa concentration quand celui-ci balaye du regard l'espace qui la sépare des poteaux - il s'agit donc de se placer justement dans cet axe, de rester bien immobile, les mains sur les hanches, puis d'assurer un léger mouvement subtil d'élévation sur la pointe des pieds suivi d'un abaissement sur les talons, mouvement répété jusqu'à ce que la balle s'élève.
L'homme dont nous parlons ici avait créé de toute pièce ce rôle qu'il considérait comme essentiel. Il n'y avait qu'à voir l'air narquois qu'il jetait sur le malheureux qui avait raté sa cible comme il le jetait sur nous, ses partenaires, qu'il soupçonnait de ne pas croire en son pouvoir.
Il est heureux qu'à cette époque là les statistiques n'en aient été qu'à leurs balbutiements : nous n'aurions pas supporté, nous les trois-quarts, qu'une idée originale ait pu enfin germer dans la cervelle d'un avant.
Cela aurait été la porte ouverte à tous leurs délires autarciques !

…On compta donc. 64+18= 82, 1982 devait être la bonne année, fallait pas rater l'occase, c'était presque le bouquin d'Orwell, sûr qu'il allait se passer quelque chose, en dix huit ans on s'était farci un inutile voyage sur la lune, élu un maire de gauche, surmonté la crise pétrolière, s'il fallait on foutrait un président de gauche au pouvoir en 81, s'il le fallait pour avoir enfin l'embellie. Les cognes se faisaient moins vigilants, les bahuts emplis de fraîche passaient sous les fenêtres, on mit dans le coup de nouvelles premières lames, la rondeur matoise de Touryves (prononcer Touraïve) un ancien maître d'école qui badinait pas avec l'orthographe et la belote, la même rondeur de Baradatyves (prononcer Baradataïve) qui avait plein de potes aux impôts, Francis dit " le dentiste " un ancien manutentionnaire de la maison qui commençait à se hausser du col avec sa belle gueule de Western Spaghetti (quand il passait dans la rue Saint Louis et que par la porte entrouverte du cinoche les notes à l'harmonica d'Ennio Morricone vous parvenaient, suffisait de le regarder marcher et vous économisiez deux places) , manquait plus pour encadrer les loufiats bas de gamme de bons contremaîtres, des hommes de main ad'hocs. Riquet la gachette, Kiki la roulette ne firent qu'un court passage avant de se faire descendre dans un rade pourri, moi-même dans la même embusque fut couché comme un lapin et troquais la sulfateuse pour deux béquilles et un rocking-chair. Ce fut « Jean-Claude dit l'oloronnais » qui lui succéda assisté de « Raymond la Touchette » un pharmacien reconverti, ainsi nommé pour préparer ses gars en les faisant cavaler le torse droit; les bras collés au corps, le flingue tenu à deux mains puis slalomer sans se faire toucher par des tirs à balles réelles entre deux rangées de camélias, encore « Popaul oiseau des rêves » (de Bizanos) le spécialiste de la charge genoux hauts façon foulées d'athlé, bonnard avec rien dans les pognes mais casse-gueule avec les bras chargés. Tout cela en vain, ça commençait à gamberger dur sous les crânes chauves. Ça sentait de plus en plus la poudre, pas un qui pouvait pioncer en fermant les deux yeux, le moindre pétard de fête foraine les faisaient défourailler, le claquement d'un bulle de chewing-gum à la bouche de leur moutard leur montait le palpitant à trois cents. On sentait le baston familial imminent, on matait son frangin comme on aurait maté le dernier des enfoirés de la turne poulaga. C'est à ce moment là, quand la tension atteint son point culminant (je pense qu'il s'agit de Francis " le dentiste " qui n'était

pas à une idée de génie prêt) que quelqu'un dit :
- "Je crois que j'ai l'homme qu'il nous faut, un malin qui se fait jamais choper par les gros bras, un causeur qui connaît le métier et peut t'endormir si tu lui laisse en aparté le plus infâme des salopards, un qui tient du rital à sa manière de parler avec les pognes, un qui cavale les genoux hauts (qualité comme vous le votez alors fort prisée) et qui possède le gène des gonzes qui ont l'habitude de vivre au milieu des bombes…"

Si ce n'était pas un palestinien ni un irLandais (chose rare en nos contrées) ce ne pouvait être qu'un Basque ? Ce fut effectivement un Basque qui fut chargé de mettre fin à cette maudite prohibition , en l'occurrence " Pétrus l'essuie-glace". En fait de glaces, ce fut plutôt les plâtres qu'il essuya, 82 fut un cimetière comparable aux années précédentes, le stock de bibines nous échappa, on avait élu un président socialiste pour que dalle, lequel nommé François lourda d'ailleurs cette année là tous ses ministres communistes qu'il jugeait trop suspendus à ses Basques. Est-ce en représailles et pour rétablir l'équilibre sur la balance que notre boss un autre François ("Je mets six noms dans mon chapeau etc..etc…") qui était plutôt communiste, lourda le Basque?…Et que commença dès lors une nouvelle traversée du désert, juste après l'horrible époque des règlements de compte. Leur liste est hélas fort longue, nous n'ajouterons pas à la peine des familles en invoquant leur mémoire, nous nous bornerons simplement à parler des rescapés ce qui est bien plus réconfortant, puisqu'il est prouvé que dans le long cheminement du vivant toute malheureuse disparition libère heureusement une place pour un nouvel occupant, une niche écologique, comme on dit aujourd'hui, ne restant jamais inoccupée. On emporta le dernier, « Nonos les bons tuyaux » l'adepte de la cerise sur le gâteau vers de discrètes funérailles, avec comme préposé aux cierges « Pierrot le calve » , balanceur d'ostensoir « JP de la Mondiale » en pied de bénitier et Robert dit « La quincaille » à l'harmonium !

Qui étaient-ils donc ceux qui durent reprendre les rênes de ce cahotant attelage et continuer à alimenter les espoirs et les rêves du peuple aux abois? (…à suivre)



"Massey Ferguson"

A qui pouvait-on le comparer ou plutôt à quoi ? On n'avait pas fini de se poser la question que la réponse instantanément survenait : à un engin tout terrain, tous climats, tout temps qui trace direct sa route.
- A un tracteur ?
- Exactement, à un tracteur. Et quand je dis tracteur faut pas vous imaginer un petit outil à torcher les pelouses, un scarabée rougeâtre que la moindre taupinière peut renverser, hein ? H.C.L., c'était un bi - trisoc qui vous retournait huit pas de terre sans frémir, passait en suivant la herse et simultanément le semoir. Ça roulait droit, enquillait les sillons comme des perles, écrasait et l'insecte et la pierre sur son passage, tout cela dans un nuage de fumée pétaradant, le tout conduit de main de maître.
Et s'il faut pour terminer parler justement de cette main, vous revenaient en la lui serrant, les paroles de Cervantes dans Don Quichotte, paroles qu'il aurait parfaitement pu alors vous dire :
-" Prenez Monsieur cette main, ou pour mieux dire, ce bourreau de tous les méchants de la terre, prenez cette main vous dis-je.... Je ne vous la donne pas afin que vous la baisiez, mais seulement en intention que vous regardiez l'entrelacement de ses nerfs, la liaison de ses muscles, la largeur et l'épaisseur de ses veines; d'où vous tirerez quelle doit être la force du bras qui à une telle main."



"Bonhomme Michelin"

Merde, t'as des mecs commacko, un peu ronds, un peu balourds, plutôt bouffis aux voix grumeleuses, un tantinet acerbes, peut-être aigris à moins qu'ils ne soient rebelles, des mecs qui vous toisent en claironnant que la chienlit du monde ne les empêchera pas tracer de leur route et que la noblesse de l'âme ne se mesure pas au tour de taille : Paulo était de ceux-là
S'il lui fallut passer sous les fourches caudines, broyer du noir , brouter le gazon et se torsader l'échine de bon pilier qu'il s'était résolu à être, il conserva au coeur ce rêve, ô combien inassouvi, de surgir au regard ébloui du monde tel un danseur dans sa lumière.
Ainsi, t'as des mecs commako que l'on pourrait croire trop lourds pour prendre ces ascenseurs qui rejoignent les nuages, mais que stupéfait l'on découvre s'envolant comme de rutilants ballons rouges !
- Attention, Paulo, en haut ça peut péter !
- Te frappes pas, petit, te frappes pas. Paulo, il maîtrise !



"Lingerie fine"

Nous ne savions pas très bien en entendant le bon mot d'un spectateur qui s'était voulu spirituel (si, si, un spectateur spirituel, ça peut exister quand il a fini de glapir comme au sortir du ventre de sa mère), nous ne savions donc pas si nous devions en rire ou en pleurer :

- A l'arrière, il me fait penser à une pince à linge égarée dans l'herbe, une pince à linge qui se serait décrochée de son fil .

Nous choisîmes d'en pleurer...

Quoique... A bien mater ses cannes , il y avait quand même un peu de cet ustensile dans " le Gège" , mais de là à dire qu'il semblait décroché de son fil, je ne suis pas du tout d'accord. Moi qui l'ai un peu connu, le beau linge, il savait ne pas le négliger et ne le laissait pas souvent s'échapper s'il avait le malheur de passer à portée de pince...

De fil en aiguille, un autre élément que je voudrais préciser à son sujet : quand bien même il avait le jarret fin et la cuisse non moins, il savait cependant vous tricoter de superbes envolées. Et lorsqu'il mettait le grand braquet, une maille à l'envers, une maille à l'endroit, il en habillait plus d'un pour l'hiver, comme on dit.

Et pour finir d'aiguille en fil, Gège intercalé en bout de ligne - ou en bout de corde, c'est comme vous voulez - les ennemis, c'est à celui de l'épée qu'il les passait !



"Grand Prématuré"

Attention talent, attention génie, le style de mec que quand, par inadvertance, tu marchais sur ses godillots pouvait sans vergogne te dire :
- Passant, arrête ici ton pas. Sens pas que tu foules un héros ?
Avant qu'il n'illumine de ses courses chaloupées et de ses crochets courts tous les stades de la planète du Cap à Sidney et de Twickenham à Cordoba, il fit gicler auparavant l'herbe de Croix du Prince.
Sauteur, passeur, puncheur, accélérateur à l'âge où d'autres commencent tout juste à saisir que le ballon n'est pas tout à fait rond, il possédait déjà la panoplie du sérial killer of the stade et toutes les stratégies du parfait comanchero qui ne doute de rien, tous les artifices de l'enchanteur qui ponctue son chemin de tours de passe-passe...
Quand la grâce ainsi s'incarne, ça vous file comme un coup de mystique. Vous finissez par vous convaincre qu'il est d'insupportables, insondables mais non moins éclatants mystères et qu'il ne sert à rien d'en vouloir expliquer la cause...
Pourtant, Lolo, moi je connais son père et il n'a jamais été charpentier ? S'appelle pas davantage Joseph…
Faudra que je regarde du côté de sa mère…



" Fais en cieux ce que tu fis sur terre..."

Féfé, t'es plus d'ici mais je t'écris quand même, te l'envoies ma lettre tout en haut du haut, là où t'es. C'est pour encore te faire rire, car sûr que tu te marres toujours.
Tu t'en es allé en te couchant dans l'herbe, la main sur le flanc, comme un enfant essoufflé qui aurait trop joué, un enfant que tu avais toujours été. Rouspéteur, râleur, tu l'étais sacrément petit prof. ! On ne t'aurais jamais empêché de réussir ta giclette sur le côté, tes échappées furtives entre deux ombres, de pousser tes aboiements excédés afin d'obtenir ce jouet que les avants confisquaient trop souvent. Ceux-là, les gros, tu les aimais pourtant bien, mais question spectacle tu trouvais qu'ils se la jouaient trop souvent perso et monotone, hein ?
T'aimais trop la vie qui bouge et tu ne pouvais la quitter que comme ces enfants qui jouent dans un pré et se font la valise le ballon sous le bras (pardon, aussi le majeur levé en matant ces gros cyanosés qui les poursuivent), tu ne pouvais la quitter que dans la grande et lourde ombre de François, de Paulo, de Riton, debout comme de grands couillons....



"Angel face"

Dans ces vestiaires un peu silencieux, de " Gueule d'Ange " on ne pourrait garder que ce sourire pâle, cette larme qui stagnait à la paupière juste à la bordure de l'émoi innommable, cette interrogation du regard qui quémandait un mot, un seul mot qui l'aurait réconforté.
Instant rare, si rare : regrets ou remords ? Les deux sans doute, l'après d'un geste qu'il n'avait pas su offrir, d'un voyage qu'il avait peut-être eu peur de faire, Philippe avait parfois de ces peines d'enfant qui n'a pas atteint ce magique qui fondait son âme : une rencontre où l'on avait mal vécu, un match où son talent n'avait su éclabousser de flammes vives l'espace, et c'était comme une douleur là au fond du fond du bruit de fond.
Un peu comme le vol d'un ange qui se serait emmêlé les ailes, un ange malheureux qui douterait de l'existence même d'un Dieu…
Ça arrive à tous les anges, vous savez…



"Ballon prisonnier"

Bon d'accord, il en ratissait suffisamment pour se permettre d'en gâcher quelques uns, et d'ailleurs pas un de ses coéquipiers ne se serait permis de lui en faire grief.
Bon d'accord, chacun d'entre nous comprenions bien que la fatigue aidant, la fébrilité le gagnant dans les moments cruciaux, le manque d'habitude aussi - car remuait plus de viande que tous les fainéants réunis de chez Lahouratate comme disait Jeannot Azens de Mazéres - qui pouvait occasionner quelques en-avants inopportuns, bon d'accord…
Mais quand même le "Nèche", des fois, il faisait fort. Tellement qu'on se souvenait pas depuis quel match il avait réussi à en attraper un !
Bon d'accord, on comprenait bien que lorsqu'il le tenait, il avait du mal a s'en séparer, que la passe ne lui était ni affectivement ni techniquement un geste aisé et que c'était pour lui un véritable crève-cœur que de devoir s'en séparer.
Tout cela expliquait donc que " Néche" ne pouvait achever sa course que soit en touche, soit dans l'en but-adverse, toujours enfoui sous une palanquée d'adversaires.
Bon d'accord, on savait et on comprenait tout cela. N'empêche, le "Nèche", parfois il faisait fort avec le ballon !
-" Comment, sans ?…Ouais, sans le ballon, s'tu veux… "



"Il profesore" (bis)

Pratiquer un sport lorsque l'on est soi-même prof d'éducation physique offre bien sûr l'avantage pour le pratiquant de ces deux disciplines de savoir de quoi il parle et donc, sur le plan théorique de dire beaucoup moins de conneries que la majorité des adeptes de l'une seulement de ces ceux disciplines. Par contre sur le plan pratique, son savoir ne lui est que de peu de secours, parce que, excepté quelques contorsionistes de génie (voir à la rubrique prof de gym, C. Pétrissans) qui parviennent à agir tout en s'auto-analysant, la plupart doivent comme tout un chacun concentrer leur énergie à peaufiner le geste technique, gestuelle que la théorie trop souvent hélas est impuissante à rendre parfait (voir à la même rubrique prof de gym, A.Sarragné)
Cette entrée en matière me semblait nécessaire pour mieux vous situer notre homme susnommé qui n'échappe donc pas à la règle des professeurs. A savoir, faites plutôt ce que je dit que dire ce que je fais. Non qu'il n'ait été un féroce agissant, un demi de mêlée robuste et perforant, un animateur qui ne donnait pas sa part au chien, mais la propension de sa fonction civile à mener les hommes comme il menait ses élèves en leur assénant les quatre vérités du petit livre vert pouvait à certains moments, à certains moments seulement, le faire ressembler à Claude Pétrissans, ce qui vous en conviendrez revient à dire que l'auditoire était condamné à simplement ouïr. Comment ? Parfois il vous faisait penser aussi à Dédé Sarragné quant à ses passes ? Et à Jean-Pierre Peys pour le…
Non là, je pense que vous extrapolez. Cela reviendrait donc à dire qu'il n'y a pas d'individu unique ? Que n'importe quel prof de gym possèderait les mêmes gènes que tous les autres profs de gym ? Qu'il ne serait que les clones du BruDeleplaceConquetVillepreuxtosaure ?
Au secours, Christian, j'ai fait un cauchemar !



"God save the Queen"

"L'Anglais", ainsi qu'on le surnommait, avait il est vrai un faux air du redoutable flanker écossais Jeffrey, le requin blanc.
Osseux et blanchâtre tel un revenant des Higlands, la course rustique avare de superflu, genoux haut perchés et compas grand angle, le torse raide comme un officier de la garde royale qui aurait peur de perdre son bonnet, il ne se départissait jamais de ce bon vieux flegme que l'on prête aux rejetons d'Albion. Que tonne le canon, que crépite la mitraille, l'oeil bleu au-dessus du carnage, il toisait la multitude ! Car contrairement à son sosie écossais, notre " Anglais " à nous se serait même pas sali le bout de l'orteil, jamais se serait bleui la pogne pour des querelles de chenapan.
Nous prîmes souvent son sublime mépris pour les affrontements hors normes - qui était pensions-nous, le fin du fin de la maîtrise de soi - pour une de ces nobles attitudes qui honorent l'humain et dont, par amitié interposée, nous étions très fiers. Mais certains jaloux chuchotèrent bientôt que la distance qu'il prenait avec la violence trouvait banalement son explication dans un déficit visuel.
- " L'Anglais, il a pas tout vu ", répétaient-il à satiété, ce qui dans leur bouche sous entendait que privé de ses lunettes celui-ci aurait erré sur le terrain, cherchant vainement, guidé par le son, à se rapprocher de l'action.
Etait-il donc possible que ce que nous avions pour un détachement souverain et self control higt quality, ne se soit révélé être qu'une minable myopie héréditaire ?
Pas possible, pas possible...



"Interligne"

L'entraîneur :
- " Voyons Alain, je conçois que la ligne droite... Oui, la ligne d'avantage... Okay, okay, la ligne d'horizon, je vois.. Ouais bon, garder la gonfle, pas la donner ... Je sais, la ligne droite... La ligne d'avantage .. La ligne de flottaison... La ligne de démarcation... Pourquoi pas la ligne Maginot ? …Mais quand même des fois... Pas donner ?. . D'accord, la ligne de vie... La ligne de coeur... La ligne bleue des Vosges aussi, non ...Oui mais des fois la ligne ment, hein (Ouaf ! Ouaf Ouaf !)...
Trève de plaisanteries, Alain, Merde, ce ballon tu devais le filer sur un pas, c'était un trois contre un, je ne sais pas si tu vois ?... Quoi ?.. T'as vu la ligne blanche? ... Oui, la ligne de but ?... Alors là, rien à dire...Moi, démission.. Moi pas comprendre…Moi plus entraîneur… Me reste plus que la pêche à la ligne."



"Docker
Sètois"

Le cubique sètois offrait la rare particularité d'être plus costaud que méchant, même bigrement plus costaud (il l'était très) que méchant (il ne l'était pas du tout !), ce qui ne lui posait aucun problème ayant parfaitement fait cohabiter ces deux composantes sans provoquer en son être profond de quelconques états d'âme.
Il n'en était pas de même par contre d'autres personnes qui étaient amenées à le côtoyer, à commencer par les vénérables responsables du club qui s'ils n'auraient supporté qu'il perde quelques kilos ou centimètres, auraient par contre vu d'un bon oeil le fait qu'il se transforme sur le terrain plus souvent en ce personnage des séries télévisées, l'incroyable homme vert, Hulk pour ne pas le nommer, et répande ainsi la terreur dans l'équipe adverse. Ils mirent du temps à comprendre que ce rêve leur ne serait jamais réalité...
D'autres encore qui eurent du mal à se remettre de la fréquentation de notre " Grand Pacifique ", certains de ses teigneux vis à vis, affreux secondes lattes version avant-guerre, qui n'acceptèrent jamais que possédant une telle masse il ne s'en serve pour les assommer, chose que vainement ils tentèrent de provoquer sans pouvoir obtenir en réponse autre chose qu'un sourire désarmant. Un peu comme dans ces fêtes foraines où l'inévitable punching-ball sur lequel se défoncent abrutis punkoïdes percés, skins rasés et rangerisés ou beaufs rigolards ayant laissé leur doberman à la maison : l'engin inusable, que même quand tu tapes dessus avec une masse de cheminot poseur de rails, continue de te larguer de sa voix caverneuse :
- "Même pas mal !"
T'as des mecs comme ça qui même en plein hiver lorsqu'il gèle à pierre fendre se baladent vêtus de leur seul calbuth en sifflotant "Y a d'la joie, bonjour, bonjour les hirondelles, y a d'a joie, partout y a d'la joie !".



"Visiteur médical"

Difficile de trouver un défaut dans cette cuirasse. Net, propre, réglo, bon copain, bon équipier, bon joueur, plus tard bon époux et bon père, Il fallait se lever de bonne heure pour en extraire un travers. J'ai mille fois fait le tour de l'individu sans parvenir â déceler la moindre faille. Courageux sauteur (sens large) plus qu'honnête, manieur de gonfle satisfaisant (pouce bandé à l'élastoplast), dur au mal (les genoux toujours enrubannés), pas trop fainéant au baston, le presque parfait seconde latte en somme. S'empaquetait un peu trop dans des velpos ? Manquait un peu de taille ? Non rien, je ne trouvais rien. C'était le fils du Président ? Coûtait cher en bandes collantes ? Et après...
Tout ça glissait sur lui comme la margarine sur une Tefal, non rien à dire de foireux sur lui, je vous jure. Il y avait bien cette histoire d'élastoplast... ? Louche ! Finalement, on savait qu'il y avait cette histoire d'élasto, mais personne n'avait vraiment cherché à savoir. Pourquoi ? Mystère ! Sûr qu'il avait quelque chose à cacher ? Mais quoi ?...
M'est avis, qu'il faudrait rouvrir le dossier. Un mec comme ça sur lequel on ne peut rien dire de mal, même pas pouvoir se moquer un chouïa, c'est pas normal, je vous dit, c'est pas normal...



"Blouse blanche"

Ben v'la, c'était un parigot quoi Un Puciste en plus, vieux déconneur, va Style shobizz, Mesnel, Laffond en moins naze, et leur noeud pap's là ou vous pensez, bien sûr.
Car Claude c'était quand même la taille bien au-dessus, format XXL quand s'en venait en bout de ligne. Chapeau l'artiste, passez beau militaire, tiens voilà du boute en train !
Comme dans un jeu vidéo on matait cet homme en blanc strier l'espace de sa course droite, une évidence absolue enfoncée profond au coeur des doutes minables et des mesquines incertitudes, la fluidité d'une nuée enroulée de soleil survolant la mitraille.
Sur le tard il frisa ses cheveux, on crut voir renaître Mozart, avant qu'il ne se fende d'une moustache de grognard napoléonien , c'était Cambronne!

Vous dire le déconneur !

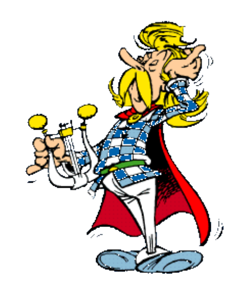


"Longues de comptoir"

Le plus génial inventeur de mouvements collectifs issus d'un crâne qui n'était pas encore chauve mais qui n'allait pas tarder à le devenir, because ça phosphorait dru dedans : Lépine à côté, c'était de la roupie de sansonnet !
L'avait pas son pareil pour vous concocter des combines que même vous auriez mis six mois durant le gang des spécialistes Bru, Deleplace, Quilis, Conquet et Villepreux à se pencher sur le problème y z 'auraient renoncé avant de frôler l'overdose. Non, non les combines à Mimi c'était pas de la bibine, ça fleurait bon le grand cru millésimé. Voulez un exemple ?
Bon… Le 10 part droit, s'empare du ballon semi-lancé. A la réception il crochète extérieur et dans le même mouvement passe à son centre, tout en continuant sa course vers lui. Le centre se bloque dos à l'adversaire, fait mine de donner intérieur à l'ailier venu du côté fermé, sert le 10 qui l'a redoublé lequel poursuit sa course en travers simule une croisée avec le deuxième centre et va chercher tout au fond d'une longue passe l'arrière venu à hauteur, etc…
Je ne me souviens plus de la fin. Ceci n 'était bien sûr que le schéma de base qui comportait une série de variantes qu'il mettait en pratique selon les fluctuations du Q.I. de la ligne de défense adverse.
Quand Mimi vous expliquait cela en tirant un demi dans son troquet, fallait ni l'interrompre ni le contrarier, sinon le demi, supposez que vous le commandiez à huit heures, vous ne le buviez qu'à minuit. C'est dire la complexité de la combine …Et le risque que l'on prenait à vouloir lui couper la parole. Combien de quidams a-t-on retrouvé exsangues au pied du comptoir vers les six heures du mat' (obligé d'appeler le SAMU !) pour cause de déshydratation sévère ? Disait que c'était pas sa

faute et même faisait mine de les pousser du balai sur le trottoir argumentant qu'ils s'étaient simplement enrhumés sur une vieille feinte de passe.

Et que des mecs comme ça ils tenaient vraiment pas la route, que même il en voudrait en face de lui, sur le terrain, tous les dimanches…



Bon anniversaire
pour une centenaire

Cent ans d'histoire pour les
verts et blancs
Près du château et de son roi bienveillant.
Cent ans d'histoire pour ces verts galants
Au pied de Jurançon et de son nectar blanc.
Cent ans d'histoire et de regards chantants
Sur ces Pyrénées et son long manteau blanc.
Cent ans sans guerre avec des Anglais avenants
Lorsqu'il découvrirent ce doux coin charmant
Pour y installer leur culture et le sport du
nouveau temps.

Au rythme de week-ends rayonnants
Naquit la Section et ses Princes blancs;
De balle ovale, le Béarnais devint un fervent,
Trois titres majeurs accompagnèrent cet
engouement.

En diverses sections elle se structura
patiemment,
Afin que le Beth Ceü de Paü la regarde
majestueusement.
La vie sportive s'écoula gracieusement,
Sur ce coin de France ou le béret se porte
délicatement
Pour rappeler qu'il y a ici un passé comme doux
présent
Et qe ce symbole on l'arbore fièrement.

De joutes sportives le Palois est friand
Ses héros, il les regarde tendrement
Pour scruter l'œil de ses chevaliers servants...
Alors Patou, Nano reposez tranquillement,
Le Bearn aime et contemple longuement.

Tes Princes n'ont jamais porté la croix longtemps
Préférant se réfugier dans le hameau de leurs
pensées d'antan,
En attendant curieusement le stade de leur Papa
brillant
Afin d'y voir éclore de nouveaux printemps.

Salut Section une partie de mon cœur d'enfant
T'accompagne avec passion, et croit encore dans
ses Princes blancs.

Texte de Mimi Agest.



"Le lièvre et la tortue"

Cui- là s'en serait revenu comme on dit au pays tel l'enfant prodigue pour y couler son âge d'homme. Aussi ne fit-il qu'une brève apparition sous le maillot vert et blanc, suffisamment pour nous gratifier de quelques sublimes gestes, de ceux qui en firent un champion de France sous la tunique bèglaise.
Heureux qu'il fût de jouer chez les damiers avant que quelques fêlés de la tribu Rapetout n'inventent la tortue, ce mouvement grégaire d'étouffe-chrétien et déprime-trois quarts : je doute qu'il n'eut goûté la chair de cet animal. Car Coco c'était plutôt pointes de satin et tutu collant, passes dans un fauteuil et roulettes pour le confort, sourire Colgate, pas de protège dents seulement les gencives Vademecum . Plutôt une fugue de Chopin que la gross' charge de Wagner, si vous voyez ce que je veux dire !
Faudrait pas croire pour autant qu'il vous tendait la joue à chaque levée : c'était aussi oeil pour oeil ou plutôt dent pour dent quand il fallait, mais toujours dans le registre classieux comme vous pouvez vous en douter. Une valise vite faite au bout de ses jambes de héron et il vous remettait le compteur à zéro : à son époque, chez les bèglais, pas besoin d'appeler les gros et jouent de leur tortue pour vous en retourner vaincus .
Tout cela a bien changé mon brave, tout cela a bien changé !



"Camel Trophy"

La peau, le poil et l'oeil noir, il fixait l'horizon tel un bédouin du haut de son chameau, le corps bien droit, de dune en dune, et avalait l'espace sans moufter : le Rit's vous aurait fait un malheur dans "Lawrence d'Arabie", séquence du tiercé entre deux oasis.
Mais trêve de racisme sordide, de xénophobie primaire, de discrimination abjecte et repoussante, là n'est pas mon propos et loin de moi le désir de me moquer de ceux qui ne nous ressemblent pas.
Le Rit's, donc, c'était plutôt le style guide des caravanes, les chacals aboient mais c'est kif-kif, les scorpions je m'en tape et les rezzous pillards pas moins, ce soir au bivouac on se mate peinards la danse du ventre. Le Rit's c'était la sérénité des grands déserts, la fluidité du Simoun, la sobriété des camélidés...
Mais, pitain, pourquoi ji reviens sur ci sijet scabreux…
Finissons-en Riton était bien de Gelos, rien à voir avec l'Afrique du Nord, et c'était un sacré lascar de troisième ligne tellement racé qu'on aurait dit qu'il déambulait en babouches, burnous et djellaba dans la Kasbha pendant que les mouquères…
Voilà, ça me recommence…



*

"Ça plane pour moi"

Bubu, son truc, c'était la touche. Là, intouchable…
Le décollage ascensionnel chez lui ? Made in Dassault, breveté Supercopter. Ooah ! c'est quoi cette ombre qui plane là-haut ? Fallait pas le chatouiller là-dessus, Valentin le désossé ! Supportait pas qu'on puisse ne serait-ce que supputer qu'il y avait une faille dans ses sauts.
Aussi n'était-il pas rare d'apercevoir, certains soirs d'après match, sur le trottoir, à la sortie d'un bar ou d'un restau, un grand escogriffe à la mèche blonde (quelques années plus tard au crâne poli) expliquer à ses minables détracteurs que sur ce sujet ils avaient tout à apprendre. Quand on parlait de la touche, on parlait de la touche !
- Ouais, mais si le mec saute en avançant ?
- De quoi en avançant ?
Trois heures du mat' : Bubu plaçait son lanceur à cinq pas, s'installait fléchi les mains sur les cuisses, attendant que s'inscrive dans le ciel étoilé la trajectoire d'une simple boule de papier...
Quatre heures du mat' : sans doute y eut-il quelques vioques insomniaques qui, jetant un oeil distrait par la fenêtre et au regard de ce qu'elles virent, ne purent s'empêcher de réveiller leur ronflant compagnon :
- Chéri, viens voir vite ! C'est quoi cette forme accrochée à la lune ?
- Rendors toi ma mie, rendors-toi, tu as du faire un cauchemar !



"Arsenal et petites dentelles"

Croire qu'entre pyrénéens existe une franche et solide solidarité gémellaire est une grave erreur ethnologique, il n'en était que d'observer les Tarbais, Lourdais ou même Oloronais transportés de rage à l'idée d'affronter les Palois. Ceux-ci d'ailleurs le leur rendant bien, leurs rencontres dominicales faisant davantage penser aux génocides des premiers temps qu'à des repas de première communion.
Aussi lorsque l'un de ces joueurs du fief ennemi s'en venait rejoindre la Section on avait tôt fait de le regarder du coin de l'oeil en se demandant si c'était de l'art ou du cochon ! Et ce tarbais-ci, lui que le Stado avait confiné au poste d'ailier, avait de plus la prétention de briguer une place au centre ? On aurait bien voulu voir ça, un bigourdan, un ailier bigourdan qui avait la prétention de s'imposer au centre ! Le Bigourdan, en Béarn, on n'en utilisait qu'un, c'était une espèce améliorée de poêle à bois fort prisée au fin fond des campagnes, alors vous pensez !
Trois mois après son arrivée la plupart des méfiants regrettaient leur petitesse d'esprit, le Tarbais étant vraiment un joueur de haute lignée.
Mais subsistaient encore quelques irréductibles grognons, quelques forcenés chauvinas qui ne pouvaient, contre vents et marées, s'empêcher de poursuivre leur diatribe :
- Trouvez pas qu'il a cette manière des Tarbais, celle de sautiller comme des donzelles ? Et pour

plaquer, merci ! L'as pas du mettre souvent les pieds à l'Arsenal!
Des cons, quoi !
Quoique pour la défense ?...



"Les trois frères"

Ici il faudrait conter l'histoire de trois nourrissons que leur père il les aurait trempés dès la naissance dans une potion composée d'approximativement les ingrédients suivants :
- Huit litres de bouillon de sueur de huit gros avants bien essorés et quelques maigres gouttes de sept trois quarts à peine essoufflés.
- Une brassée d'herbe de Croix du Prince (petite herbe merdeuse et tignouse qui n'a rien à voir avec celle que l'on implante aujourd'hui sur les stades comme cheveux sur un chauve)
- Une barde de cuir de boeuf taillée en ovale.
- Assaisonnements divers tels qu'Algipan, Synthol, Dolpyc et huile camphrée à volonté.

En trempant le premier dans le mélange il le tint tête et pied coincés entre pincettes, ce qui fit qu'il fut un peu râblé mais bougrement bondissant.
Les deux autres, il les baigna en les prenant simplement par les pieds ce qui fit qu'ils eurent une silhouette plus efflanquée, avantage morphologique qui leur permit plus tard de vous filer entre les doigts telles des anguilles.
Toujours est-il que tout trois portèrent dignement ce maillot vert et blanc dont la mère, c'est certain les avait dès leur premier bain aussitôt revêtus: de là à penser que c'était leur grand-mère ou même arrière grand-mère qui, bien avant qu'ils naissent, avaient tricoté la layette ?…



"Berde e blu"

A l'époque où le Rugby n'était pas encore professionnel, quand on jouait à la maison, on avait le droit d'y dormir.
Ce n'est que quand le Rugby est devenu moderne que nous sommes allés dormir à l'hôtel à 500m de chez nous. Ça nous a permis de connaître l'étrange sensation de jouer à l'extérieur à domicile, ce qui vous en conviendrez n'est pas banal.
Pour le reste, les week-ends à l'extérieur, on nous conduisait dans des hôtels de zones industrielles proche d'un péage d'autoroute. Comme ces hôtels étaient généralement du même groupe ils étaient tous semblables et comme on y mangeait toujours le même repas (carotte, rôti sauce, patate carrée, yaourt) on finissait par se sentir chez soi à l'extérieur.
Il n'était pas rare à l'époque, d'amener avec le groupe un tout jeune, un bleu. Le gag consistait à lui faire partager la chambre d'un de nos phénomènes, le plus souvent un terrible ronfleur, ce qui faisait rire tout le monde quand le matin le bleu arrivait avec une gueule de nuit blanche. Si le jeune était 3/4 centre, il était habituel de lui faire passer sa première nuit avec Castoche. Le jeune y voyait une faveur, un quasi-parrainage. Jusqu'au réveil.
A six heures du matin Castoche allumait la lumière, ouvrait les fenêtre en grand (quel que soit le temps) et commençait sa gym par de profondes inspirations et éructations. Il s'en suivait une série de mouvements, étirements, postures, abdominaux, pompes etc... Castoche n'a jamais été du style a s'impliquer à moitié ni avant, ni pendant, ni après un match.
Combien de jeunes bleus ont-ils pensé qu'il était nécessaire, pour faire une aussi brillante carrière que la sienne, de réveiller son conjoint en inspirant 5 litres d'air par une seule narine à 6h du matin soit 9heures avant le match ? Et combien ont du se sentir obligés de sortir de leur lit douillet pour participer, toutes fenêtres ouvertes, à une séance de gym collective ?



"Bruel"

Parler seulement du petit Michel n'est pas chose facile tant il semblait n'être que le plus extrême prolongement d'une famille toute entière consacrée à l'exercice physique, d'une famille dont on se plaisait à imaginer la crèche encombrée de javelots piqués au mur, d'abat-jour en disques d'athlé, de couloirs barrés tous les trois mètres de haies de pentathlon, la cuisine striée d'espaliers au milieu des casseroles, d'une corde à grimper ou d'une perche pour accéder aux chambres, sans parler du salon coupé en deux, en haut par un filet de volley, en bas par une barre de danse, du grenier toiledaraigné de poids et poulies, du jardin cerné d'une mini piste en tartan etc…avec le père, Popaul un chrono à la main et la mère Janine un bloc sous le bras. A leurs pieds, trois moutards en couches-culotte lancés à quatre pattes vers un seul biberon…
Ce qui fit qu'à peine vingt ans, le deuxième de la fratrie dans ses grands jours, ballon sous le bras à la manière d'un discobole, pouvait en appuis courts vous effectuer une relance de son en-but, enchaîner douze foulées de hurdler pour atteindre la ligne médiane, feinter une passe d'un ballon tenu à bout de bras façon lanceur de javelot, continuer sa course en déployant le compas d'un coureur de 400m et finir dans l'en-but adverse par un triple salto arrière. Il est je pense inutile de vous décrire l'Etat Interrogatif Mental (nommé parfois l' E.I.M., à ne pas confondre avec l'E.I. applicable uniquement aux avants) de ses amis trois –quarts, figés cinquante mètres en arrière.
Par contre, dans les tribunes il était quatre visages épanouis, quatre silhouettes qui hochaient la tête d'un air entendu.



"L'émule du pape"

On pourrait regretter que l'évolution de la vie ne puisse faire l'économie de cette complexification toujours plus grande de chacune de ses composantes qui fait…qui fait… qu'une chatte n'y retrouve plus ses petits ! Les règles de ce jeu de rugby ne font pas exception et les strates successives des nouveaux articles de lois que les législateurs déposent dans les missels du Board, recouvrent peu à peu jusqu'à la faire disparaître, cette primitivité originelle qui en faisait le charme
Aussi, avec " Pésou", était-il réconfortant de le voir attaché viscéralement à cet archaïque conservatisme des anciens temps et défendre pied à pied - c'est bien ici le cas de le dire - ses positions : avant lui il y avait eu la mêlée, avec lui il y avait la mêlée et après lui il ferait tout pour qu'il en soit de même.
Et quand on dit la mêlée, il s'agissait vraiment de la mêlée, pas de cet assemblage approximatif que l'on interdit aujourd'hui de tomber, tourner, tirebouchonner, vriller, s'effondrer, relever, etc... tous ces verbes d'action qu'une règle absurde et fort compliquée réduit trop souvent au simple " pousser droit, les épaules plus hautes que le bassin"!
Non, la mêlée devait vivre sa vie là où l'impondérable, l'insondable, l'inégalité de ses forces la conduisaient. Un exemple ? Avec Pésou, même si ça tournait, il considérait qu'il n'y avait aucune raison de stopper le mouvement, vu qu'à un moment donné, la mêlée cesserait d'elle-même ce déplacement incongru, que vidé de ses forces et atteint de tournis, le pack adverse ne tarderait pas à fléchir avant de s'abattre comme un château de cartes et qu'à ce moment là " on les-z-y marcherait enfin dessus pour commencer et qu'au prochain effondrement c'est à coups de ligots et de la pointe qu'on les achèveraient"! Il n'y avait donc jamais aucune raison de ne pas laisser faire la nature et d'appliquer simplement cette célèbre maxime qu'un dignitaire de l'Eglise lâcha avant

la Saint Barthélémy (à moins que ce ne soit lors du massacre des cathares à Montségur, je sais plus) : " Tuez les tous et Dieu reconnaitra les siens !" .
J'ai, bien sûr volontairement exagéré l'exemple, vous l'aurez compris, mais c'était pour vous faire saisir que les règles autrefois, du temps de "Pèsou" ou de " Bonbon" c'était quand même autre chose . La mêlée ne pouvait être que la mêlée et surtout pas une danse moderne dérivée du sertaki qu'il est impossible d'arbitrer sauf à posséder sextant, boussole, GPS… GPS ? Ouais j'ai dit GPS … Pèsou, merde, ce n’est pas le nom du pilier !



"Le coucou des bois"

Avant lui il n'y avait que deux mauléonnais qui avalent cherché à conquérir le Béarn et à y être parvenus. Daniel Lamirand long comme une chingare maigre mais généreux comme du pain blanc et Jean-Louis Taffernaberry l'oriflamme flamboyant qui vous collait son sceau au creux du sternum.

« Scand » comme « Scud », et comme son nom l'indique, possédait le plus fébrile et intense piétinement qui se puisse imaginer. Vous l'auriez collé danseur de flamenco équipé de grolles ad'hoc dans une boite andalouse vous aurait claqué des sévillanes comme le plus pur des hidalgos. Frétillant donc, puis capable d'enchaîner soudain un appui d'enfer qui pouvait le propulser comme un ressort hors d'atteinte du plus retors de ses défenseurs. Sans doute bénéficiait-il de ce gène particulier aux Basques que l'on nomme pour cela bondissants, celui qui les rend si précis et si vifs lorsqu'ils se laissent aller à la danse du verre.

Cette vivacité jointe à sa petite taille en fit durant quelques années un ailier à la Lizarazu, un insaisissable lutin des bords de touche qui régala le peuple des bérets noirs accoudés à leur prie-dieu.

Juste un petit mot sur les Basques, tant que j'y suis…Non, je vous en parlerai plus tard…



"Les sept messes basses"

L'esbrouffe ? Non, Labruffe. Quoique l'esbrouffe, il connaissait ! Quand il s'agissait de se faire la malle derrière la mêlée, il ne manquait jamais, quelques instants avant, d'afficher une figure de circonstances, celle qui vous laisse à penser qu'en lui il n'y avait aucune intention belliqueuse. Le bel enfant sage, et poli et bien coiffé, bien habillé, le bon petit enfant de coeur servant de messe à qui on aurait donné le bon dieu sans confession ! Mais au fond de son âme ce n'était que conflits et conspirations, coups d'états et régicides, une horrible noirceur que l'adversaire pour son malheur découvrait bien trop tard : le faux-moine retors avait sorti sa lame, tailladé le tronc et s'enfuyait là-bas.
Le pire c'est qu'il reprenait son jeu en endossant à nouveau sa mine contrite de premier communiant.
Et pas un qui voyait, derrière lui, sa queue de diable qui traînait dans l'herbe ! Pas un !



" Festina"

Chez Maubarthe il y avait un peu de Chaplin, vous savez quand il lance un clin d'oeil au Kid et file entre les doigts d'un gros policeman jouant à cache-cache entre les maisons. Chez Laulhère, c'était plutôt Buster Keaton, droit et raide, l'attente sereine et figée, la fuite saccadée un rien guindée. L'un c'était cent pour cent pur jus, le courant alternatif AC DC, tu chopes la décharge avant d'avoir bidouillé le bouton, son cul au ras du foin le petit mec, ce n'est qu'à la chevrotine qu'on pouvait l'arrêter, et l'autre tenait plutôt de l'échassier Landais matant loin là-bas au-dessus du brouillard surgis du fond des marécages son maigre troupeau de moutons faméliques.

Ceci est un aparté qui n'a pas grand chose à voir avec Maumau et Laulau (je les appelle comme çà pour simplifier) mais je ne peux m'empêcher de le lâcher. C'est au sujet des dacquois qui vampirisent le devant de la scène télégénique (Albaladéjo, Lacroix, Dourthe père, fils et Maryse, Ibanez et Josette la fille de Maryse, Magne et Lucette ou Mauricette la sœur de Claude et Josette etc...), faut pas qu'ils oublient quand même d'où ils viennent, hein ? Sont pas sortis de la cuisse de Jupiter, mais justement de deux générations d'individus parmi les plus arriérés d'Aquitaine qui s'en furent coloniser des marécages dont personne ne voulait. Plus pouilleux qu'eux, y avait pas ! Paraît même que c'est Louis Napoléon Bonaparte qui au siècle dernier, ému de voir l'état d'hygiène de ces contrées et l'aspect particulièrement repoussant des autochtones décida de bâtir à Dax puis à Eugénie , des bains pour les laver. Alors quand on les voit aujourd'hui se hausser du col pour nous bassiner de balnéothérapie, ergothérapie, thalassothérapie, sources fumantes anti-rhumatoïdes (j'en connais un, le géniteur de la tribu, Claude Dourthe, qui était bossu à 18 ans

- tellement qu'on l'avait surnommé le chameau - et qui l'est resté), boues et argiles miraculeuses etc... ça me fait doucement rigoler. Faut pas oublier d'où ils viennent, hein, et surtout où ils croient qu'ils sont arrivés, c'est bonnet blanc et blanc bonnet. Comme les Basques, d'ailleurs, c'est pas pour rien si on les a réunis dans le même comité, hein ?

Excusez-moi, je n'ai pas pu m'en empêcher...

Sortons de nos échassiers et revenons à nos moutons pour finir : Maubarthe et Laulhère vous les mettiez côte à côte c'était comme les deux aiguilles d'une horloge, celle des heures qui ne bougeait que dans les grandes occasions et la trotteuse sans cesse en mouvement. Me souviens plus celui qui faisait l'aiguille des minutes…

Peut-être un Landais ?…Ils sont partout.



"L' île aux enfants"

Casimir, pour les intimes : " Voici venu le temps des rires et des champs, lala lalala, lalalala lalala!" Hé oui, Casimir à cette époque là écrasait l'audimat comme Costedoat l'adversaire!
A vrai dire notre homme ne ressemblait guère à la grosse peluche empotée qu'adoraient les enfants. On pouvait davantage lui trouver une ressemblance avec Richard Le Droff (pas celui les cheminées mais un deuxième ligne d'Auch des années 70), la barbe carolingienne, les bras traînant au sol, lourdes massues prêtes à s'abattre dans un "han!" de bucheron.
C'est sûr, il aurait pu tourner dans n'importe quel film de costauds façon Schwartzenegger ou Stallone, héros de situations extrêmes à la lenteur inexorable traçant droit leur route entre les champs de mine ou tirs de missiles sans pour autant presser leur pas. Et qu'à la fin, lorsque le héros a achevé sa mission, t'as un petit mec de rien du tout qui lui tape sur l'épaule et le remercie, et que lui, rougissant et grommelant, se détourne humblement juste avant un dernier gros plan sur ses épaules secouées d'un ricanement sourd.
Ouais, Casi était un peu comme ça, un bon Landais quoi.
Quoi ? Un Landais ? Je vous le répète, ils sont partout. Vous ne les voyez pas mais ils sont partout…



"Speedy"

Il est sûr que Lolo tapait droit, balançait sa petite feinte de passe de poulbot frisé à l'oeil rieur. Payait certes pas de mine mais il savait juger l'occase véreuse comme le coup juteux simplement d'un simple coup d'oeil, savait tout autant vous refourguer un tas de ferraille en argumentant qu'il s'agissait d'une première main ! Lolo, la mécanique, c'était vraiment son domaine. Et sur le terrain, idem, cela devait tourner rond comme s'il existait chez lui une étrange similitude entre le joueur du dimanche et la profession qu'il exerçait le reste de la semaine.
Ainsi, tenait-il à la fois de la courroie de transmission, de l'amortisseur et du feu de position qui indique de quel côté doit s'orienter le jeu. Il savait comme personne faire monter les régimes et si parfois le carbu rendait l'âme ou bien si l'allumage avait un peu de retard, c'est à grands coups de gueule qu'il mettait tout le monde au turbin dans l'atelier. Avec Lolo les arpettes savaient toujours qui était le patron, hein ?
- L'était pas plutôt carrossier, Lolo ?
-Carrossier ? C'est possible. Vrai qu'il avait une drôle d'allure sur le terrain, comme déguingandé, un peu bancal quoi, tu vois... Ouais, tu as sürement raison ! Il devait être AUSSI carrossier mais dans les Landes !
- Ça va !

 "Adieu Poulet"

-Oh ! Jean-Mi, on se les fait ces poulets ?
Au " Béarnais ", Amédée faisait table rase. Avec "La Pomme" qui était le tenancier du lieu, deux poulets de grain au casse-croûte entre deux vélos de chez "Meffre" à réparer, c'était chose courante ! Elle tenait la route notre bête du Portugal à la stature de hâleur de barquasses sur la plage de Nazarée. Motivé, il pouvait vous emporter n'importe quel pilier mais dans un mauvais jour pouvait aussi somnoler de mêlée en mêlée. Le Lusitanien est certes ombrageux mais ce que l'on prenait chez lui pour de la mauvaise volonté n'était souvent qu'un ras-le-bol légitime né d'une malnutrition chronique : ce n'est pas parce l'on a la force d'un Samson qu'il faut s'attendre à chaque fois à ce qu'il pourchasse l'ennemi pour lui faire cracher le nom de jeune fille de son arrière-arrière-arrière grand-mère du coté de son père. Cela de plus avec le ventre vide, le steack purée du matin n'étant pour Amédée qu'un aimable remplissage d'un creux de molaire.
- Hé, Jean-Mi, après ces volatiles, t'aurais pas une petite entrecôte ? Dessus-dessous, hein, pas crâmée surtout...
- Fais gaffe Amédée, dimanche tu te fais Vaquerin !
- Geneu, te reste du fromage du pays ?



"Le maillot"

Chez Desper il y avait du gène de sectionniste dans ce talonneur là. Le father, trente ans plus tôt s'était fait le Brennus, pas étonnant que le rejeton en ait pris plein les mirettes. Il déboula en une saison comme un raz de marée, s'imposant comme un dynamitero de haute lignée. Bon sang ne pouvait mentir. Du cœur et du muscle, c'était pas ce qu'il manquait, la santé quoi, la putain de vigoureuse belle santé. Rien ne semblait pouvoir l'arrêter.
Sauf les blessures absurdes de la vie, oui, sauf les blessures absurdes qui parfois s'abattent, aveugles harpies qui s'attachent à détourner le sens de certaines destinées. Lui, comme Marc Pouchou, un autre vivace talonneur qui hélas aussi stoppa trop vite son parcours, tous deux trimbalèrent comme pas un, torse bombé, tête dressée, au grand défilé de mode de La Croix, ce foutu écusson cousu sur ce foutu maillot.
A croire que le père Desper, d'en haut envoyait la musique :

« Car dans nos deux cœur
bien profondément
règnent deux couleurs
vert et blanc..



"Mickey Parade"

Rien à voir avec Disneyland, non, non. On l'appelait Mickey mais sans Minnie. Là s'arrête l'analogie, notre "Miquet" à nous n'aurait jamais osé faire dans le spectaculaire, parade, orphéon et tutti-quanti. Sobriété, rigueur, correction, voilà quelques mots qui suffisent pour le résumer. Du classique quoi ! Pas un foireux : l'introduction nette entre les deux talonneurs, sans tricherie, un départ au ras de temps en temps mais le torse bien droit, le ballon apparent au bout des doigts, pas comme certains vicieux qui se contorsionnent de tous côtés et qui se planquent avant de jouer les filles de l'air. Miquet était adepte du jeu pur, clair sans embrouille, juste un petit clin d'oeil parfois pour indiquer qu'il allait essayer d'en faire une bien bonne, un clin d'oeil et c'est tout. Quand t'avais dans l'équipe Pesqué, Saux, Parteix et Jouannet, tu ne risquais rien, une épine dorsale où il n'y avait pas un mot plus haut que l'autre, pas une anicroche, un rugby d'école, l'arbitre se cirait les grolles ou se refaisait le chignon entre touche et mêlée.
Sauf Mickey qui se dévergondait parfois, qui lançait son clin d'oeil pour dire qu'on allait ruser. C'est vrai quoi, ce clin d'oeil faisait un peu désordre !



"L'assommoir"

Ils étaient cousins, certes, donc à priori ayant quelques ressemblances. Quelques années ont passé depuis qu'ils ne jouent plus. Les voici, un matin assis côte à côte au P.M.U. à se mijoter les bourrins ad'hoc. Bambi portait toujours son quintal bien plombé et Octave avait conservé ses brandillons terminés par des paluches traînant quasiment au sol. Cela phosphorait dur sous leur front penché. Il fallait voir les conciliabules qu'ils échangeaient
- Le 12, "Jasmin du Bocage" passe pas la rampe, trop court ! Et le 6, "Eglantier de Chambord", je le vois pas non plus, il s'est ramassé à Vincennes...
- "Violette des prés", le 5, je m'en méfie, c'est un vicelard...

Excepté ce thème fleuri, à peu de choses près les paroles que dix ou quinze ans plus tôt, le pilar qu' Octave était et le seconde latte qu'était Bambi échangeaient avant d'entrer en mêlée, juste avant la conclusion finale de Bambi, quelque chose comme :
- Ecoute-moi. A "Bé": tu te prépares. A " Ziers": tu me relèves tout. Je m'occupe du 5 ! T'as compris : " Béziers " !
Octave avait compris. Aujourd'hui encore il faisait confiance à Bambi. Il jouerait pas le 5, c'est sûr ce cheval là devait être un vicelard !



"Duracell"

Je ne sais pas si vous vous souvenez de cette publicité où un tas de lapins mécaniques tapent sur un tambour jusqu'à épuisement de leurs piles. Excepté l'un d'entre eux qui continue son mouvement, évidemment puisqu'il est le seul à être équipé des bonnes piles. Ben, Cholo et Michou, c'était la même chose, sauf qu'ils étaient deux à se mouvoir sans arrêt. Certes le premier carburait davantage à l'alcaline Heineken que l'autre mais lorsqu'ils mettaient en route le moulin de leurs petites guibolles façon Dominici, c'était bonnet blanc et blanc bonnet, sauf que le premier, il faut le dire, s'empalait plus souvent sur un menhir au sortir d'un déboulé (sans doute l'effet tardif de la Heineken).
Ces deux gadgets, façon porte-clefs à Lomu, étaient vous l'avez compris, de vrais poisons pour les défenses capables de s'infiltrer dans le chas d'une aiguille. Quelle chatte ? En plus des chauds lapins ? Là, faudrait lancer un avis de recherche...Il y avait bien cette petite poupée jolie comme un cœur qui sortait comme d'un rêve de pharmacie, juste à côté du Center, une miniature qui arrivait justeà l'épaule de Cholo, mais on sait pas comment ça a fini…



"Vice-Versa"

(entendu au damier, rapporté par un témoin anonyme)

-Tu vois des mecs comme Plume et Claouette tu leur filerai, je dis pas trente, je dis pas vingt…
- Bon, tu dis combien ?
- Et bé tu leur filerai disons dix..;
- Pour dix balles ou dix sacs, ils joueraient pareil, hé. En réserve ils ont rien, mais..
- Je parle pas d'argent. Je voulais dire, s'ils avaient eu dix kilos de plus ils auraient joué sans problèmes en première. T'es pas d'accord ?
- T'as pas vu ce qui est arrivé aux dinosaures ? Comme me le dit mon cousin qui est professeur, si t'as pas une inéquation entre …
- Une adéquation, tu veux dire ?
- Ouais, s'tu veux, une équation entre la tête et les muscles, t'as beau avoir des muscles, hein ? hein ? Pas sûr que le cerveau y suive, et là bonjour les dégâts…Faut se méfier des poussifs à la …
- Des poncifs tu veux dire ?
- S'tu veux. Mais tu vas pas me reprendre à chaque mot, non ? Je disais, faut se méfier des poucifs à la con, ça peut t'amener à la catastrophe humanitaire.
- Là t'es salaud, avec Plume et Claouette ! T'es vraiment salaud.

Loft Story 4

…La perestroïka s'annonçait sur fond de new-wave. Pour éviter le Clash on procéda donc à une Cure d'amincissement. On régla le problème aux chaises musicales. Les jeunes loups se chargèrent d'encadrer le vote au plus près et de donner le bon tempo aux licenciés pour obtenir le résultat attendu. Une bonne purge qui laissa les anciens devant Nouste Henric. Les avaient pas vu venir les jeunes. Niqués par les Tapie verts les vieux. Dans le années quatre-vingt, les jeunes loups avaient coupé leurs cheveux longs en se laissant pousser les dents. Fini le trois pièces de chez Lapasserie c'est en costard Armani qu'on allait maintenant diriger la boutique. Fallait entrer dans les années de la grande consommation, de l'image de marque. Et maintenant fini la honte. Vive le pognon, le blé, le flouze. De la thune bordel ! Disparues les enveloppes qui circulaient dans les vestiaires. elles risquaient trop de tomber. (La différence de bruit indiquait le statut du joueur. Un biling diling ding indiquait un joueur au forfait kilométrique, et un gros pof ! un international…) C'est donc au R.I.B ou au chéquier que tout allait maintenant se régler. Pour ça, on pouvait lui faire confiance au Francis. Un dangereux tortionnaire celui-là, Docteur en thérapeutique du point sensible. Sanglé sur son fauteuil vous vous laissiez anesthésier en moins de deux, il vous hypnotisait tel le python du livre de la jungle. S'appuyant sur la grande distribution et la Politique Agricole Commune on organisa une filière d'importation gros demi-gros depuis le Marmandais. Mais le sectionniste s'acclimata difficilement à la méthode d'entrainement. Trop de diagonales Cailhaou !! Cailhaou !! débarquèrent Charly. Séduit par la nouvelle réforme de la PAC on pensa valoriser la filière de production locale (Génération 64 et affiliés). Michel et Noël furent appelés aux affaires…Hélas le manque de résultats dans le Top 20 eut raison de cette nouvelle politique. On fit appel aux plus grands penseurs pour définir le profil idéal du nouveau meneur d'hommes qui fasse la synthèse des deux dernières politiques. Le cahier des charges ainsi défini désigna un sectionniste Marmandais, à cheval sur la culture traditionnelle et la modernité des grands penseurs, Voulem vivir al Païs malgré une mondialisation naissante du Rugby, symbolisée par l'apposition du trépan sur notre maillot, en lieu et place de l'Ossau… Avec JPP on crut un instant à la réouverture des estaminets. Un jour de printemps on rameuta le peuple vert et blanc pour une finale de championnat de France. Oui mais de série B. Et

deux séries B ne font pas un Brennus. Faut pas refiler de la came de seconde zone au prix du caviar. On avait cru que le supporteur consommerait le produit. Que nenni. L'inversion du ratio (résultats x joueurs/ supporteur x investissement = fiesta + backshish) eut pour effet constant de durcir le bois dont on faisait les chèques. Dans la plaine du hameau, un soir d'octobre, le règlement des comptes laissa Francis sur le carreau. Il était temps de tourner la page. Fini les clubs de patronage, vive les clubs du patronat ! Gilbert arriva aux affaires. L'allait nous dépoussiérer tout ça. Un seul mot: Entreprendre. Le retour sur investissement s'annonçait profitable surtout avec la nouvelle politique d'importation de produits en gros tonnage de l'ex Europe de l'Est. Hélas le club ne possédait plus la capacité d'autofinancement de ses investissements et pensa s'en tirer par le cession de l'essentiel de son capital, son stade…

Le dernier dimanche fut un dimanche comme les autres. Le peuple vert et blanc s'assembla comme d'habitude derrière les talanquères, sur les travées de bois vermoulues. Y avait-il des gosses assis sur le mur derrière les poteaux ? A-t-on fait tinter des petites pièces de monnaie aux pieds du poivrot du quartier ? Et le marchand de cacahuète ! Et le soleil d'hiver qui faisait poser la main en visière sous le béret ; on aurait dit une tribune d'indiens. Est-ce qu'on a pris le temps de parler avec les populaires ? Une dernière fois… On ne connaît jamais assez l'importance de la saveur d'un dernier moment.
On ne savait même pas que c'était la fin d'une époque.
On était juste impatient de vivre le commencement de la nouvelle.



"G.I G.M"

Les deux vieux, bérets en pointe, discutaient au bord de la talanquère, devant les tribunes de la croix
-« Comment veux-tu qu'un type petit et blond comme lui soit le frère de l'autre grand et brun ?»
C'étaient les années 80. Il allait falloir quelques années encore pour faire accepter aux anciens qu'un garçon pouvait ne plus naître dans un choux mais dans une éprouvette, que l'association du poisson et de la tomate avait d'autres enjeux que le thon piperade. Bref que bientôt le maïs serait transgénique, plastique, thérapeutique, élastique et quelques autres hic...
Nous sommes en 2003, prenez une éprouvette :
Versez-y 1/3 de Tintin au Tibet ou n'importe où ailleurs parcourant (en courant) la planète. Ajoutez-y 1/3 de goût du caramel (dans ta gueule), un bon 1/3 de mental de guerrier, menton carré, œil western spaghetti à la Clint Eastwood, saupoudrez d'un temps d'avance dans la préparation physique. Voilà ça y est.
Si le soir tard, (vers 2hOO du matin) vous ajoutez 4,5% Vol, vous obtiendrez un modèle optionnel qui parle anglais et roule à gauche. Sensations garanties.
De toute façon, les vieux, à la Croix, il n'y ont jamais rien compris, à la génétique:
-« Alors comme ça, François, c'est pas le fils de Jean !?!»



"Le lagon vert"

Lorsqu'il débarqua en Béarn, on put penser que ce serait comme tenter la greffe d'un bout de cocotier tahitien sur un vieux châtaignier des coteaux de Bosdarros, autant dire mission périlleuse, sortie mongolien.
Et pourtant le miracle eût lieu, si l'on en croit la rumeur, paraît qu'il jure à présent en patois aussi bien qu'un berger de Bielhe.
Vous me direz, vous me direz après avoir bien réfléchi au fait que finalement vous-même n'êtes sûrement vous aussi que le descendant d'un mec qui en avait rien à cirer du pic du midi d'Ossau, vous vous direz donc qu'entre le bermud des tahitiens et la braie des gaulois il n'y a pas de kilomètres, juste le motif qui change. Même que ces foutus gaulois se gênaient pas pour s'emperlificoter le cou de gerbes de gui, alors du gui ou des azalées ce n'est qu'une banale différence de production locale. Et pour finir les chants à la cithare aigre que les bardes assénaient à la fin des repas valaient bien les soporifiques larmoiement des youkoulélés insulaires.
Tout ça pour vous dire que le roi Richard pouvait ne pas se sentir trop dépaysé en pays gaulois.
C'est plutôt les autochtones qui en prirent plein les yeux avec le jeu de notre homme, étincelant comme un corail. Et les coraux en Béarn, ça , on connaissait pas ! On avait beau se mettre un quart de stère de Jurançon entre la luette et le tripou (un stère est cette unité austère car simple cubique d'un mètre sur un mètre de bouteilles alignées couchées), des coraux t'avais pas un mec de la montagne comme de la vallée d'ailleurs, même au plus fort des soirées gazées, qui en avait vu un, même en déconnant, traverser la route…



"Petit pucheu"

C'était un de ces dimanches d'hiver. Toulon était venu à Pau avec son équipe championne de France, pour la énième journée du Top 20.
Ce fut un match ragoût, gigot haricot, garbure. Jean le brun avait été désossé dès la première chandelle, et Jean Louis avait, en représailles, fermé un œil au Tigre de la rade. L'œil qui lui restait n'inspirait rien qui vaille...
Quittant son aile Lionel vint se placer à l'arrière. Question gabarit c'était du double au simple. Les gars de la rade ne s'y trompèrent pas et Gallion commença à bombarder notre dernier rempart comme un trébuchet une tour de Pavie.
Oui mais voilà. Sur la première ogive Lionel était là et renvoya d'un magistral coup de tatane la ballon imbibé pesant comme un boulet. Des populaires, sous un béret jaillit:
- « Vas-y petit Pucheu !»
C'était un des clients du bar de son grand-père, au pont du Soust, derrière la rue du XIV juillet. Là, quand d'autres apprennent à jouer aux billes, Yoyo avait appris à jouer aux dames, aux boules et qu'après un 10, il n'y a pas toujours 11et 12 mais souvent valet, dame, roi et as qui font 100.
Lionel rattrapa tous ses ballons arrachant des populaires des « vas-y petit Pucheu !» de plus en plus nombreux.
Petit à petit nous sommes tous devenus des «petits Pucheu ». Des gosses du quartier. Jouant contre le champion de France.
Sur le seul ballon que nous lâchâmes, ils marquèrent l'unique essai de leur victoire.
J'aimerai que toujours on puisse voir des gosses du quartier jouer contre le champion de France. Et perdre...



"Leader Maxi-mots"

Le visage des joueurs défilait sur l'écran du Stade Charléty. Dans les tribunes les supporteurs les découvraient couverts du béret béarnais. Un béret noir comme un panache blanc, un cri de ralliement.
Avec ce béret Jo avait quelque chose de l'« Alcazar» Picaresque de Tintin, tentant de renverser un général «Tapioca» parisien ou corrézien, je ne sais plus... En tout cas c'était un parvenu corrompu, ça c'est sûr.
Bref, sa gueule mal rasée d'aragonais des bords du Gave apparut enfin. Le béret... L 'œil noir. .. On aurait dit Le « Che ».
Il y a comme ça des hommes qui ont la capacité de vous faire découvrir en vous des vertus que vous ne soupçonniez pas. Leur sincérité, leur don de soi au groupe les investit naturellement du pouvoir de changer l'homme en joueur, l'époux et le père en combattant. « Hasta la victoria siempre ».
Ce jour là, le stade enneigé ne fut pas la «baie des cochons» mais plutôt une cour à cochons corréziens. Vous savez ce gros cochon au pelage noir et blanc qui, tel un gros con de son espèce, est capable de trouver une truffe en croyant trouver une femelle, ou le contraire... Qu'importe. Dans la chaleur de la nuit qui suivit, notre Che trouva son hymne guerrier. Dans la boîte qui nous accueillait, son autorité naturelle obligea le Disc Jockey à la remettre bout à bout pendant une heure... «Lili Drop »... Fallait peut-être jouer plus au pied ?!

PS: Qui a dit: « J'aime le Rugby et dussais-je en crever je continuerai d'y jouer.» ?



"Comediante, tragediante"

Le type même du trompe-l'œil, tu crois pousser une porte tu te tapes le mur, cueillir une fleur tu ne trouves que le vent, tu veux tremper le bout de tes doigts dans le bénitier tu paluches le cureton, le trompe-l'œil, c'est ce procédé décoratif qui fait que ce que l'on regarde, loin de refléter la réalité, n'est qu'un piège à couillons.
Tu matais donc le bonhomme et tu croyais dur comme fer que l'habit faisait le moine, que ce brave arrondi, était fatalement un clone d'une espèce antédiluvienne, béarnaise certes mais non velue du Panda qui aurait quitté sa branche, cochon de lait doux et rose qu'on aurait offert en cadeau chaque dimanche à quelque escapat du temps des dinosaures au crâne barré de cicatrices postdiluviennes certes mais néanmoins carabinées, mumuse-nounours et compagnie, rigole, aujourd'hui c'est récré on t'a filé Racsou, c'est comme des "couilles de de mamouth", tu lèches et t'as que de la guimauve…
Racsou ? Picsou, oui ! Fallait pas longtemps au dit cicatrisé pour se rendre compte qu'en face c'était Allien, un mutant anté-antéBig-bang, un truc qui tenait du poulpe jouant de la flûte à six trous pour mieux t'endormir, aussi du suppositoire que tu crois bien avoir en main avant de te rendre compte que tu l'as dans le cul, une bestiole que même quand tu l'avais en ligne de mire dans l'après-match, te racontais un truc que tu comprenais plus du tout bien qu'y ayant participé et que tu rentrais chez toi plus tôt que prévu en te disant qu'il y avait des dimanches totalement gluants qu'il fallait vite oublier et que jamais plus il fallait offrir des peluches aux enfants, c'était que des mensonges…
Le dernier paragraphe est merdique mais je vois bien que vous me comprenez, je vois bien que vous me comprenez….
N'allez pas croire qu'il n'ait contribué seulement qu'à faire quitter le stade anal (tiens jamais joué dans ce stade) à certains de ses vis à vis, il est arrivé qu'il leur permette d'atteindre le stade oral

pour ne pas dire balbutier les prémisses de ce que l'on peut nommer l'abstraction. Comment ?

Bref historique sur les piliers, je parle des vrais, des qui ont le n° 1 dans le dos. Donc qui savent compter jusqu'à 1, le 2 étant un gouffre, le 3 l'enfer ou la terre promise. Pour les vrais, les 1 (j'ai pas dit les huns), il y a d'abord, avant tout, surtout et essentiellement le 1, ce qui est au-delà, c'est l'au-delà, le 2 est louche c'est un demi-traître et le 3 c'est l'autre autant dire un quasi étranger ! Et si on va chercher plus loin, le 4 ou le 5, c'est des ennemis potentiels, soit vos pousseurs qui vous lâchent quand la mêlée tangue, soit les métèques d'en face qui vous empiffrent de rouge lorsque la mêlée recule. Si le 3 est l'âge de l'accès au symbolique, le 4 et le 5 sont les chiffres qui vous amènent à cette frontière où abstraits et concrets se chevauchent…. Passons...

Et bien Philippe (qui avait, vous l'avez compris le n° 3) en plusieurs occasions permit à ces spécimens du genre humain de franchir le rugbicon. Suffisait qu'à l'heure du Ricard, on dise au malheureux : - Tu vois le petit gros que t'a pas attrapé, qui t'a filé entre les doigts comme un suppositoire etc… etc…(voir plus haut), hein, tu le vois ? hein ? hein ? Y avait quoi écrit derrière comme pub ? Hein ? Hein ? (Pour certains il était certes nécessaire de répéter le hein une dizaine de fois, mais c'était fort rare)… Voilà.. Le ?… Le ?…Voilà, le 3…

Le 3, le mot était lâché et définitivement acquis! Grâce à Racsou, de nombreux piliers accèdèrent enfin et à jamais au troisième ciel !

C'est ainsi et pour en finir (le mot est bien désuet car en finira-t-on un jour ?) avec le personnage, à force de se croire touché par la grâce ou grand évangélsateur laïque, il finit par se persuader qu'il avait un don pour l'enseignement et se fit donc instituteur.

M'est avis qu'il n'en restera pas là et que -chassez le naturel il revient au galop - il n'endosse bientôt quelque autre habit ceintré de lumière. Lesquels ? Dresseur de puce, avaleur de sabres, cracheur de feu, tronçonneur de pulpeuses blondasses, danseur étoile…

- Là, là je t'arrête, je vois pas trop le tutu…
- En short et maillot, c'était pareil, un trompe l'œil, fais gaffe c'est un trompe l'œil, tu crois pousser une porte tu te farcis le mur, tu crois cueillir une fleur tu chopes que du vent, tu crois tremper ta main dans le bénitier mais quand tu la retires il y a une drôle d'odeur, tu te dis que t'a mis la main au derche de l'abbé…etc…etc…Tu penses mater Patrick Dupont sur la scène de l'Opéra et t'es écrasé par un dolmen en collants verts, l'incroyable Hulk !



"Les héritiers"

Etait-il possible de naître dans le 64 à Pau en 1964 date de notre dernière consécration nationale et de ne pas jouer au Rugby ? Qu'en aurait dit Pierre Bourdieu ?

De fait, on crut au regard des titres de 28,46 et 64 que l'histoire de la Section serait faite d'éternels recommencements et que, par une filiation miraculeuse, cette génération était promise, à procurer au club une nouvelle consécration nationale, en 1982 pour ses 18 ans

La génération était surveillée et couvée. A juste titre car, la génération bénie rafla quasiment tout ce qui passait à sa portée en tournois et championnat de toute sorte, provoquant la joie des éducateurs qui en avaient la charge. La joie puis l'angoisse quand à la suite de leur victoire en challenge Gauderman l'ensemble de la génération eut tendance à cintrer des jambes. Une telle épidémie de jambarquitte inquiéta au plus haut point l'ensemble du staff technique qui alerta l'ensemble du staff médical qui rassura l'ensemble du club. Selon Le bon docteur Tachot, cette épidémie de jambarquitte semblait due à un surcroît de poids sur leur encore jeunes épaules. Le poids de la victoire, le poids des espérances de leurs aînés, le poids de leur grosse tête… Tout cela ne tarderait pas à s'alléger et les jambes à reprendre leur parfaire rectitude et leurs propriétaires leurs courses vers le haut niveau.

Ce que firent avec bonheur Laloo, Brun, Laporte, Cabannes, Bille, Cillufo, Tachoires, Arrateig qui entrèrent tous sur un terrain de première division. Impressionnant.



"Pyrénéen"

Dégustez le frappé... disait la pub.
Jean-louis lui, il avait anticipé la pub. C'est beau vu que chez lui on ne regardait pas beaucoup la télé. Planquée sous le napperon en dentelle, on ne l'allumait qu'en de grandes occasions: présidentielle, jeux olympiques, mariages princiers, alunissage, c'est tout.
Bref, chez Louis on avait forcément autre chose à faire: Faner en courant, apiter cinq cents moellons, faire cinquante sacs de ciments dans la matinée vu que l'après midi il faut rentrer 10 charrettes de paille avant d'aller à l'entraînement.
Pour ce qui est du rugby c'était pareil, il n'avait pas le temps. Fallait qu'il fasse tout à «hum de calhaous», tout le temps. Je ne l'ai jamais vu fatigué. Alors forcément, vu qu'il avait pas le temps, fallait pas l'emmerder. Si par hasard un adversaire se trouvait sur sa trajectoire. Paf! Dégustez le frappé. (Et en bagnole c'était pareil!)
Le Pyrénéen dedans c'est fondant, c'est gras. Avec Jean Louis vous aviez la version dure. Goût cambouis.


"Georges Albert "

Si un jour il a un moment de libre, ça serait bien que Bruno se lance sur la trace de Georges Albert.
Si je me rappelle bien il était convenu d'un rendez-vous entre le 9 et le 13 ou le 15. Rendez-vous qui n'a jamais eu lieu. Georges Albert avait du prendre un raccourci. Je pense qu'il avait du rencontrer David Vincent vu qu'il n'est jamais arrivé. Ou alors, Georges Albert était un extra terrestre, mi-homme mi-poulpe, avec des tentacules à la place des bras. Jaillissant le plus souvent de derrière un pack de huit, dans un nuage de fumée, qui faisait que ses adversaires n'y voyaient que du feu.
Le Poulpe. Incroyable qu'un garçon surnommé «le poulpe» et qui a grandi dans un troquet, puisse devenir enquêteur de police. Et je me dis, s'il a un faible pour les coiffeuses, il y a plagiat. Doit y avoir matière à fouiller. Non?



"Bug Bonni"

Jusque là on pensait tous qu'on savait jouer au Rugby. Même les spectateurs pensaient y connaître quelque chose. D'ailleurs ils ne se gênaient pas pour nous le dire, vu qu'ils étaient juste à côté de nous, derrière la talanquère. Oui, mais il y a eu les «zannées80 ».
Au cri de , «Voulem vivir al Peys », le 2 contre 1 est devenu « intelligence situationnelle », le ballon « paramètre rebondissant aléatoire » et j'en passe. Bref dans les années 80 il fallait être un sacré cerveau pour jouer. C'est devenu tellement compliqué qu'il a même fallu que les spectateurs s'éloignent et prennent de la hauteur. Il a fallu changer de stade.
Heureusement, dans les « zannées80 ». un nouveau type de joueur est apparu.
Mathématicien de génie converti à l'informatique, Çarça, dit, Sachat le chat, (avec deux « Ch » étonnant non ?!) a calculé plus de trajectoires de ballon que la Nasa. A la main, au pied, par-dessus, à hauteur, au ski, à la pelote, au tarot, il calculait. Quelques méchantes langues ont dit qu'en défense aussi il calculait. .. A ceux qui ont raillé son démarrage et l'ont mis sur le compte d'une absence de fessier, nous répondrons qu'il s'agissait d'une simple lenteur due à un système d'exploitation qui avait tendance à se mettre très souvent en sommeil, mais qui n'a connu qu'un seul Bug. Du genou gauche.



"Pied de nez"

Chacun d'entre nous à son talon d'Achille.
Bon, pour ceux qui n'auraient pas eu le temps de lire l'Iliade et l'Odyssée au fond du bus, je tiens à rappeler que Achille n'était pas seulement un des rubipèdes d'Iturria mais un Helléniste venu tenter de reprendre quelque chose aux Troyens, une fille, un bouclier ou tout autre trophée, peu importe. Achille se croyait invincible parce que sa mère l'avait trempé dans le Styx. Mais voilà, sa mère le tenait par les talons qui restèrent vulnérables. (Un peu comme si, pour devenir moins cons, les dacquois décidaient de se mettre de leur boue sur le crâne sans penser à enlever leur béret). Les Troyens perdirent dans les arrêts de jeu, sur un groupé pénétrant dans la boîte du capitaine des Hellénistes, un certain Ulysse.
Christian, lui avait son talon d'Achille au milieu de la figure. Môme, sa mère avait du le baigner dans l'eau du gave en le tenant par le nas, ce qui est beaucoup plus intelligent que la mère d'Achille dans la mesure ou comme ça, l'eau pouvait pas lui rentrer dans le nez. Et c'est encore plus intelligent que les dacquois vu que la mère de Christian avait du lui faire couler un bon bain alors que les dacquois avec l'Adour et les sources d'eau chaude ils n'ont jamais été foutus d'inventer l'eau tiède. Revenons-y.
Ainsi à chaque match, invariablement, un adversaire ou un partenaire lui collait le pif en chou-fleur. Faut dire qu'il ne laissait pas sa part au chien et que cette inéluctable fin n'a jamais diminué l'enthousiasme de son engagement. Pour ce qui est du pif, il finit par s'y faire.
Un jour que le coup était plus sévère que d'habitude « Nas de guit » dit en se relevant: «Çui-là, j'aurais pas eu le nez, je l'aurais pris dans la gueule».



"Au cordeau !"

C'est jamais celui qui a construit l'édifice qui lui donne son nom. C'est toujours un illustre pinfle incapable d'assembler deux briques Légo qui se retrouve associé au savoir-faire architectural de l'ouvrier condamné à l'anonymat. Qu'il me soit permis ici de rendre justice à l'un d'entre eux. C'est en effet à la force du poignet de Pilou Carrey que la salle de réception du« Jip » fut construite. Avec l'aide précieuse d'Amédée (le Lusitanien n'aurait jamais pu résister à l'appel matinal d'une bétonnière) et de Jean Louis qui avait un moment de repos pendant la messe (à moins qu'il n'ait eu un problème de carrosserie avec sa voiture.. .).
Donc, jeunes et vieux qui passez chez le Jip, entrez dans la salle Pilou Carrey. Là, le dos au mur, jetez un coup d'œil panoramique et comprenez ce que « au cordeau» veut dire. Vous aurez une représentation architecturale de la course de Pilou dans le dos d'une défense ou en débordement le long de la ligne. Si c'est un jour d'automne, sortez dans le magnifique parc et cherchez sur la ligne d'horizon un vol de palombes. Suivez-les du regard, elles vous mèneront peut-être droit jusqu'à Pilou.



"Les boites à Gan"

A Gan, les lieux importants sont le café Labarthète, la scierie Bourdeu, l'entreprise de matériaux Buchou, la boulangerie Chabat et la Cave Coopérative que dirige Jean Pierre Bize, cinq piliers du coin, cinq noms d'anciens rugbymans. Pouvez chercher, il n'y a rien d'autre de notable dans le village, du moins rien qui n'ajoute à sa renommée alentours.
Aussi lorsqu'on est gantois on ne peut échapper à son destin, Serge et Dédé pas plus que les autres, d'autant plus que juste au-dessus, sur le coteau t'avais Nano Capdouze qui veillait au grain. Comme Obélix qui était tombé dedans, Serge et Dédé ne se posaient donc plus la question, comme leurs frères d'ailleurs : le rugby, le rugby d'abord, le rugby encore et toujours !
Alors il ne fut pas rare durant quasiment deux décennies de voir la ligne de trois-quarts composée ainsi : à la mêlée un Laplace ou un Vigneau, à l'ouverture idem, au centre et à l'aile itou. On conservait quand même un ou deux postes (arrière ou ailier) pour des " étrangers ", je veux dire qui n'étaient ni un Laplace ni un Vigneau
Et quels beaux joueurs, pas des causeurs, hein ! S'emmerdaient pas à vous tailler des analyses gonflantes, le rugby ça se jouait tout simplement. Point. Et après on buvait un coup. Re-point et voilà tout. Y avait du bon pain (Chabat), y avait du bon vin (Bize), Y avait le bistrot (Labarthète) et la maison était solide (Buchou-Bourdeu). Que demander de plus ?
Si c'est pas le bonheur, ça !...
-Comment ? Y a plus la scierie Bourdeu ? Mais elle a été rachetée par la Cave ? Je me disais aussi…



"Baignol et Fargeons"

C'était une mine sèche. Un 2H. Le trait fin parcourait l'espace et dessinait des figures de style pas toujours exposables. Il avait dû tomber sur un instit vicelard qui punissait les élèves en les obligeant à affûter tous les crayons de la classe à l'aiguïse-crayon. Je suis même certain que le puni n'avait pas le droit d'utiliser le gros aiguiz, posé sur le bureau. Une machine merveilleuse qui vous aiguisait un crayon impeccablement en trois tours de la petite manivelle. Même que si on laissait le crayon dedans elle l'aurait bouffé tout entier.

Je suis sûr que son instit obligeait le puni à aiguiser toute sa boite de crayon avec un de ces aiguiz minable en forme de mappemonde, qui pètent la mine juste au moment ou on atteint pile poil le bon profil, avec le bord qui dessine des demi-cercles parfaits. Bernichan avait une réelle aversion pour les crayons. Il avait dû être puni souvent. Et quand il disait, avant chaque match : «matez moi ces guignols! Ils sont foutus comme un paquet de crayon », on sentait bien qu'il avait l'intention d'aiguiser, avec ses gros crampons, tous ceux qui n'étaient pas de sa couleur.



"Men in Black"

- Là, ça va pas être simple.
- Pourquoi?
- Men ln Black, ça fait référence au film. Si tu l'as pas vu tu vas pas bien comprendre.
- Explique. On verra bien.
- Le Man ln Black, il voit des trucs que tu peux pas voir toi. Des espaces temps, des portes secrètes, des extra-terrestres, tout ça. . .
- Tu les as vus toi?
- Bien sur. Et si t'es pas un Man in Black tu peux pas les voir tous ces trucs.
- Comment t'as fait? T'en est un toi Man in Black?
- T'es con ou tu fais exprès !? C'est pas possible! Je suis pas un Man in Black moi! C'est un film. D'abord pour le devenir, il faut qu'un autre Man in Black te fasse passer de l'autre côté.
- Le côté de quoi?
- L'autre côté! Là où il y a les trucs que toi tu peux pas voir! Parce que t'en est pas un toi!
- Et toi oui? Tu les as vus?
- Putain! Tu fais exprès ou quoi!? Moi j'en connais pas de Man in Black. Connard !!!
- Et le Tiac !? Tu le connais, non? Eh !!! Te casse pas !!! Reviens...
- Qu'est-ce qu'il a à m'engueuler comme ça?
- C'est rien. A chaque fois qu'il repense à cet essai du Tiac en finale de la Coupe, ça lui reprend. Un extra-terrestre, qui voit des choses qu'on peut pas voir, dans d'autres espace temps. Et puis Nano avec ses trajectoires, ses piquets, ses portes...Etc... Tiens, je t'en sers une. C'est la mienne.
- Merci. Mais, heu, dis-moi...
- ???
- Nano... C'en était un Man in Black?
- !!!



"United 'S Colors of Nay"

Tirer le portrait de Pierrot n'est pas chose facile. Une photo ne saurait y suffire. Il serait bien plus indiqué de recourir aux talents d'un artiste flamand pour étaler la palette de couleurs qui conviendrait parfaitement à un tel personnage.

Parce que chez Pierrot les couleurs c'est sacré, d'abord c'est rouge et bleu (on est Nayais depuis MCCCDXXX).
C'est aussi rouge et jaune. Pierrot c'est un occitan.
Il y a ensuite bien sur le vert et le blanc qui lui allèrent si bien au teint qu'il accrocha le bleu à ses larges épaules.

Et puis il y a la somme de toutes ces couleurs, le marron.
Le marron, c'est bourret châtaigne, c'est la forêt de l'Estibette en automne. C'est chaud un marron. Ça se serre dans la main, bien fort avant de le coller dans la tronche d'un adversaire quand on a décidé de Saint Barthélémiser à tout va, quand on ventile, quand on disperse le pack adverse aux quatre coins du terrain.
Et puis le marron c'est aussi pipi caca, comme un gosse éternel qui joue de tout et tout le monde et qui provoque les autres avec des mots.
C'est celui qui l'a dit :
-« Moi, je suis pour l'amateurisme…
…… marron.»
Qui l' est.



"Gentil renard"

C'est fou tout ce qui s'écrit sur le Rugby. Plus particulièrement sur son folklore et surtout la troisième mi-temps.
Au lieu de dithyramber sur les rituels initiatiques trans-générationnels intersexués des troisièmes mi-temps, il serait utile que les intellos se préoccupent d'écrire aussi sur les rituels initiatiques des deux premières.
Que l'on commence par: « Que connaît-on du Rugby si on n'a jamais joué à Lavelanet ? » Une ébauche de réponse de ce vaste sujet de thèse de troisième cycle fut un jour développé au Chota, par Jordy, sous l'œil, souvent absent il faut dire, de notre docteur Rugby de Sauvagnon. Jordy se lança dans un long exposé conférence sur la thèse: «Gentil Renard n'a qu'un œil». Cette intervention faisait suite à un exposé sur la conscience de l'existence présenté par son assistant Frédo Duvert qui déclara: « mange du fromage, tu ne sais pas qui te mangera ».
Un renard, du fromage, Lafontaine n'était pas loin.
En effet, un peu plus tard, dans la soirée, le thésard tenta de nous initier à un rituel initiatique trans-générationnel, avec l'aide d'un renard au fromage fourni en jet saccadé par son assistant.
Tous ceux qui sont passés à Lavelanet peuvent témoigner à ceux qui y feront un jour le voyage, il n'y a aucun renard borgne. Par contre on peut trouver de l'excellent fromage à Peyrehorade.



"Légende celtique"

Il avait quelque chose du Troll ou plutôt du Korrigan, l'un de ces féeriques personnages dont on situe le repaire sous la terre et que ne peuvent apercevoir que ceux qui ont gardé leur âme d'enfant. Titi avait bien ce regard de chérubin émerveillé et promenait sa silhouette rondouillette au-dessus de laquelle un visage rose ne cessait de sourire. Sans doute était-ce donc ses amis souterrains qui lui donnaient un coup de main au moment où il érigeait une taupinière pour poser le ballon : dessous il y avait le peuple des Korrigans qu'il avait donc emmené du Gers (avec leur béret fait d'un pétale de violette fanée, et leur fourche, deux épines d'un chardon), ce minuscule peuple qui disait::

- Venez tous, Titi va avoir besoin de nous. Venez tous !

Personne bien sûr ne les voyait. Titi était le seul à les apercevoir entre deux touffes d'herbe. Arcqueboutés contre le ballon, les petits gnomes de l'ombre se tenaient prêts à le propulser de leurs minuscules mains le plus loin possible. Et si Titi prenait beaucoup de temps avant que de buter, c'était juste pour leur laisser le temps de se rassembler et de leur chuchoter :

- Si je réussis cette pénalité, ce soir ce sera double ration d'hydromel !...

Je suis sûr que vous ne me croyez pas ? Vous n'avez donc jamais entendu ces petits cris de souris joyeuses surgis de l'herbe lorsque son ballon passait entre les barres ? Et à qui croyez-vous qu'il adressait en repartant ce petit clin d'oeil complice en souriant du coin des lèvres, hein ?

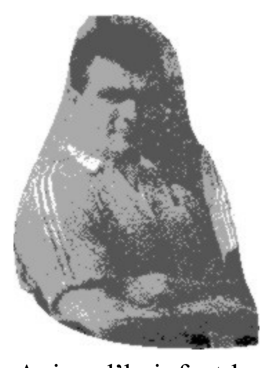






"Gourzy vite"

C'était un match avec la B. Un match de phase finale. Nous opposions l'enthousiasme de la jeunesse de nos 20 ans aux débris d'un énième Jurassic Pack grenoblois.
Les manches du maillot numéro 8 avaient pourtant été coupées comme les autres, elles tombaient encore au milieu des avants-bras d'Alain.
Quand on voyait Alain et Christian côte à côte, on se disait que petit, à la communale, Alain devait partager son casse-croûte avec Christian. Plus tard, dans les baloches de la vallée d'Ossau, ce devait être la même chose.
Dans le couloir qui menait du vestiaire au terrain nous vîmes tous que ce n°8 de poche faisait sourire nos adversaires.
Ça nous a énervés. Dès lors ce ne serait plus David contre Goliath. Ce serait les Pyrénées contre les Alpes, l'Ossau contre le Mont Blanc, l'Aubisque contre le Saint Gothard, l'Isard contre le Chamois, le Brebis contre l'Emmental. L'Ours avec nous.
Pensez que si je vous en parle c'est qu'on les a torchés. Au deuxième voyage d'Alain sur 89, leur sourire avait disparu. Il ne le touchèrent jamais. Christian veillait au grain, au four et au moulin. Un berger et son troupeau. Ce jour là, la pâquerette ou le pissenlit rare de ce terrain pelé était une orchidée sauvage ou une campanule et le terrain avait l'air d'une estive quelque part au-dessus du Gourzy. Avec quinze Labrits au cul de 15 grosses vaches. Ce jour là, Alain fut grand.
Le soir, quand Christian entonna « Nous étions deux amis », il nous sembla que le bar de chez Alex à Noé, était un cayolar perdu quelque part dans une estive de la vallée d'Ossau.



"Clos couvert"

Aujourd'hui, faut les voir les médecins, réciter la liste des produits interdits de bouche, comme un curé lit l'évangile, avec les « bibip », « bibip », « bibip » des préparateurs physiques, en guise de clochette de sacristain. A les entendre, avant eux, il n'y avaient aucun rugbyman digne d'être canonisé « athlète de haut niveau ». Attention quand je parle de produits interdits, je ne parle pas du sportif junkie accroc à sa piquouse. Non. Moi je parle de manger des cèpes, du confit avec un coup de rouge. La vie quoi. Si ça continue, les joueurs n'auront plus le droit de manger ni de boire. J'en ai connu qui nous interdisaient de bouffer la peau grillée du poulet le midi mais qui venaient avec nous le soir, boire un fût de bière. C'est vrai qu'il n'était pas rare de voir, à la fin du repas, les joueurs faire fondre 2 ou 3 morceaux de sucre dans un grand verre de vin. Un savoir-faire ancestral. Aujourd'hui personne n'irait verser du sucre dans le jus du petit manseng. Faut dire que la pharmacopée de l'œnologue (enzymes et levures) a bien avantageusement remplacé celle du vigneron (sac Begin Say 5kg/hL).

Pour les bigots de modernité, qui disent que les sportifs d'il y a quinze ans étaient moins préparés, je tiens à leur préciser que, j'ai vu, de mes yeux vu, (nous étions tous assis dans l'herbe, ou j'étais couché peut-être) j'ai donc vu Popaul notre préparateur physique, arrêter le «Luc léger » après le palier 17 ou 18 au cri de « Bon allez, ça suffit!» alors que Jean Marc Grussaute, viticulteur Chemin de chapelle de Rousse Saint Faust, semblait encore en parfait état de course !!! Et chez Jean Marc, il n'y a jamais eu, ni de sucre dans le vin, ni d'eau sur la table et je voudrais voir un toubib expliquer à sa mère que la peau de son poulet grillé n'est pas bonne. Qu'on me le montre le préparateur physique qui dirait non merci quand elle vous passe le plat de champignons. Et pas des cèpes de Corrèze hein! Du bolet de Saint Faust...

A moins que faire le Jurançon n'ait des vertus dopantes. A le faire peut -être... A le boire sûrement pas… C'est la seule excuse qui expliquerait nos tentatives de cadrage débord sur le chien de la ferme au sortir du chais de Jean Marc, par une chaude journée de juillet.



"Ticket chic"

Ainsi Eric à toujours vécu sous le signe du ticket. Ticket chic tant son physique avantageux semblait provoquer de la part de la belle engeance une série de tickets qui aurait fait palir d'envie le poinçonneur des Lilas.
Ticket choc en défense s'il vous croisait un adversaire, il se faisait un plaisir de vous composter tout ça.
Ticket chic balle en main. Il n'était pas de ceux qu'on croise en qu'on ne remarque pas. L'impeyable de Sauvagnon lui envisagea même une mutation de l'aile de la troisième ligne à l'aile de l'attaque.
Ticket choc dans les regroupements ou il s'occupait avec ardeur de débarquer manu militari les resquilleurs.

Moi, je resquillerais le bus, sur que je me méfierai du sourire chic du contrôleur me demandant mon ticket.


"Le 5ème élément"

Qu'est-ce qui fait d'un garçon plutôt qu'un autre un joueur de Rugby de première division? Malgré toutes les batteries de test et la perfection de leurs situations d'apprentissages, voilà une question à laquelle les bien-penseurs fédéraux ne sont pas prêts de répondre.
Les fées qui se sont penchées sur le berceau de Thierry n'étaient pas quatre mais cinq. La première donna le physique, la deuxième la technique, la troisième lui donna le sens du Rugby, la quatrième lui donna l'envie d'aller au plus haut niveau. Personne ne sut ce qu'avait donné la cinquième. Thierry mit donc un grand nombre d'années à le trouver. La largesse des dons des quatre premières le conduisirent rapidement de Jurançon à la Section où il continua de chercher son 5ème élément. Pour être sûr de ne pas le perdre quand il le retrouverait, il occupa le 5ème poste du cinq de devant sautant, le plus souvent en 5ème position dans l'alignement.
C'est un joueur de Blagnac qui le trouva pour lui. Ce jour là, va te savoir pourquoi, les avionneurs s'étaient changés en avoineurs. Leur science de l'usinage industriel et leur goût du travail bien fait nous avait coûté le bûcheron du Gourzy et le jeune Bruel. Perdu dans nos vestiaires nos deux compagnons soliloquaient sur la date probable et l'heure du début du match. (Nous en étions à la deuxième mi-temps)
Au cours d'un bref conciliabule nous exprimâmes à Thierry notre souhait de le voir participer à cette discussion engagée, en leur assénant un argument frappant.
C'est ainsi qu'un des piliers adverses découvrit le 5ème élément. Il n'en est pas revenu. La cinquième fée, comme les quatre premières, s'était, elle aussi, montrée généreuse.



"Tsoin Tsoin"

Il est temps de parler d'une espèce en voie de disparition. Les éponges !

Les éponges qui flottaient au fond de nos pauvres seaux étaient de celles qui astiquent le tableau ou la voiture, de celles qui conviennent aux mains musclées de plâtrier ou de kiné. Cette éponge était de celles qui n'étaient pas faites pour des mains de femme.

Elle ne servait qu'à projeter 30 à 50 cl d'eau glacée sur le visage ou la nuque d'un endormi. Le diagnostic ne tardait pas à suivre. Soit l'eau vous redonnait la vie au fur et à mesure qu'elle coulait sur votre visage ou l'arrière de votre nuque, soit elle vous laissait sans réaction et vous étiez promis à grimper beaucoup plus haut dans la hiérarchie de la commission médicale.

Dans le premier cas, notre Tintin, nous promettait une cure de jouvence avec un bain chaud, ce qui après qu'il vous ait glacé les os avec la dite éponge, s'apparentait a une torture Suédoise. (Très méthode suédoise le Max)

Dans le deuxième cas vous étiez bon pour un face à face avec le Dr Tachot.

Sa gentillesse poussait Philippe à nous inclure dans des plannings déjà surchargés et notre mauvaise fois transforma les impondérables en : « Il a dû t'oublier dans le couloir ». Chirurgien polyvalent il pouvait, entre une appendicite et une vésicule, vous réparer le genou, le doigt, la cheville ou l'épaule. S'il était dans un jour calme, il pouvait vous en faire deux pour le prix d'une seule anesthésie.

Avec l'anesthésie vous n'aviez plus que deux sorties possibles, Dieu ou les anges. Ce fut toujours les anges. Car il fallait qu'elles soient des anges pour que les infirmières supportent avec le sourire nos allées et venues, avec souvent ravitaillement du malade en sandwich et bibines depuis chez Pierrot du XV. Tout au plus, leur lassitude se traduisait-elle par une absence de visite.

Sorti de la clinique, Tintin se chargeait de la remise en forme. Pour nous permettre de revenir le plus vite possible, il inventa même le séjour en altitude à domicile, en nous obligeant à rester 20 minutes devant un haut-parleur couplé à un ventilateur qui était sensé nous envoyer des ions comme à 3000 mètres (avec les Pyrénées à 30 minutes….)

Bientôt vous retrouveriez l'herbe verte. Vous ne risquerez rien. Dans le seau, l'éponge miracle vous guérirait de tous les mauvais coups.


"Heavy métal"

Il y a eu plusieurs manières d'aborder le Rugby. Les angliches y trouvèrent l'occasion de former leur élite qui était appelée à diriger l'empire. Les gars du Sud-Ouest y trouvèrent un espace ou exprimer leur tempérament gascon, en se foutant « Cuate cops d'esclops viste heit ».

Nous nous y retrouvions, étudiant, maçon, jardinier, vigneron, policier, ingénieur pour occuper nos loisirs. Il est évident qu'à l'heure de l'entraînement, nous n'arrivions pas avec la même journée dans les jambes.
Didier lui, il était forgeron. Faut pas y voir que des désavantages. Là où un bon nombre d'entre nous avaient passé la journée à remuer leur stylo ou à touiller une petite cuillère en parlant de l'impact de la déforestation sur la couche d'ozone (de préférence avec une étudiante de première année), il avait façonné de ses mains, à grands coups de marteau, plusieurs centaines de kilo de métal.
Le soir, le ballon nous semblait peser son poids, pour lui il était léger comme une plume.
Vous essaierez, vous de jouer au Rugby avec une plume, de l'attraper et de la donner en pleine course. On verra si vous êtes simplement capable de l'effleurer du bout des doigts.
Mais par contre à l'heure de la grande rémoulade, quand il venait vous sauver des hordes ennemies, le forgeron retrouvait tout son allant devant l'enclume, battant le fer tant qu'il était chaud, brassant des centaines de kilo.
Et malgré toute la fonte que nous finîmes par aller déplacer, nous eûmes toujours l'impression de les toucher avec une plume.



"Préparateur en pharmacie"

« Tu vois, connard, le monde se coupe en deux parties. »

En effet. Il y a ceux qui gèrent leur tube de dentifrice en le roulant soigneusement au fur et à mesure qu'il se vide et puis il y a ceux qui se contentent de l'écraser entre leur grosse pogne et vous compressent tout ça obligeant le dentifrice à se trouver de nouveaux orifices et à vous dégouliner sur les doigts.

Georges lui il roulait. Les tubes bien sur, mais aussi les chaussettes, les shorts, les maillots. Il est évident qu'avec la quantité d'équipes dont il gérait équipements et pharmacies, il lui fallait établir un ordre de priorité. Comme il était très à la pointe de l'organisation du travail il appliqua, dès 1964 environ, les principes stackanhovistes à la gestion du matériel de l'ensemble du club. Il partait donc de la pharmacie de l'équipe première et vous roulait tout ça jusqu'à la plus petite équipe de poussin. Si on y ajoute son sens de la hiérarchie ça donnait les grands tubes neufs pour la première par paquets de 12 et les roulures en réserve…

Bref il en a roulé plus d'un Georges. Près de 25 présidents sont passés devant son échoppe sans jamais l'en faire sortir. Des centaines de joueurs, des milliers de maillots, de shorts, des tonnes de pommade, des camions de crampons…

Ça valait bien une médaille. Champion olympique des rouleurs de pommade le Georges.

« Tu vois, connard, Georges nous a pas forcément fait devenir meilleur que les autres. Nous a simplement fait voir plus beau. »



"Canal historique"

Il est difficile de définir la véritable nature du lien qui attache un joueur à son club. Pourquoi, pratiquant la même activité choisit-on de se consacrer ici plutôt qu'ailleurs… Est-ce lié à la famille, au terroir, à la culture?
Nounours lui, c'est un condensé de tout ça. Comment échapper à la Section quand sa famille tient le Troquet qui de 1933 à 1978 fut le seul autorisé à exploiter l'enceinte. Ce qui donnait l'occasion à toute la famille de vivre les commentaires pendant le match en y installant des buvettes, avant le match puisque les joueurs se retrouvaient au bar, après le match, puisqu'ils allaient y boire un coup et toute la semaine puisque tous les verts et blancs se retrouvaient chez Gratien.
Aussi, là où la plupart d'entre nous évoque son enfance en revivant, la larme au coin de l'œil, le fondant du cake de sa grand-mère, Nounours ou Dédé vous rappellent le pedigree de tel ou tel joueur, et vous repassent sans fin le film de plusieurs vies autour de la Croix du Prince. Comme si, pour y avoir tenu toutes les places, du banc de touche de la plus petite équipe à la table du comité directeur, l'album de famille se mélangeait avec celui du club..
Il est une photo qui manque au décor du Fontenoy. Nounours en équipe première.

Nounours dans un cartel fabuleux dont les noms s'étaleraient en une affiche unique, une équipe de rêve : Patou, Riquet, Lino, Triep, Bubu, Jean-François, Cabannes, Loustaudine, Moncla, Théo, Mantoulan, Capdouze, Piqué, Bernat-Salles, Nicolas Brusque ...

« Sur l'écran noir de mes nuits blanches,
moi je me fais mon cinéma,
J'ai du cœur mais pas d'estomac
C'est pourquoi je prends ma revanche
Sur l'écran noir de mes nuits blanches
Où je me fais du cinéma.
Un mètre quatre-vingts, des biceps plein les manches,
Je crève l'écran de mes nuits blanches
Où je me fais du cinéma »




"Pousse et saute"

Nous vivions, sans le savoir, les dernières années d'un système qui permettait à un jeune, amoureux du Rugby et de la Section paloise, de jouer jusqu'en senior avec les copains avec qui il avait fait l'école de Rugby, sans nécessairement satisfaire la toise hasardeuse qui sépare les joueurs de Nationale de leurs copains de clubs.
Pierrot et Jacques formaient l'attelage d'une de ces réserves et ils illustraient au mieux ce qu'on pouvait attendre d'une seconde ligne. Pousse et saute. L'un était court et costaud, l'autre très grand et trop fin. L'un avait un court passé de boxeur et l'autre, déjà préoccupé des responsabilités de l'exploitation familiale, n'avait plus aucun avenir dans quelque sport qui soit. Là où Jacques pouvait fermer un œil de n'importe lequel de ses premières lignes, il incrusta un jour un œuf de la taille d'une balle de tennis sur le front de notre Nounours, l'autre pouvait à tout moment vous écraser un pied ou vous casser malencontreusement le nez d'un coup de coude ou de genou. Vous ne risquiez pas le coup de tête car le plus grand était adepte d'une position de poussée dite « de voiture » qui rendait inutile la pose du bandeau d'élastoplast autour de ses oreilles.
Il était de toute façon illusoire de penser trouver dans la trousse à pharmacie un morceau d'élastoplast suffisamment grand pour en faire un bandeau.
Ainsi, souvent, pour de nombreuses causes, disgrâce, blessure, simple envie de jouer ou nuit blanche, il était possible de se retrouver entre copains le dimanche matin ou le samedi après-midi sur un terrain du Béarn et d'y représenter la Section Paloise. Junior 3 ou Réserve. Entourés de futurs dirigeants et entraîneurs prêts à donner à d'autres jeunes ce qu'eux même avaient reçu du club, nous nous y sentions comme dans notre maison.



"Le Centaure"

Jean Le Preux ? Non, Jean Preux tout simplement. Son nom faisait bien sûr penser à l'un de ces rois des années mille, Robert le pieux, Raymond le bègue, Charles le dégueu, vous voyez ce que je veux dire. Et c'est vrai que notre Preux à nous avait l'air altier comme on dit, le port noble et la dégaine majestueuse. L'ârîstôcrâte, quoâ !
Lorsqu'il courait son ballon tenu au bout des doigts, vous auriez fait un montage vidéo avec en haut son torse et en bas les pattes d'un cheval, filé par-ci par-là un heaume ou une armure, fait onduler quelques oriflammes, vous auriez cru assister a la charge des lansquenets de François Premier à Pavie, non plutôt à Marignan parce qu'à Pavie on avait pris une belle branlée, 3 à O, alors qu'à Marignan on avait fait match nul 15-15 sur une dernière volée au filet (de Bayard si mes souvenirs sont exacts). Enfoirés d'italiens! Heureusement qu'on les a tapés en 98 pour la Coupe du Monde, aux tirs aux buts d'accord, et en 2000 en Coupe d'Europe, au but en or, mais sont repartis à Rimini ou Brindisi, à se rouler leurs spaghettis et tutti quanti, mais si, mais si !
Revenons à notre ami. Vous auriez fait l'inverse (pour le montage) avec ses guibolles en bas (double exemplaire) et en haut la tête d'un cheval mythique comme Bucéphale le cheval d'Alexandre le Grand, sais pas si vous vous rendez compte de la bête, vous auriez été identiquement esbaudi, : un vrai tableau de Delacroix !
Jean Preux c'était quelque chose quand il enjambait la piétaille, l'aristocratie, quoâ !



"Démarcation"

« On est chez nous !! » Bon nombre de joueurs ont repris à leur compte cette phrase historique qui peut-être attribuée à Cro-magnon motivant son clan à défendre la possession d'une caverne du sud de la France face à une horde d'envahisseur venus d'un quelconque ailleurs (pas forcément loin, mais ailleurs). Il faut préciser que cette notion de combat pour la conquête ou la défense d'un territoire est bien l'essentiel du jeu de Rugby. Je tiens à le préciser car on a trop vu de soit disant connaisseurs se moquer de ceux qui passaient leur temps à combattre pour gagner centimètres après centimètres au près, se pâmer devant les courses folles de ceux qui n'en gagnaient pas un au large.
Jean Ber avait mieux que quiconque intégré cette notion de territoire mais, était-ce son passé de joueur d'Aire sur Adour, il avait toujours eu tendance à se situer un peu au-delà des limites.
Je m'explique. Le joueur d'Aire sur Adour, tout en étant immatriculé 40 fut situé au sud de la ligne de démarcation, inclu dans le comité du Béarn.
Vous conviendrez avec moi que cette notion de territoire est plus compliquée quand on parle d'Aire.
La décision de quitter son Aire fut pour Jean-Ber un choix cornélien. Pour ceux qui auraient du mal, je tiens à préciser que cornélien vient de Mr Corneille qui ne fut pas international, ni à XV ni à XIII, mais qui devint célèbre pour sa capacité à exprimer avec force l'obstination des hommes à choisir, en dépit de toute raison, de venger leur honneur quoi qu'il en coûte. Quand il fallait défendre un territoire, Jean-Ber était très Cornélien.
Bref, il hésita longtemps entre l'Avenir Aturin, La Section et le Stade Montois. Il choisit donc les trois.




"CD-Rom"

-Bon, les roumains, quand il sont arrivés, ils ont apporté quelque chose de nouveau. C'est indéniable.
- Je nie pas. Bien que suite à leur victoire contre l'équipe de France à Auch, ils soient arrivés un peu en conquérants.
-C'est vrai. Mais peu après ils sont repartis en bagnole.
- Ils ont quand même apportés une culture du haut niveau, de la préparation physique, du jeu à la All- black
-Ça pour sûr, le black ils connaissaient déjà. Il à pas fallu leur faire un dessin. Pour ce qui est de la préparation, tu pouvais rien reprocher à Harry. Il plaisantait pas avec ça. Un vrai décathlonien. Vu ce que faisait l'autre on peut même dire qu'il s'entraînait pour deux.
- Et à l'entraînement. Ils devaient apporter leur bagage technique et tactique.
- Dumi les bagages ils les a pas apportés longtemps. Pour ce qui est des situations d'entraînement tu sais avec les ordinateurs, tu pouvais trouver tous les exercices que tu voulais sur CD-Rom. Les Blacks te vendent le leur sur internet.
-Ben merde alors. Tu vas quand même pas me dire qu'on aurait pu se contenter de CD-Rom !


"G.O"

On n’a jamais fait mieux pour vous organiser un rezzou. Il pouvait aussi bien vous faire traverser le terrain avec un vieux ballon de récup, que vous faire traverser la planète avec 36 bouteilles de pseudo vin vieux.
Il suffisait de lui laisser les clés du camion pour que vous vous retrouviez, les pieds en éventail à Djerba, à Korfou ou Tananarive, à califourchon sur un Raft au Canada, ou placé dans un intervalle avec toute une meute d’adversaire aux trousse. Tous les « Tintin » réunis en une seule édition.
Avec, en plus un numéro inédit, Tintin au Pays Basque. En effet, le soir, avec quelques verres de Patxaran il se mettait soudain à hurler d’une voix grave, les bras croisés des chansons follements allègres à base de Txikitu, laïtu, marixtu et autres Txistu ou autre variante à base de Herria, maïté, et beaucoup de berri.
Tiens, qu’est-ce qu’il aurait trouvé au pays Basque Tintin qu’il n’ait jamais trouvé ailleurs ?
Maïder évidemment.



"Périgord"

Ce ne fut pas facile de l'arracher à son « pays », sa terre du périgord. N °8 international avec le CAP, il avait ébloui la Croix du Prince. Les dirigeants l'avaient alors convaincu de venir respirer l'air du Béarn, d'y découvrir une autre terre.

Mais voilà, c'est pas rien la terre du Périgord. Ça fait 15000 ou 20000 ans qu'elle enfante et façonne des hommes avec sa pierre. Des ocres de Sarlat à la pierre blanche de Neuvic, des Rouges du Bergeracois, aux verts du Nontronnais, elle a développé, en quadrichromie s'il vous plaît, une culture reconnue dans le monde entier., pour son architecture, pour son art, pour sa table. La terre de Dordogne est de celles, rares, qui fabrique en son sein des diamants.
Dur d'y échapper, dur de s'en défaire.
Il finit donc par se languir et prit la décision de retourner à sa terre.

Un jour, qu'il jouait avec le CAP, sa terre l'appela plus fort encore. Il s'est couché sur elle, pour ne plus se relever. Elle l'a englouti.

La terre du Périgord est de celles, rares, qui gardent en leur sein des diamants.



"Agenais"

Pendant bon nombre d'années, il était convenu de considérer qu'au Rugby, les avants devaient gagner le ballon et le donner aux trois quarts pour qu'ils s'amusent à le dépenser.

Celui qui n'a jamais ressenti, plongeant sur un ballon, le plaisir que procure la caresse de ses mains sur ses courbes de cuir, avant d'être enseveli sous une tonne et demie de carcasse huilée et camphrée cherchant tour à tour à vous désosser ou à vous protéger, celui-là dis-je ne pourra jamais admettre que les gros aient pris du plaisir à gagner le ballon.

Quelle que soit la profondeur à laquelle il était enterré sous un maul, Tonton Pichon ne rechigna jamais au plaisir de l'extraction du précieux minerai! Ce qu'il préférait, c'était vous entraîner avec lui, bras dessus bras dessous, à la frontale, dans une de ses descentes vertigineuses à – 1000. Plus la partie avançait plus ça sentait les remugles de sueurs d'entrecuisse, d'embrocation sévère. Il s'y plongeait alors avec encore plus de délectation.
C'est marrant parce que pour la fiesta c'était exactement pareil. Ce qu'il préférait c'était vous entraîner avec lui, bras dessus bras dessous…
Le blues en plus…

Notre nouveau sponsor décela tout de suite en lui, la perle qui manquait à son organigramme et l'embaucha. Il nous quitta et s'en alla extraire du minerai beaucoup plus loin que le Béarn.
"Born to be wilde" Pichon.



"Pandore"

-Tu sais la boîte de pandore !
-De quoi ?
-Mais oui ! La boîte de pandore. Tu l'ouvres et généralement il y a un petit diable qui te saute à la figure, poussé au cul par un ressort.
-Ah ! Ouais … Des fois même c'est un gant de boxe qui sort et te colle un bourre pif.
-Voilà. Et bien les Lopez c'était pareil.
-Comment ça ?
-Et bien t'avais Pépite enfermé dans la boite et régulièrement il en sortait comme un beau diable. Fallait même pas que Marc le pousse beaucoup.
-Qui c'est qui décidait d'ouvrir la boîte ?
-Des fois Pépite, des fois Marc, des fois les deux.
-Comment ça les deux ?
-T'sais, quand Marc ouvrait la boîte, des fois, on savait pas sur qui ça pouvait tomber. La surprise quoi.
-Ah oui. La boîte de pandore !

"A.F.P."
(Agence des Faiseurs de Phrases, Agence des Faiseurs de Photos)
par Michel Julienne

Jean Bruno c'était : " Le ballon vole haut, haut, très haut dans le ciel béarnais…comme les palombes." En effet à travers cette phrase, il délivrait une publicité déguisée pour son cher Béarn. Bruno c'était de sacrés joutes avec Albert et Théo Cazenave, respectivement président et entraîneur de la belle époque de la Section. Bruno c'était le speaker officiel des courses cyclistes de l'époque où il n'y avait pas un dimanche sans qu'un quartier organise son épreuve. Grâce à lui d'ailleurs le public a découvert les Cazala, Mastrotto, Poutous, Gibanel, le Basque Marcel Quéheille qui ont tous participé à le Grande Boucle, encore Arnaud Geyre vice-champion olympique à Melbourne derrière un certain Baldini, recordman de l'heure. Bruno on l'aimait ou on ne l'aimait pas mais il avait la considération de ses pairs et des puristes de quelque discipline que ce soit. Il fut l'un des journalistes les plus écoutés, lus et critiqués par rapport à ses prises de position vis à vis de la Section.

René Hégoburu. Une sacrée figure que cet Hégo. Lui qui ne se sentait bien que dans la région, avait été courtisé par la presse parisienne et notamment " L'Equpe ", mais son refus fut catégorique. Il nous souvient une anecdote. Après un match international France-Angleterre dans les années 60 où d'ailleurs nos tricolores s'inclinèrent 0-3 et le sélectionneur unique de l'époque Leroux fut drôlement conspué par la foule, René Hégo avait fêté certaines retrouvailles et avait perdu toutes ses notes lors de cette fameuse troisième mi-temps. Heureusement pour lui, en gare d'Austerlitz, un pigiste d'un journal local concurrent passant par là lui rafraîchit sérieusement la mémoire et le lendemain nous avions droit à une page entière de l'envoyé spécial René Hégo. Ce fut aussi un grand amateur de "canchas", il les connaissait toutes. Il n'avait que des amis et le jour de sa disparition un très grand vide a été ressenti dans le milieu journalistique et sportif.

André Thierry. Autre figure sympathique de " La République ", il était le roi de la petite reine, le journaliste le plus discret de l'époque mais faisant son métier avec une conscience professionnelle hors pair. Il connaissait sur le bout des ongles le palmarès de tous les champions cyclistes qui honoraient les "trois B " sur le Tour. Lors des premiers Béarn-Aragon avec les André Lapasserie, Pitche Betbeder l'oloronnais, pionniers de cette épreuve, André faisait partie de cette tribu qui aimait prolonger les soirées du côté de Sarragosse ou Jaca. Les réveils étaient parfois difficiles le lendemain. Le temps passe, les souvenirs demeurent, surtout quand on pense à des gars de la trempe d'André Thierry.

Il y avait aussi les chevaliers de la pellicule, de

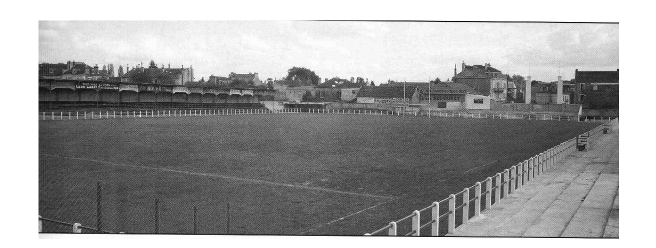
l'instantané, tout d'abord celui qui nous a quitté aussi trop tôt, **Christian Rigaber**. Jeunot il fit son apprentissage chez un autre grand du noble art et pigiste de l'Eclair, l'ami Léo. Ce fut pour Christian une révélation, il serait photographe professionnel. " Pellicule " ainsi que le nommaient ses intimes était un poète de la photo, cherchait toujours l'insolite comme photographier par exemple le passage d'un kart à travers des lunettes de soleil réfléchissantes. Sa brutale disparition fut une tragédie pour tous les amis et les sportifs qui le côtoyèrent.

Gérard Lévêque ensuite. Toujours actif, celui qui fut champion du monde cycliste des journalistes sportifs aurait pu également briguer un titre dans son métier. A ses débuts, le public de la Croix du Prince se demandait qui était ce gamin qui courait aux quatre coins du terrain, longeait les lignes de touche avec des téléobjectifs aussi grands que lui. Depuis Gérard a fait son bonhomme de chemin et nous sommes fiers de lui adresser un message amical.

Marcel Maystre enfin. Il aimait son rôle de prof de ces débutants, il avait été lui-même à la bonne école avec son paternel avec lequel il avait travaillé du temps de La IVème République. Le papa plutôt discret, le fils plutôt fonceur, la famille Maystre était connue aux quatre coins du Béarn.

Louis Bachoué, ah, Loulou, l'expert de la pellicule et de l'instantané. Du rugby au foot, du cyclisme à la course à pied, il était là où il fallait, au bon moment. Des années devant, courant par vents et marées, avec ses bottes (surtout l'hiver) ou ses mocassins, il était présent sur tous les stades de la région et plus particulièrement à la Croix du Prince pour fixer l'essai tant attendu des verts et blancs. Le public le connaissait bien et tout le monde l'appelait Loulou. Et il le leur rendait bien avec son sourire et sa bonne humeur légendaire… Mais il ne fallait pas lui marcher sur les pieds.. . ou sur les bottes. Pas vrai, Loulou ?

Marcel, Gérard, Christian, Louis, quatre amoureux de l'inédit, que l'on ne peut oublier.



PUB

Après tout ce n'était qu'un carré d'herbe jaunâtre d'automne, s'arrachant par plaques l'hiver et la faisant ressembler à quelque cloaque d'une quelconque basse-cour de ferme. Mais le printemps venu le faisait scintiller d'un vert si tendre, que l'envie de s'y rouler dedans vous prenait pour ne plus vous lâcher...

Après tout ce n'était qu'une enceinte de barres de fer joignant des piquets de béton bon marché sur lesquels on fixait des plaques de ferraille peintes à l'honneur d'un quelconque commerçant, Lévitan ou Galeries Modernes, mais quand les grappes de bérets aux faces rougeaudes s'y agrippaient pour mieux vous pousser de leurs paroles aux accents roulants, vous ne saviez qu'être étreint que par l'émotion des conquérants qui ne sauraient jamais renoncer...

Après tout ce n'était qu'un assemblage grossier d'escaliers en bois couvertes d'un vert pisseux, de piquets faméliques soutenant un toit de tôles rouillées, mais quand bourdonnait la foule serrée et dardaient ses milliers de regards vers l'angle du terrain d'où n'allaient pas tarder à surgir les deux équipes, vous, vous humble bonhomme au maillot couleur d'herbe de printemps, aviez la certitude que vous entriez à votre tour dans la légende, que vous étiez l'un de ces acteurs de ce petit théâtre où, depuis le début du siècle et soumis à un scénario toujours renouvelé, renaissait l'âme de la Croix du Prince et battait le coeur du petit peuple béarnais

Après tout, cela est bien peu de chose, mais le peu est-il l'ennemi du bien ?

Merci :

La section paloise (joueurs et dirigeants)

La République, l'Eclair, Sud-Ouest, leurs journalistes et photographes

France bleu Béarn

Pardaillan Dédé & Christophe (du Fontenoy)

Michel Julienne

Jacques Dulucq